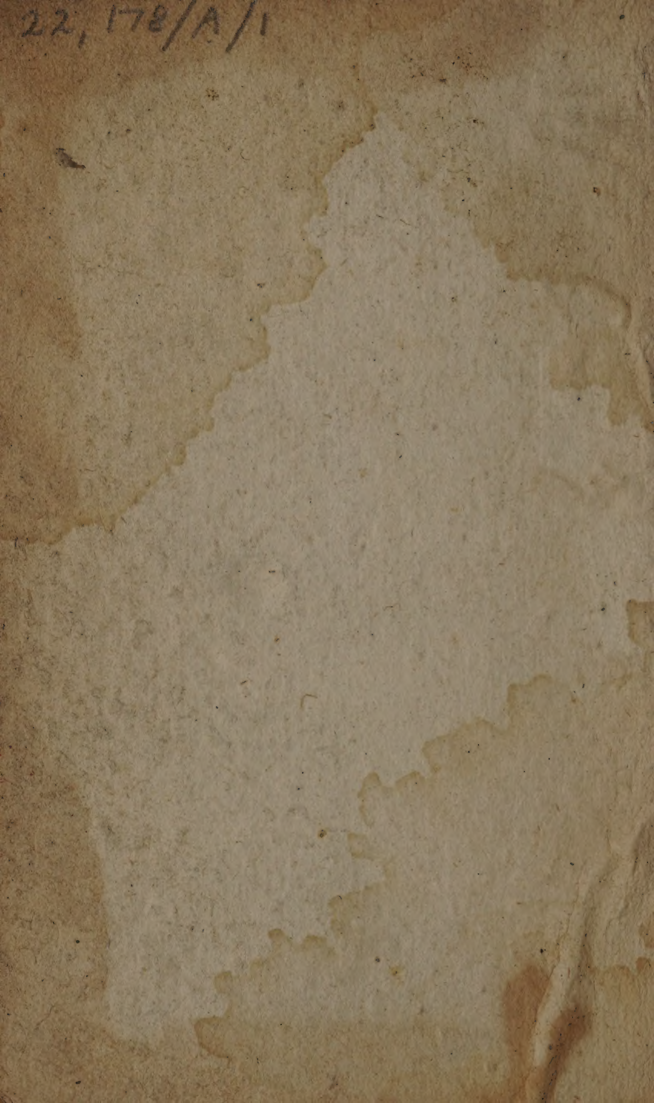



22,178/A/1



SYSTÊME DES FIEVRES ET DES CRISES,

Selon la doctrine d'Hippocrate,

DES FEBRIFUGES, DES VAPEURS, de la Goute, de la Peste, &c.

Singularitez importantes sur la petite Verole.

De l'Education des Enfans.

DE L'ABUS DE LA BOUILLIE.

Par NOEL FALCONET *Ecuyer Eleve de l'Academie de Paris, reçû dans celle de Montpellier, Doyen du College des Medecins de Lyon, Medecin Consultant de* SA MAJESTÉ.

A PARIS,

Chez ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Imprimeur-Libraire, Quay des Augustins.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Permission.



AU ROY.

SIRE,



E fils du premier Medecin de Madame Royale Christine de France bisayeule de VOTRE MAJESTÉ, *n'a pas plutôt discontinué son exercice de Paris, qu'ayant l'honneur d'être attaché à son service, il a fait à Versailles toute son étude de ce qui pourroit conserver sa Maison Royale. Dans cette vûë rien ne luy a paru plus important pour sa conservation, que de combat-*

tre l'ancienne erreur ſur le mêlange de la nourriture du premier âge des Princes. Comme cet abus introduit à la Cour s'y maintient malgré l'oppoſition de Mrs les premiers Medecins, je croirois manquer au premier de mes engagemens, ſi je ne l'attaquois ouvertement, d'autant plus qu'il ſe fortifie tous les jours, & qu'il ne trouve pas moins de partiſans dans le Palais que parmy le peuple.

Le diſcernement merveilleux de VOTRE MAJESTÉ; ſa penetration dans l'examen des choſes les plus difficiles, l'amour de la verité, objet continuel de l'attention de VOTRE MAJESTÉ, me font eſperer que cet ouvrage répondra, SIRE, de ce que je dois aux bontez & aux graces que SA MAJESTÉ fait au pere & au fils de leur conſerver une place dans le Conſeil de la precieuſe ſanté de VOTRE MAJESTÉ.

Cette vive reconnoiſſance m'oblige en même temps de faire part au public des avantages que m'a procuré l'expe-

rience de plusieurs années & les plus singulieres observations des plus fameux Medecins que j'ay connus, parmy lesquels Monf. Dodart le pere a toujours été proposé pour exemple à la Faculté de Paris & à l'Academie des Sciences.

C'est sous les auspices du digne successeur de ses vertus & de son merite, Monf. le premier Medecin de VOTRE MAJESTÉ, *que je substituë une conduite entierement opposée à la mauvaise habitude de l'ancien regime de vivre du premier âge. L'occasion me paroît favorable pour détruire une erreur qui dans quelque temps pourroit reprendre de nouvelles forces sur l'usurpation d'un droit imaginaire.*

L'éducation des Princes, toute l'esperance de l'Etat, m'engage, SIRE, *d'entrer dans un détail qui puisse faire connoître que les accidens les plus considerables, qu'on a coutume d'imputer aux dents, & les plus grandes maladies de tous les âges, n'ont souvent d'autre source que le mêlange de cette nourriture*

étrangere, persuadé que la simple & la plus convenable, que je propose, dont les Princes seront nourris pendant les premieres années, contribuëra beaucoup à jetter les racines d'une forte constitution, de laquelle dépend, SIRE, *l'espoir d'une longue & glorieuse posterité.*

J'ay fait tous mes efforts pour déssiller les yeux des plus prévenus, & pour rendre l'erreur aussi sensible qu'elle est préjudiciable à l'Etat, puis qu'outre le peril où elle expose les Têtes couronnées, elle ôte tous les jours des Sujets à VOTRE MAJESTÉ.

Seray-je assez heureux, pour que des maximes aussi importantes puissent persuader VOTRE MAJESTÉ *du parfait dévouëment, & du tres-profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le tres-humble, tres-obligé, tres-fidelle & tres-obéïssant serviteur & sujet, NOEL FALCONET.

Nihil temerè affirmandum, nihil contemnendum; dissentientes & gloriæ cupidos dehortari quis speravit? quò enim fertur voluntas, eò rapitur intellectus, recto tamen veritatis tramiti insistendum, ne dilucidata ulteriùs promovenda neglexisse videamini.

EMERITO

NATALI FALCONET,

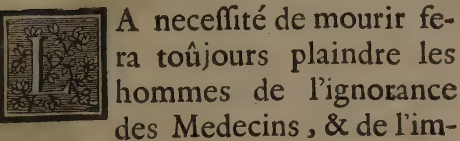
EQUITI,

REGII SALUBRIS CONSILII SOCIO, ſedulo dubiorum Hippocratis, ut perſpicaci prætermiſſorum interpreti.

FAtidici Hippocratis, neglectum dum excolis agrum,
Inde novâ fructus, colligis arte novos.

ARNALDUS DE MANIS,
Abb. de Vill.

PREFACE.



A necessité de mourir fera toûjours plaindre les hommes de l'ignorance des Medecins, & de l'impuissance de la Medecine; les éloges qu'*Hippocrate* donne à cet Art, qu'il appelle divin, sont bien-tôt changez en reproches contre l'ouvrier, lorsque le succès ne répond pas à leur attente, & les remedes que *Pindare* & *Homere* regardent comme les mains des Dieux, deviennent des poisons entre les mains de ceux qui font la Medecine, lorsque la violence d'un mal insurmontable les livre entre les bras de la Mort.

C'est dans cet esprit, qu'un Ancien reduit le bien que peut faire un Medecin, à ne point faire de

mal, *Multum prodeſſent ſi non obeſſent*, & que dans *Plutarque*, *Pauſanias* prétend, que le meilleur Medecin eſt celui qui met le plus promptement ſon malade aû tombeau, ſans le faire languir. L'accuſation du Chancelier *Bâcon* eſt plus ſerieuſe, mais elle eſt contre l'Art même : il regarde la Medecine comme un cercle dans lequel on revient toûjours aû même point dont on eſt parti, pendant que dans toutes les autres Sciences, on peut faire quelque progrès en ligne droite.

Ce grand homme, à qui on doit les premieres vûës qui ont ſervi à renouveler la Phyſique & l'Hiſtoire naturelle, n'a pas voulu prendre garde à la liaiſon de la Medecine avec ces deux Sciences, & au profit qu'elle pouvoit tirer de leur accroiſſement.

J'avouë que tous les ſiécles n'ont pas été également heureux à en-

richir la theorie & la pratique de notre Art, & que tous les Medecins Grecs & Romains venus depuis *Hippocrate*, n'ont eu de merite qu'autant qu'ils ſe ſont attachez au texte, & à l'eſprit de ce fondateur de la Medecine.

La plûpart même n'ont pas eu aſſez de force pour s'élever juſques à luy, & regardant *Galien* ſon premier Interprete, plus à leur portée, ſe ſont contentez de le ſuivre, ou pour mieux dire, de le répeter. Le nombre de ceux qui ayent oſé penſer de leur chef n'eſt pas conſiderable.

On en trouvera peu comme *Aretée*, qui ayent obſervé par leurs propres yeux, & qui nous ayent donné des deſcriptions de maladies, faites d'après le ſujet même.

Les Arabes, quoique plus mépriſables en apparence, s'ils ont obſcurci la theorie de notre Art, par des raiſonnemens metaphyſiques,

pelle Chirurgie ? Quand on voudroit disconvenir que cette autre partie qui regarde les maladies internes eût reçû quelque avantage de tant de connoissances acquises, ceux qui les prétendroient inutiles à notre pratique, ne pourront aumoins lui disputer les secours qu'elle tire aujourd'huy de l'histoire naturelle : c'est de ce fond inépuisable, cultivé par de meilleurs Maîtres, que s'enrichit tous les jours la matiere medicale.

Si le hazard a part à la découverte de quelques remedes specifiques, l'expérience & le raisonnement n'en ont-ils pas rendu l'usage & plus sûr & plus utile ?

Le Cardinal *de Lugo* fit connoître le *Kinkina*, & nous devons des remerciemens aux RR. PP. de la Compagnie de Jesus, d'avoir enhardi les Européens à se servir d'un remede si efficace ; mais toutes les Nations conviennent que le Che-

valier *Talbot* a perfectionné ſa pré paration ; le mêlange qu'il en faiſoit avec les purgatifs ou avec l'opium, fourniront toûjours aux bons Medecins, des idées pour combattre de pluſieurs manieres les différentes fiévres & leurs accidens.

Mon pere a été lepremier qui ait donné du *Kinkina* neuf jours de ſuite dans du vin Eſpagne à M. *de la Verriere* Lieutenant Criminel de Lyon. Il y fut veritablement determiné par le R. P. D. de la Compagnie de Jeſus. La Medecine eſt ſingulierement obligée au Gentilhomme Portugais, qui apporta à la Cour la racine d'*Ipekakuana* à la fin de la dyſenterie dont Monſeigneur fut ſi long-temps malade.

Comme Monſeigneur étoit dans ſa convaleſcence, ce remede ne fut point mis en uſage; mais dans le temps que Monſ. le premier Medecin en faiſoit faire quelques experiences à Paris, le Gentilhomme

Portugais, à ſon retour, paſſant Lyon, où il tomba malade, nous donna à mon pere & à moy trois ou quatre onces de la même racine d'*Ipekakuana*, qu'il avoit remiſe à la Cour, avec le même Memoire que nous trouvâmes preſque copié ſur Guillaume *Piſon*.

Mon pere en donna à Mad. D. encore vivante ſœur de M. le Marquis *de la Lande*. Elle étoit reduite à l'extremité par une des plus cruelles dyſenteries, dont ce ſpecifique pluſieurs fois réïteré la délivra parfaitement. On a l'obligation à Monſ. *Helvetius* de s'être ſervi dans la ſuite courageuſement de ce remede, & tres-utilement, malgré la reſiſtance de pluſieurs Medecins uniquement attachez à l'eſprit de l'Ecole.

Nous ne devons pas moins à l'*Antimoine*, dont les differentes preparations font tous les jours des prodiges en Medecine; je diray, tous les

les jours, pourvu que ces remedes, *ſouphre, doré, crocus, rubine, algarot, diaceltateſſi, kermes mineral*, ſoient entre les mains de Medecins éclairez, auſſi occupez de la recherche de la cauſe des maladies, qu'attentifs à trouver un remede convenable & proportionné à la grandeur du mal.

Mais à l'occaſion de l'antimoine, pouvons-nous nous diſpenſer de reconnoître ce que la Therapeutique doit à la Chymie? Cet Art, que les Arabes ont reçû des derniers Grecs, nous a été tranſmis dans un état bien inferieur à celuy où il fleurit aujourd'huy. Combien de proprietez differentes ne nous dévelope-t-il point dans le même mixte en ſeparant ſes differentes parties? quels ſont les mixtes les plus nuiſibles qu'il ne convertiſſe en remedes utiles, en retranchant, en ajoûtant, en combinant differemment ſes parties par des

operations qui produisent, pour ainsi dire, un corps tout nouveau? L'antimoine, dont nous venons de parler, décrié d'abord comme un poison, & soûtenu par le seul *Launay* Medecin de la Rochelle, dans le milieu du seixiéme siecle, a reçû de la Chymie des preparations qui sont les plus seures armes d'un bon Medecin, pour combattre & surmonter les maladies les plus rebelles. Que ne pourrions-nous pas dire aussi du mercure? Mais si l'antimoine & le mercure, ces deux objets favoris des Chymistes, ont tourné la tête à quelques-uns d'entr'eux, la saine Philosophie & la vraye Medecine, qui en adoptent les principes, desavouënt les visions que l'ardeur de faire de l'or fait prendre pour des realitez par la cupidité naturelle au cœur humain.

Les bons Chymistes, également bons Physiciens, ont abdiqué ce jargon qui voiloit de pretendus my-

ſteres. Ceux qui en reſtent entêtez, ne ſçauroient ſe prévaloir d'une obſcurité qui n'eſt plus du goût de ce ſiecle; les notions trop claires de la vraye Phyſique les mettent à découvert, & ils ne peuvent avoir recours qu'à des experiences & à des faits dont on leur diſpute toûjours la réalité; ces mêmes experiences nous apprennent tous les jours que la plûpart de ceux qui ſe ſont embarquez pour la conquête de cette précieuſe toiſon, ont échoüé, & enfin ont été ſubmergez dans le gouffre du grand œuvre.

Un entêtement ſi préjudiciable à la fortune de ceux qui en ont été la victime, eſt cependant encore moins dangereux que celuy d'une ſecte de Medecins purement chymiſtes, dont l'erreur attaque directement la vie des hommes; les autres Medecins ne trouvent point aſſez de remedes dans la Nature, pour combattre tant de différens

maux, & cette secte en repudiant la saignée, les purgatifs, & tout ce que l'expérience de tous les siécles a reconnu de plus salutaire, reduit la Medecine entiere à un élixir, à une quintessence, dont on fait une panacée, ou un remede universel; ce fanatisme durera longtemps, malgré ses pernicieux effets, puisque les funestes exemples de ceux mêmes qui l'ont mis à la mode, n'ont pû ramener les esprits.

Un Philosophe de Bâle m'a assûré que *Paracelse*, à la fleur de son âge, étoit mort d'un vomissement opiniâtre causé par un embarras des premieres voyes, & que dans cet état il n'avoit jamais voulu prendre aucun purgatif, qu'il ne s'étoit servi que de cordiaux & de son élixir. On luy disoit en vain, que la foiblesse & la langueur sont des noms qui imposent, que les remedes sont dûs à l'humeur qui les excite, & non à l'accident. Ce grand Chy-

miſte aima mieux mourir, que de ſe rendre aux raiſons qui pouvoient le ſauver, en le deſabuſant.

Vanhelmont mourut d'une pleureſie, ſans vouloir ſe faire ſaigner, quelque vive que fût la douleur de côté.

Glauber ne fut pas plus heureux dans l'uſage des diaphoretiques & des ſudorifiques pour ſe guérir d'un rheumatiſme qui finit par une inflammation de poumon qui l'emporta.

Malgré les abus différens que les plus grands Artiſtes ont fait de la Chymie, reconnoiſſons que la perfection où ces mêmes Ouvriers l'ont portée, eſt un des grands avantages que la Medecine ait reçû dans ces derniers temps, & qu'il marche preſque à côté de ceux qui luy ont procuré les découvertes faites dans l'Anatomie & dans l'Hiſtoire naturelle. C'eſt par le ſecours de ces trois Arts perfectionnez qu'il

ſembleroit que la Medecine auroit acquis aſſez de force pour ſortir de ce cercle où le Chancelier *Bâcon* l'a renfermée ; cependant nous ne ſçaurions diſſimuler que dans cet état floriſſant, où paroît la Medecine aujourd'huy, l'idée de ce grand homme pourroit encore avoir lieu. Ces trois ſecours que nous avons ſi fort exaltez, donnent de grands avantages au Medecin, mais ne luy donnent point la qualité eſſentielle qui fait le Medecin ; ce ſont les materiaux de l'Art, mais ce n'en eſt point la forme : la pratique de la Medecine, qui conſtituë cette forme, paroît avoir moins reçû de cette portion de lumiere répanduë ſi abondamment ſur toutes les autres parties de notre Art : j'oſeray dire plus, comme on a abuſé de la Chymie, on a abuſé de l'eſprit Philoſophique qui regne depuis *Deſcartes* : De-là ſont éclos ces différens ſyſtêmes empruntez de la

Chymie ou de la Mechanique, qui ſont, au pied de la lettre, autant de cercles tels que celui du Chancelier *Bâcon.* En effet ces ſyſtêmes, par le moyen deſquels l'eſprit moderne enorgueilli de ſes nouvelles connoiſſances, & ſeduit par de fauſſes analogies, croit s'aſſujettir la Nature, au-lieu de s'y aſſujettir lui-même, n'ont produit d'autre effet que de reſſerrer les bornes de la Medecine, bien-loin de les étendre.

La prétenduë facilité d'expliquer les ſymptomes les plus extraordinaires par des principes ſimples & generaux, & de tirer de cette explication des indications pour les remedes, a fait negliger les obſervations qui ne s'ajuſtoient pas avec les principes ſuppoſez : il eſt même ſouvent arrivé que la mauvaiſe foy & la prévention ont déguiſé totalement les faits qui paroiſſoient manifeſtement contraires à une ſpeculation établie d'avance.

Ce fut dans les circonſtances de l'ardeur des nouveaux ſyſtêmes, que j'arrivay à la pratique de la Medecine. Ils brillerent à mes yeux, comme aux yeux de tous ceux qui ſortoient des tenebres de l'école & de l'eſclavage des préjugez ; leur éclat ne me ſeduiſit qu'à un certain point ; je m'étois preparé un défenſif par la lecture d'*Hippocrate*, que mon pere & mes premiers Maîtres m'avoient recommandée par-deſſus celle de tous ſes Commentateurs. En liſant les textes originaux de cet Auteur, j'avois été frappé de certains principes ſimples, qui ne paroiſſoient tenir à aucun ſyſtême, & qu'aucun d'eux cependant ne pouvoit rejetter : par-là je les regardois comme inconteſtables d'un commun aveu, & il me paroiſſoit au contraire que ce que les uns & les autres y ajoûtoient, étant toûjours conteſté par le parti oppoſé, ne pouvoit avoir

le même caractere d'évidence : à mesure que j'avançois dans la pratique, je reconnoissois que ces principes étoient le but le plus sûr, où le Medecin pût diriger ses vûës. Je voyois aussi qu'*Hippocrate* y avoit rapporté ses propres observations, ou pour mieux dire, qu'elles s'y conformoient d'elles-mêmes, & que la liaison de tant d'effets si différens avec une même cause se présentoit toûjours sans être forcée, & ne se démentoit jamais. Je crus sentir alors, qu'une theorie si simple, en mettant l'esprit en repos, affranchissoit le Medecin, & le rendoit, pour ainsi dire, à luy-même, pour se livrer tout entier à l'observation, & je compris que cette liberté dans un genie, tel que celuy d'*Hippocrate*, l'avoit mis en état de nous donner cet amas précieux d'observations où ce grand homme se montre le plus universel, le plus exact & le plus fidelle des observateurs.

C'eſt de l'éxamen de tant de faits divers, oppoſez ou reſſemblans, comparez entre eux & avec ceux que chaque Medecin doit obſerver à la maniere d'*Hippocrate*, & tous rapportez à un principe également admis dans tous les ſyſtêmes; c'eſt de-là ſeulement que peut naître l'eſprit qui doit préſider à l'éxercice de notre Art, & que par la direction de cet eſprit, la Medecine aidée des nouvelles découvertes peut enfin affranchir la barriere du cercle, & faire des progrès en ligne droite comme les autres Sciences.

Voilà quelles ſont les idées ſelon leſquelles je travaille depuis plus de 50. ans; je m'y ſuis affermi de plus en plus par le grand nombre d'obſervations que j'ay eu occaſion de faire pendant un ſi long cours. Aujourd'huy ſi je fais part au Public de mes refléxions, je ne ſonge à rien moins qu'à devenir Auteur. Dans l'éxercice continuel où j'ay

paſſé ma vie je ne dois point, à mon âge, me faire un objet de la reputation d'écrire. Je ne me ſuis propoſé que d'être utile à un certain nombre de jeunes Medecins, que le torrent des nouveaux ſyſtêmes n'a pas encore entierement gagnez. J'ay ſatisfait mon goût, je l'avouë, en leur indiquant les principes d'*Hippocrate*, ou pour mieux dire, les veritez qui ne manquent pas de ſaiſir ceux qui ne dédaignent pas de les chercher ; & en même-temps j'ay crû par-là leur procurer un grand avantage en les invitant à la lecture des Ouvrages de ce grand homme, qui n'eſt preſque plus connu que par ſa réputation ; mais je prens la liberté de les avertir icy, qu'ils ne connoîtront le prix, ny l'importance de ce tréſor de faits & d'obſervations, qui fait la principale partie de ſes Ouvrages, qu'à proportion qu'ils verront un plus grand nombre de malades, & qu'ils ſeront

en état de comparer ce qu'*Hippocrate* a obſervé avec ce qu'ils obſerveront eux-mêmes.

Au reſte on ne connoîtra que trop que je n'ay point été guidé par l'ambition de faire un Livre dans la compoſition de cet Ouvrage.

Le deſir de l'approbation, la crainte de la critique ne m'ont ny determiné ny détourné du deſſein que j'ay il y a long-temps de détromper le Public prévenu dans les plus importantes occaſions contre les grands remedes, ſur tout dans la petite verole, dans la goute, dans les differens temps de la groſſeſſe, & dans la ſuite de l'accouchement, de démontrer le pernicieux uſage de la boüillie dans le premier âge, d'y ſubſtituer pluſieurs ſecours pour la nourriture des enfans, quand le lait ne ſuffit, ou ne convient pas. Dans ce même Chapitre je tâche de répondre aux vûës de Monſieur le premier Medecin, qui m'a fait

l'honneur de me communiquer son dessein sur une nouvelle éducation des enfans trouvez, ou nez à l'Hôtel-Dieu, pour garantir le Public des maladies hereditaires & contagieuses, qu'il est presque impossible d'éviter sans cette sage précaution.

Comme on ne s'oppose pas aux préjugez & aux abus établis depuis si long-temps, sans trouver beaucoup de resistance, & que même ceux qui ont interêt à la correction, la trouvent rarement faite à leur gré, selon leur goût, & dans leur idée, je ne m'étonne pas qu'on murmure déja contre la quantité des faits que je rapporte, contre mes digressions, & singulierement contre mes citations.

Qui ne sera surpris que dans un Art où l'experience, fondée sur la raison, fait presque toujours foy, on desapprouve la preuve, & que la conviction du bon ou du mau-

vais party que l'on a pris, ou que l'on a dû prendre, ſoit condamnée, avant la diſcuſſion des faits,

Res præſtant, non verba fidem.

Je me flatte que le public, au ſervice duquel je ſuis occupé depuis ſi long-temps, interpretera plus favorablement un ouvrage qui regarde ſes interêts, quoyque je ne doute pas que des particuliers peu touchez du bien de la communauté, ne penſent bien différemment, quelques-uns diſant déja que mon Livre eût été mieux reçû, s'il eût été entierement redigé en obſervations : ce jugement précoce ne me rebute point, je m'attens même à une cenſure plus rigoureuſe de la part de quelques Sçavans qui ont une impatience naturelle de contredire avec chaleur les nouvelles productions, ſur-tout de ceux pour qui ils ont un ſecret éloignement. Les cenſeurs de ce caractere ſont bien plus choquez de voir ouvrir un avis,

ou propoſer une conduite oppoſée à leurs ſentimens, que de voir des principes combattus, & même de voir la verité bleſſée : tous ces avertiſſemens me rendront plus circonſpect, mais ils ne m'empêcheront pas de ſingulariſer ce que j'ay obſervé par des citations, perſuadé que les obſervations vagues & indeterminées induiſent plutôt en erreur, qu'elles ne vous raprochent de la voye que vous devez tenir ; les faits que j'expoſe ſont des originaux caracteriſez par la conſtitution d'un ſujet connu, par des circonſtances & des accidens particuliers, par les différens temps de la maladie, & par les ſecours dont je me ſuis ſervi, par telles & telles raiſons.

Un pareil détail ne peut qu'être très-utile à un Medecin bien intentionné, qui examinera les rapports qu'aura la petite verole, qu'il voit, avec le grand nombre de toutes les

eſpeces que j'expoſe, qui ſera des comparaiſons du temperament, de l'âge, des forces du malade, du commencement, du progrés de la maladie, des accidens les plus conſiderables, & du ſuccès des differens remedes que j'ay employez : toute cette compenſation ſera d'un grand poids pour le déterminer au party le plus raiſonnable; ſans prévention, je crois que le Lecteur déſintereſſé, bien-loin de condamner mes exemples, & mes témoins, ſaura quelque gré à un Auteur de ſon exactitude à confirmer les meſures qu'il a priſes, & ſes expériences, par des autoritez inconteſtables. Ce même Lecteur, quelque indulgent qu'il puiſſe être, ſe pourroit-il perſuader que pendant vingt-huit ans j'aye été aſſez heureux, par la grace du Seigneur, pour avoir vû échapper preſque tous mes malades à la malignité de la petite verole, & de la rougeole? Si je n'en rapportois

rapportois une infinité d'éxemples aussi connus à la Cour & à la Ville, qu'ils peuvent être utiles ; peut-être le serai-je en donnant les éclaircissemens qu'une personne du premier rang me demande sur les vapeurs, & ce que je pense des vers ausquels Kirker & de sçavans Medecins imputent la cause de la Peste & des maladies contagieuses.

Si dans le grand nombre de mes observations, je parcours différentes matieres, je ne cherche pour les lier aucune autre transition que leur connexité naturelle ; je traite chaque partie avec une liberté qui ne sent point l'art d'un Auteur ; je m'étends beaucoup sur les faits, je les place où ils se présentent à mon esprit, plutôt qu'à l'endroit où un ordre scrupuleux exigeroit qu'ils fussent placez.

Les exemples que je donne, paroîtront quelquefois chargez de trop de détails ; mais ce qui choquera

quelques uns ſera peut-être un attrait pour d'autres que rebute la ſechereſſe qui accompagne toujours une trop grande préciſion. Mais enfin je ne me ſoucie de plaire qu'autant que je pourray être utile, & c'eſt l'unique but que je me propoſe.



TABLE
DES MATIERES CONTENUËS dans les différens Traitez.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES en ce Livre.

P

T

V



DE
LA FIE'VRE.



I la premiere nuit a étonné le plus courageux de tous les hommes, le premier accès de fiévre n'a pas moins ſurpris celuy qui d'une forte conſtitution ſe trouva tout d'un coup dans la langueur & dans l'abatement par une ardeur extraordinaire; la crainte d'en être conſumé le fit avoir recours aux Divinitez pour ſe garantir de l'extremité du peril dont il étoit menacé. Dans cet eſprit le Poëte diſoit que la peur avoit formé la premiere image des Dieux pour venir au ſecours de ceux qui en étoient ſaiſis:

Cette frayeur, qui devint commune à ceux qui souffroient de pareils accidens, obligea les Romains d'élever un temple, & des autels à l'honneur de la Fiévre.

Si je ne craignois la critique que merite l'érudition mal placée, je rapporterois ce que Ciceron, Pline & Valere Maxime disent des trois temples, où l'on faisoit des sacrifices à la Fiévre. On me pardonnera le marbre de Transylvanie, où on lit une inscription de Camilla Amata, qui implore le secours de la Fiévre pour son fils dangereusement malade. *Febri divæ, Febri sanctæ, Febri magnæ, Camilla Amata pro filio male affecto.*

Hippocrate long-tems auparavant accuse de superstition le peuple Grec, lorsqu'il invoquoit les dieux pour se délivrer du mal qu'il appelloit Sacré. Il fait voir dans le livre qu'il écrit sur ce sujet, que la cause de cette maladie n'est pas plus surprenante que celle des retours des fiévres tierces, quotidiennes, & quartes.

Les Expiations & les Enchantemens que proposoient les Magiciens & les faux Medecins, sont aussi méprisez dans ce traité, que les précautions qu'ils conseilloient pour se garantir de cette maladie.

Ils excluoient du regime de vivre l'oye, l'ail, l'anguille; il n'étoit pas permis de mettre la main ny le pied l'un sur l'autre; ils n'étoient pas moins scrupuleux dans le choix des couleurs & la qualité des vêtemens & des meubles.

Ces imposteurs défendoient les manteaux noirs, les habillemens, les couvertures, & les souliers de peaux de chevreaux: ce qui fit dire à Hippocrate que tous les peuples de la Côte Mediterranée de l'Afrique, qui n'ont que des chevres pour se nourrir & pour s'habiller, devroient être infectez de cette maladie.

S'il y a eu des admirateurs, des superstitieux, des credules, & des ignorans dans tous les siecles, nous pouvons dire qu'il y a eu dans tous les tems des personnes sensées &

des Philoſophes, qui bien loin d'être effrayez des horreurs de la fiévre, la conſideroient comme un avantage pour ceux dont la ſanté commençoit à recevoir quelque atteinte.

Ce feu étranger leur paroiſſoit un ſecours qui arrivoit à la Nature pour conſumer les parties étrangeres à des liqueurs, que ſon regime ordinaire n'avoit pû ſeparer ny écarter; & pour y conſerver le calme & l'union de tout ce qui les compoſe.

Dans cet eſprit ils derivoient le terme de fiévre de *Februum*, qu'ils interpretoient *purgamentum a fervore proprio & convenienti deſpumationi, depurationi, & ſecretioni.* Ils eſtimoient qu'un feu extraordinairement allumé pouvoit purifier & dégager le ſang des parties qui ne pouvoient luy être intimement unies, ny entrer dans ſa compoſition. La fiévre qui terminoit un rheume fâcheux, qui faiſoit éclater l'éreſipele, la petite verole, qui favoriſoit l'ébullition du ſang, qui dévelopoit le le-

vain de la goute, qui venoit au secours d'un Apoplectique, leur donnoit cette idée avec beaucoup de raison.

La surdité de cinq ans qu'une fiévre de quinze jours vient de guerir, les effets de l'Ephemere qui termine souvent la douleur de tête ou des bruits insupportables dans les oreilles, la fiévre qui arrive aux jeunes gens dans le printems, & qui n'a aucune suite, justifient ces observations, qui ont fait dire à de savans Medecins que cette sorte de fiévre doit être regardée comme un secours du premier ordre, puis qu'elle étoit l'ouvrage de la Nature. C'est sur ce principe qu'ils appelloient ces fiévres *febres medicas*. Dans cet état le Medecin dans l'inaction doit respecter & étudier le mouvement de l'esprit qui preside dans le corps humain.

Quoique les fiévres de cette espece ne soient pas le principal objet de mon étude & de mes reflexions, il est vray neanmoins que l'examen que je viens de faire contribuë

beaucoup à fortifier l'idée que je me suis formée de la cause de la fiévre, de ses differences, & singulierement des mouvemens critiques & symptomatiques. Comme ce dernier est l'effet de la cause de la maladie, & le precedent l'ouvrage de la Nature, nous ne pouvons pas nous dispenser d'en donner une idée la moins obscure qu'il nous sera possible, & la plus conforme à ses operations.

DE LA NATURE.

Quoiqu'il n'y ait rien de difficile à la Nature, quelques Philosophes ont cru neanmoins que son pouvoir éclatoit davantage dans l'organisation des corps sublunaires, que dans celle des corps celestes, persuadez par l'ancienne durée de ceux-cy dans le même état, qu'ils étoient moins composez, que les corps animez qui sont sous nos yeux.

Comme on ne peut entrer dans

cette discussion de Physique, sans attaquer la premiere regle de la Morale, qui défend de faire des comparaisons entre une chose qu'on croit connoître, & une autre que l'on ne connoît pas, nous ne perdrons pas notre tems à rechercher les differences qui sont entre ces orbes & leurs substances, bien que nous jugions à peu près de leur éloignement, de leur grandeur, & du tems qu'ils employent à faire leur revolution.

Nous nous fixons à observer & suivre la Nature, dans les principaux phenomenes des vegetaux & des animaux.

Comme la vie exige un fluide pour transmettre le mouvement necessaire à la nourriture, pour passer du centre à la circonference, il a fallu que cette substance dissemblable dans son principe, composée des gladiateurs de Basile Valentin, & continuellement reparée par des sucs heterogenes, subît de nouvelles & differentes alterations dans la premiere, seconde & troisiéme di-

gestions, pour parvenir à cette unité desirée par Hippocrate pour la liberté des fonctions absolument necessaires à la vie.

Le principe de cette merveilleuse harmonie, uniforme, toujours constant, soûtenu de soupapes, ressorts, valvules, cribles, poulies, & de toute sorte d'instrumens, pour entretenir la reciprocation du mouvement dans l'organisation de la matiere: ce principe n'est-il pas la Nature mere d'une fecondité inépuisable, qui donne, conserve la vie, & la renouvelle par des semences aussi anciennes que la matiere, dont éclôsent à tous momens des animaux qu'on ne peut appercevoir qu'avec des microscopes armez, par lesquels on découvre une perfection si surprenante, qu'on a grande raison de dire que la Nature n'est jamais si admirable ny si puissante que dans ses plus petits ouvrages; mais on ne sera point surpris de voir des animaux compris dans un si petit volume, si on démontre qu'un grain de sable peut

être étendu jusques à Saturne.

L'Antiquité entendoit par la Nature l'esprit universel qui preside dans le petit, comme dans le grand monde, qui anime tout ce qui vit, & qui de la même matiere modifiée à l'infini, reproduisoit les corps, des semences qui sont renfermées dans son sein.

La notion de la Nature, que le Portique & les Academiciens donnoient, n'étoit pas si étenduë, & comprenoit un principe de repos qui ne se trouve plus dans la matiere, qui est dans un perpetuel mouvement.

Le sentiment de M. F. *Natura est fida & indivisibilis custos omnipotentiæ, primi motus particeps, actus liberi & necessarii, suæ perennitatis secura, per congenita in sinu materiæ, in infinitum divisibilis semina*, convient mieux à tous les phenomenes qui regardent la substance animée. La Nature est pour luy la depositaire invisible de la toute-puissance, participe du premier mouvement, acte du libre & du necessaire, sûre de

ſa durée, par les ſemences qui ſont contenuës dans la matiere diviſible à l'infini.

Hippocrate ſuit la Nature de plus près. L'inégalité de ſes mouvemens, la diverſité de ſes operations, ſon action, ſon ſilence ne la dérobent point à ſa veuë; ſous quelque figure qu'elle ſoit cachée, il la reconnoît toujours, il la découvre même dans les tenebres les plus épaiſſes; il n'eſt point éblouï quand elle reparoît; *Lux orco tenebræ Jovi*; la Nature eſt toujours la même pour luy; s'il la multiplie, s'il la pluraliſe, on le peut dire, puis qu'il dit: *Les Natures ſont les Medecins des maladies; ce n'eſt que pour la mieux identifier en pluſieurs & differens ſujets, où ſans inſtruction & ſans diſcipline elle fait des prodiges.*

Ce grand homme trouve dans l'harmonie du liquide les trois ſymphonies, dans l'aigu, dans le grave, & dans ce qui participe des deux. L'Optique, l'Acouſtique donnent des leçons de la plus ſçavante Mathematique, l'équilibre, les

forces mouvantes, conſpirantes, centripetes & centrifuges ſont dans leur plus grand jour.

Je laiſſe l'exactitude & la juſteſſe de la pendule dans les battemens du cœur aux diſciples de M. Huggens, & aux plus curieux Aſtronomes, comme un ſujet de meditation tres-propre pour parvenir à la connoiſſance des longitudes.

Ceux qui accuſent les Medecins d'incredulité, en leur imputant l'habitude de tout rapporter à la Nature, apprendront que nous ſommes fort éloignez de penſer comme les diſciples de Democrite & d'Epicure, qui ne reconnoiſſoient point d'autre principe que le concours fortuit des atomes.

Il eſt même ſurprenant que Democrite n'ait pas été deſabuſé d'une erreur auſſi groſſiere, par les conferences qu'il eut avec Hippocrate, qui reconnoît dans tous les ouvrages de la Nature la main toute-puiſſante de la Divinité. Il y reconnoît un Etre immortel qui voit & qui a l'intelligence de toutes

choſes, avec une connoiſſance auſſi parfaite de l'avenir que du preſent.

Entre tous les Philoſophes, les Medecins ont tous les jours de nouvelles occaſions d'être perſuadez que le langage de la Nature n'eſt point different de celuy de la Sageſſe : *Nuſquam aliud Natura, aliud dicit Sapientia.*

Hippocrate, qui fait une étude continuelle de la Nature, nous apprend que le mouvement ſans interruption eſt ſon premier miniſtre, puis qu'elle n'eſt jamais oiſive, & que par le même principe qui unit dans le centre, elle chaſſe à la circonference tout ce qui peut donner quelque atteinte à l'unité.

Quoique cette vertu paroiſſe compoſée, elle eſt neanmoins ſimple dans ſon origine, & ne diminuë rien de l'indiviſibilité qu'il reconnoît dans la Nature, lors qu'il parle de la difficulté du mouvement du ſang dans les engagemens des vaiſſeaux de la poitrine; ce que nous expliquerons dans la ſuite. Nous ferons auſſi comprendre que

le pouvoir de la Nature n'eſt jamais ſuſpendu que par la diſproportion de l'objet, ſoit par le vice des liqueurs, par l'alteration des parties, ou le dérangement des organes. On remarque la même ſuſpenſion dans les mineraux, mais plus diſtinctement dans les vegetaux, lors qu'une terre ingrate n'eſt pas ſuſceptible des douceurs & des graces qu'elle répand avec magnificence dans les ſujets qui ſont heureuſement diſpoſez. *Quippe ſolo Natura ſubeſt.*

DE LA FIEVRE,

& de ſes differences.

DANS le deſſein où j'ay toujours été de rendre raiſon du retour des fiévres intermittentes & des maladies periodiques, je ne pouvois regulierement l'executer ſans parler de la Fiévre, & de ſes eſpéces differentes. On ſera ſurpris que je prenne un ſujet que dix mille

Auteurs ont traité dans les premiers, dans les ſuivans, & ſur tout dans les derniers ſiecles, où nos meilleurs Maîtres ont recuëilli tout ce que l'Antiquité a de plus vraiſemblable.

Quoique je fonde mes obſervations ſur le livre de l'ancienne Medecine d'Hippocrate, on ne manquera pas de m'oppoſer, que l'autorité des Anciens ne trouve de foy qu'autant que leurs ſentimens ſe trouvent conformes aux dernieres découvertes; qu'Hippocrate reſpectable par ſon prognoſtique, ne trouveroit pas moins de contradicteurs ſur ſon principe des Fiévres, qu'Homere en avoit trouvez dans la compoſition du Poëme Epique. Je me flatte neanmoins de faire voir que par le ſincere exalté dans le flot de la liqueur, il découvre preciſément la cauſe des fiévres, & qu'il explique plus clairement la violence, la remiſſion, & leur intermiſſion, que toutes les dernieres hypothèſes; que ſa Phiſiologie & ſa Pathologie ſont renfermées en deux

mots, *mêlé* & *ſeparé*, qui font le ſyſtême le plus admiſſible; que la décompoſition le juſtifioit en tout; que le parfait degré de mêlange rendoit le corps robuſte; qu'il en reſultoit une ſeparation continuelle. Que ſi Hippocrate n'a pas penetré dans les détours des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, comme Warton, Stenon, Bellini, Mrs Duvernei & Winſlou, & dans les arteres lymphatiques, comme Mrs Boirave & Helvetius; ce même Hippocrate nous apprend à tous la neceſſité & les avantages de cette Mechanique, & les inconveniens de ſon interception, qui cauſe le dominant, ſource non ſeulement des fiévres, mais de toutes les maladies, puiſque la conſervation de la ſanté exige abſolument que les matieres reciproquement alterées parviennent à l'union, ſur laquelle Hippocrate établit le maintien de la machine.

Il reſulte de cette Theorie, que les parties heterogenes ſe doivent ſeparer continuellement. La figure

conique de l'extremité des vaiſſeaux, la ſimilitude de ſubſtance nous facilitent l'intelligence du texte d'Hippocrate, qui nous apprend comment la roſe, l'ail, l'œillet, le chaîne & tous les vegetaux filtrent & admettent ce qui leur convient, parce que, dit notre Maître, la terre que nous repreſentons a toute ſorte de vertus : *Subjectum corporis eſt terra ſignata* ; ce qui nous doit faire comprendre que le ſuc ſeparé & admis, & la bouche du filtre qui eſt l'admettant, ont une proportion dans la figure, la ſurface,& dans toutes les particules dont l'heterogene admis eſt compoſé. On voit un exemple de cette proportion dans les goutes des liqueurs homogenes, ou du moins d'une certaine analogie, qui ſe rapprochent, s'uniſſent, ſe penetrent, ſe confondent, pendant que les heterogenes & diſproportionnées s'éloignent.

Monſieur Chirac auſſi grand Phyſicien qu'excellent Anatomiſte, me fit remarquer dernierement, que chaque goute, même chaque point de

de liquide, par les differentes combinaiſons des parties inſenſibles ou integrantes qui le penetrent, étoit caracteriſé par tant de figures & d'angles differens, que ſa ſurface ne pouvoit gueres s'unir qu'avec des ſubſtances qui luy fuſſent en quelque façon proportionnées. Cet examen nous fait comprendre la naiſſance de differens vegetaux en differentes terres. Hippocrate nous en donne un exemple dans le ſilphium, qui ne croît ny s'éleve dans l'Ionie, ny dans le Peloponeſe.

Je n'entrerois pas dans ce détail des filtrations, ſi cette recherche n'étoit abſolument neceſſaire pour l'intelligence des fiévres.

Quoi qu'Hippocrate dans ſes Livres de la Diéte ſemble rendre raiſon de tous les changemens qui arrivent à la matiere par la ſuperiorité du feu ou de l'eau, nous obſervons neanmoins dans le Livre que nous avons cité, qu'il dit poſitivement que nous n'avons pas la fiévre à cauſe du chaud, mais par l'excès de l'amer ſoulevé qui a ſe-

coüé le joug du mêlange. Notre Maître reconnoît que la chaleur n'eſt pas la cauſe, mais l'effet de la fiévre.

C'eſt ſur ce principe que, puiſant à la ſource, j'eſpere découvrir la veritable cauſe des fiévres ephemeres, des continuës eſſentielles, des malignes & des ſymptomatiques. Je feray un traité particulier des Fiévres Intermittentes, qui ont toujours été mon principal objet.

Le ſincere d'Hippocrate & l'amer relatif à tout l'heterogene me ſerviront de guide.

Je conviendray neanmoins que dans un corps ſain & jeune, où toutes les ſeparations deſirées ne donnent lieu à aucune ſubſtance dominante, un mouvement violent peut exciter une fiévre beaucoup au-deſſus de l'activité de l'ephemere, & même mortelle, par un développement tumultueux de tous les gladiateurs qui compoſent le ſang, auquel combat le plus robuſte ſuccombe toujours.

M. Gras Medecin de Monſeigneur

de Turene m'a dit qu'il avoit vû mourir à Mariendal un jeune Aide de Camp puiſſant, d'une parfaite ſanté, par la violence d'une fiévre ardente, le même jour de la bataille, pour s'être extraordinairement agité à porter les ordres du General.

Il n'eſt pas extraordinaire que le ſang mis dans un grand mouvement s'enflame, puis qu'un Philoſophe nous fait remarquer que le vent battu & rebattu par pluſieurs tourbillons prend feu fort aiſément :

Fit quoque ut interdum venti vis miſſa ſine igne
Igneſcat, tamen in ſpatio, longoque meatu.

Epicure ne parle pas ſeulement des forêts qui s'enflamment, mais de ces lieux ſouterrains embraſez qui precedent & accompagnent les tremblemens de terre.

J'ay vû mourir à Grenoble un Gentilhomme d'un excès de colere, qui fut ſuivi d'une fiévre inſupportable, avec une palpitation de cœur qui l'emporta en moins de 20. heures.

La définition de la fiévre me fera toujours ressouvenir d'un Bachelier qui apportoit à M. Patin une These sur la Fiévre quarte. M. Révellois, Medecin de Paris, qui suivoit M. Dodart, entrant dans son cabinet, demanda au Bachelier ce qu'il entendoit par la fiévre, il répondit, La colere de l'appetit naturel, comme la colere étoit la fiévre de l'appetit sensitif. M. Révellois dit au Bachelier que sa définition étoit plutôt un discours de Morale qu'un raisonnement de Physique. M. Dodart donna une interpretation favorable à l'aspirant. M. Patin, qui quittoit M. Sorbiere, approuva fort le sentiment de M. Dodart, qu'il estimoit singulierement, & qu'il proposoit toujours pour modele à ceux qui étudioient en Medecine, & en disoit tout le bien qu'il prévoyoit en revenir à la Republique des Lettres, dont elle joüit aujourd'huy dans la personne de son glorieux successeur, plus distingué par son merite, que par la premiere place qu'il occupe.

M. Patin dit au Bachelier qu'il faiſoit d'autant plus de cas de ſa définition, qu'elle pourroit ſe concilier avec celle de Fernel.

Pour moy je trouve qu'elle peut non ſeulement s'accorder avec ſon ſentiment, mais avec le ſincere d'Hippocrate, qui mettant la Nature en colere & l'irritant, excite la fiévre, que toute l'antiquité explique par un feu étranger, Galien par l'incadeſcence, & enfin Fernel par une chaleur demeſurée, communiquée du centre à toute l'habitude du corps avec un abattement univerſel.

Toutes ces expreſſions, peu differentes, reconnoiſſent la premiere cauſe aſſignée par notre Maître dans ſon livre de l'Ancienne Medecine. L'irritation de l'Archæe, de Paracelſe, de Vanhelmont, la fureur de Wilis ne nous apprennent rien de nouveau.

Comme l'idée de Fernel a plus de rapport au defaut d'union des principes, qu'Hippocrate accuſe de tous les mouvemens de la fiévre, je parcourray les degrez d'heteroge-

neité, aufquels cet Auteur impute les differences des fiévres continuës.

Je ne crois pas même qu'en s'attachant au fincere d'Hippocrate, il foit neceffaire d'entrer dans le fcrupuleux examen du fçavant Anglois, premierement de fçavoir quel eft le liquide qui fermente, fi c'eft le fang feul, ou les autres humeurs. 2. Quelles font les fubftances qui compofent le fang, & dans quelle proportion elles font dans la maffe. 3. Quelle eft la partie ou particule foulevée, dont le fang eft compofé, qui caufe le boüillonnement de la Fiévre; ce qui revient à la premiere queftion.

Les Chymiftes les plus experimentez pretendent que la rencontre de l'huile fouphrée & du fel volatile de la bile penetré par l'acide du fuc pancreatique, caufoit l'effervefcence febrile.

Quoique cette recherche foit quelquefois tres-inftructive dans les fiévres opiniâtres, lentes & hectiques, comme nous l'expliquerons en fon lieu, nous efperons fans cette exa-

ſte diſcuſſion, par fois plutôt mathematique que pathologique, de rendre raiſon des fiévres continuës, ſymptomatiques, malignes & intermittentes; le tout ſur le principe d'Hippocrate.

Il y a de l'amer dans le corps, de l'acerbe, de l'aigre, de l'auſtere, de l'inſipide, du ſalé, & cinq ou ſix cens autres, par les differentes combinaiſons, qui étant bien mêlez, doivent devenir un.

Si quelqu'un d'entre eux domine & devient un en ſoy, indépendant & ſincere, le ſujet eſt bleſſé.

Il s'agit maintenant de faire voir de quelle maniere il l'eſt dans la fiévre éphemere, & d'en faire l'application à toutes les autres eſpeces de fiévres.

Je conçois aiſément que dans l'éphemere la partie la plus volatile de l'amer s'allume avec ſi peu de ſupôt, que cette flame s'éteint facilement; & que ſi le ſupôt ou le ſujet combuſtible étoit plus conſiderable, on auroit une fiévre nycthemere, ou de deux ou trois jours.

Je ne m'arrête point aux causes qui sont presque toujours externes, comme l'exercice violent, le Soleil, les passions de l'ame, l'usage immoderé du vin ou des liqueurs spiritueuses; & comme l'amer qui represente le sulphureux du sang s'enflame dans de pareilles dispositions, plutôt qu'aucune autre partie de la masse du sang, nous sommes bien fondez de dire : *Propter amari, magis inflammabiles particulas, febris ephemera.*

Ce même amer multiplié & soulevé avec ce qu'il y a de plus susceptible de feu dans la masse, dans une telle proportion, qu'il s'en allume autant qu'il s'en dissipe & s'en consume, cause la fiévre continuë sans redoublement.

Fernel s'explique exactement par le terme d'*homotonos*, qui signifie d'égale suite ou tenuë. S'il s'en allume plus qu'il ne s'en dissipe, il la nomme Epacmastique, comme qui diroit superieure ou surmontante. S'il s'en dissipe & consume plus qu'il ne s'en enflame, il la designe par le

terme de paracmaſtique, c'eſt-à-dire d'un mouvement rallenti, & qui diminuë ſenſiblement.

Je repete avec plaiſir cette notion, d'autant plus qu'elle eſt de mon premier Maître, & qu'elle explique aſſez clairement ce qui ſe paſſe dans les fiévres continuës preſque ſans augmentation, & qu'elle vous conduit inſenſiblement à découvrir la cauſe des redoublemens que Fernel recherche, avec raiſon, ou dans la propre maſſe du ſang, qui ſe décompoſant par le boüillonnement de la fiévre, fournit une plus abondante matiere à ſon feu, ou par des ſucs étrangers, qui font de continuelles recruës dans le flot du ſang. Si la plus active des parties inſenſibles ſe deſunit, & que la bile ſoit fort exaltée, vous avez une fiévre ſi ardente, que le ſang ſe change preſque en ſouphre: *Abit in ſulphurariam ſanguis*. Diſt. 9.

Sur ce principe on explique facilement le ſyſtême des fiévres continuës ſimples ou compoſées, où l'amer, la partie la plus inflammable

de tout ce qui compoſe le ſang, peut toujours être regardé comme le boutefeu & l'incendiaire dans l'opinion des Anciens & des Modernes, & ſingulierement du fameux Anglois, qui anatomiſe le ſang avec tant de préciſion.

Avant que de paſſer à l'examen des fiévres malignes, & de celles qui accompagnent la peſte, il faut que je faſſe remarquer ce qu'il y a de plus ſingulier dans les differentes cauſes des fiévres ſymptomatiques.

DES FIEVRES SYMPTOMATIQUES.

QUOIQUE nous ayons compris les fiévres ſymptomatiques dans le nombre des continuës, il faut neanmoins convenir que dans les commencemens de pluſieurs fiévres de cette eſpece, lorſque l'engagement ſe forme, il ſe communique ſi peu de levain au flot du ſang, que la fiévre approche plus de l'intermittente que de la conti-

nuë : du moins il y a lieu de disputer sur la frequence du pouls, sur la chaleur des chairs, sur le mouvement de la respiration, où l'on trouve peu de difference ; ce qui nous fait dire souvent qu'on ne peut point donner le nom de fiévre à cet état. On est dans cette même incertitude, lorsque des tumeurs profondes se forment dans les bras ou dans les cuisses ; ce que j'ay observé dans ce Gentilhomme Anglois que M. le Comte de Gramont me recommanda, & dont je parle dans l'usage des febrifuges : si l'alteration des visceres ou des corps glanduleux du pancreas & du mesentere, ou les rudimens du schirre font quelque progrès, il ne faut pas seulement examiner la qualité du pouls, la chaleur des chairs : συνδρομὴ, *concursus signorum*, le concours de tout ce qui accompagne cet état, vous instruira bien plus que le caractere du pouls. C'est dans de pareilles circonstances qu'un malade abatu se plaint d'une secrette langueur, de lassitude ; de dégoût, & d'un

chagrin dont il ne peut rendre raiſon. On s'apperçoit toujours en cet état de quelque meteoriſme dans l'épigaſtre, ou dans les parties voiſines; ſi l'on ne diſtingue pas de la reſiſtance dans les parties que nous avons ſoupçonnées, il n'eſt pas poſſible qu'on ne remarque dans les urines quelque changement dans la conſiſtance, dans la couleur, dans le ſediment, de même que dans les déjections.

Si un Medecin, qui a beaucoup de malades à voir, touche le pouls ſuperficiellement après avoir fait deux ou trois queſtions, il luy ſera tres-difficile de ne pas prendre le change.

Après une ſi belle obſervation on ne manquera pas de dire que je ſeray le premier à qui on fera le procès. Je puis répondre que je ne craindray point ce reproche, étant perſuadé que la loy de la Juriſprudence, qui regarde le bien de ceux à qui on le conteſte, influë également, & plus encore, ſur le Medecin, qui eſt chargé de conſerver &

de défendre la vie de ſon malade.

La Loy ordonne aux Juges de faire toutes leurs diligences, lors qu'il y a un grave ſujet d'inquiſition; c'eſt ce qu'elle appelle *cauſa inquirendi*. Lors qu'il y a de l'ambigu ou de l'équivoque dans l'examen qui fait le ſujet de l'inſtruction du Medecin, il doit redoubler tous ſes ſoins pour parvenir à la découverte d'un mal qu'il ne ſçauroit guerir ſans le connoître.

Les abſcès dans le meſentere, dans la ratte, dans le petit lobe du foye, ſont accompagnez de fiévres plus aiſées à reconnoître.

Les commencemens des ulceres dans la matrice ſont plutôt marquez par les accidens qui les precedent, & par les ſymptomes des lombes, des ligamens & de la ſenſibilité dans la partie interne des cuiſſes, que par une fiévre declarée, qu'un Medecin experimenté n'a pas de peine à reconnoître.

Les ulceres des reins dans des corps d'ailleurs mal diſpoſez, ſe diſtinguent par une fiévre lente,

quoique nous ayons ſouvent vû des ulceres ſucceder à de violens accès de nephretique, qui ont été ſuivis d'une tumeur ſupurée dans la ſubſtance du rein, que nous avons trouvée dans la ſuite entierement conſumée. Dans lequel état j'ay vû ces perſonnes vivre long-tems ſans fiévre; ce que j'ay obſervé ſingulierement à M. l'Abbé de S. Juſt, à M. le Marquis du Paſſage. Mon pere m'en a cité pluſieurs exemples dans deux perſonnes de diſtinction à Turin, & dans M. l'Archev. de Narbone à Paris, chez qui il eut l'honneur de connoître M. Patin.

Le fait de M. le Marquis de la Chaux Montauban, Maréchal de Camp des Armées du Roy, eſt trop ſingulier dans l'hiſtoire des ulceres du rein, pour n'en pas faire mention. Il ſupporta long-tems une fiévre plus incommode par ſon opiniâtreté que par ſon ardeur, avec une legere douleur dans le rein droit, & une diminution conſiderable de la quantité d'urine, à laquelle ſucceda une entiere ſuppreſ-

ſion. La fiévre augmenta, Monſieur fut ſaigné du bras & des pieds, le corps étant robuſte, plethorique & engagé de tout point, la fiévre diminua conſiderablement; on baigna M. du 6. au 7. jour, ſans ſuccès d'aucun remede; la ſuppreſſion totale de l'urine dure juſqu'au dixiéme jour, dans le logis du Port du Temple à Lion, mon pere me mena à plusieurs conſultations; à la derniere du dixiéme jour de la ſuppreſſion entiere, je propoſay en ſortant à M. Spon le pere, Medecin de merite, & à mon pere, un remede compoſé avec les cantharides, le blanc de baleine, & l'eau diſtilée de tiges de féves. M. Spon y conſentit; j'allay chez M. Moſe l'Apothicaire faire preparer ce remede; je revins pour le luy faire prendre; une heure après l'avoir pris avec une petite cullierée de ſyrop de capillaires détrempé avec la même eau: car il ne pouvoit preſque plus avaler, étant ſuffoqué par l'urine ſupprimée abſolument depuis dix jours. Il me dît : *Votre remede agit, mais il n'eſt*

pas assez fort. J'en redonnay deux grains incorporez dans l'extrait d'Enula campana ; dans moins de deux heures il commença de pisser ; j'envoyay chercher les Medecins. Il avoit déja rendu dix verres d'urine aussi claire que de l'eau de vie. Mon pere luy fit faire de la tisane avec la racine d'Enula campana, le milium Solis & la reglisse ; il en but & pissa tant, qu'en trois jours son ventre fut entierement desenflé.

Quoique mon remede, la boisson & les lavemens eussent agi fort efficacement, le crud & le transparent des urines fit juger à mon pere que le bassin des reins n'étoit pas libre. Nous fîmes mettre M. de la Chaux dans un batteau au pied de l'Hôtel du Temple son logis, que la riviere borde. Mademoiselle sa sœur le conduisit à Vals, où il but les eaux, & rendit une douzaine de pierres.

Sept ans aprés Mademoiselle sa sœur me pria de l'aller voir à Alès prés de Valence en Daufiné, où je le trouvay mourant.

Nous

Nous remarquâmes un ulcere assez considerable dans le rein droit avec une petite pierre ; mais nous en découvrîmes une plus grosse qu'une féve de marais qui avoit longé l'uretere droit, & n'avoit pû penetrer dans la vessie, lequel engagement du côté du bon rein fut suivi d'une suppression d'urine entiere, dont il mourut le huitiéme jour.

Quoique les fiévres qui accompagnent ou succedent à de certaines maladies des poumons, soient mises par quelques Medecins au nombre des symptomatiques considerées comme des accidens de l'affection du poumon, il est neanmoins vrai que dans la suite on doit regarder ces fiévres comme essentielles, lorsque la substance du poumon est successivement interessée, qu'il y a ulcere, ou un si grand desseichement dans tous les lobes du poumon, que leurs vesicules rapprochées deviennent presque inutiles, comme dans la Phtisie des Grecs, outre que dans cet état la constitution du sang est si alterée, qu'on

peut comparer ſon liquide à l'eau de chaux.

Comme le ſang ne parvient à cette alteration que par degrez, le premier impoſe ſouvent, & dans cette circonſtance cette fiévre eſt regardée comme ſymptomatique; Hippocrate l'appelle même dans ce ſens; ἀλαον; mais quand elle paſſe au ſecond degré, la fiévre n'eſt pas ſeulement regardée comme une fiévre eſſentielle, mais comme dépendante d'une maladie de toute ſubſtance.

La remarque d'Hippocrate ſur les fiévres inviſibles doit mettre en défiance quelques Médecins ſur la connoiſſance generale des fiévres, qui n'en conviennent que lorſque le pouls eſt vif & frequent, que le malade ſe plaint du battement des arteres dans les tempes, de douleur à la tête, de ſoif, de difficulté de dormir, d'inquietude & d'un abattement conſiderable.

Mais il eſt des fiévres où le malade, preſque exemt de tous ces accidens, demande pour connoître

ſon état, une attention particuliere à l'ordre du pouls plutôt qu'au mouvement, à ſon égalité, à la comparaiſon avec le naturel, à la maniere de reſpirer, au toucher, à la vivacité ou langueur des yeux, à l'augmentation ou diminution de l'appetit, à la couleur & conſiſtance de la langue, & à l'inſpection des urines & des dejections.

Toute cette recherche eſt neceſſaire quand le malade continuë de ſe plaindre, & qu'on vous aſſure qu'il eſt ſans fiévre, & que les circonſtances obſervées n'y répondent pas.

J'ai oui dire à mon pere qu'il avoit ſouvent obſervé de ces fiévres imperceptibles, dont on ne convenoit pas; Madame Royale dont j'ai parlé, n'en fut exemte qu'après la ſaignée du pied, & l'uſage des remedes qui rétablirent le cours des urines. Monſeigneur le Cardinal de Lion dans la naiſſance de l'hydropiſie de poitrine n'en étoit pas exemt; bien que l'on ſoutînt qu'il fût ſans fiévre;

elle ne ſe fit que trop connoître dans le progrès d'un mal qui devint inſurmontable.

Je ne dis pas que l'hydropiſie de poitrine commençante ſoit toujours accompagnée de la fiévre; mais il eſt vrai de dire que telle hydropiſie & de poitrine, & des autres eſpeces accompagnée de ſuſpenſion de particules étrangeres qui agitent la maſſe du ſang, avec l'embarras qui ſe trouve dans la poitrine, ou dans le ventre, eſt plus que ſuffiſante pour cauſer la fiévre: ce n'eſt pas qu'à bien examiner le pouls de ceux que l'eau commence d'aſſieger dans la moyenne region du corps, on y trouve toûjours un grand éloignement de l'état naturel, un changement conſiderable au coucher du ſoleil, & de l'augmentation ſoit que l'oppreſſion ſe faſſe ſentir dans le milieu de la nuit, outre les autres accidens qu'Hippocrate rapporte avec beaucoup d'exactitude, qui bien examinés empêcheront un Medecin de bonne foy de prendre

se change en confondant cette maladie avec un gonflement des poumons, phlogose, ou disposition à l'inflammation.

La difficulté de connoître la fiévre ne regarde pas seulement les fiévres symptomatiques qui ont quelque supôt dans la substance des parties solides, ou dans l'embarras des filtres ; mais les fiévres doubles tierces continuës, sousintrantes ne laissent pas de nous imposer.

J'ai vû un premier President de Province malade d'une pareille fiévre ; à peine vouloit-on convenir le douziéme jour qu'il en fût attaqué ; il étoit veritablement difficile d'en juger par le pouls, & au toucher ; mais l'abattement universel & l'ardeur des yeux qui n'y répondoit pas, la qualité des urines verjutées, la paresse du ventre duquel on ne voyoit que des dejections cendrées, me firent comprendre que le foïer de cette fiévre étoit dans les premieres voyes, dont le dégagement éteignit en peu de

temps le feu qui y étoit concentré.

Les jeunes Medecins me sauront d'autant plus de gré de l'examen que je fais des différens signes de la fiévre, qu'il n'est pas possible de convenir de l'espece lorsqu'on ne connoît pas le genre : ce que j'ai dit du commencement des symptomatiques, ne contribuëra pas peu à les mettre en garde contre le volume du sang, le feu, la plethore & l'intemperie qu'on accuse fort souvent, plutôt par habitude que par discernement, sans avoir égard à la cause fixe & constante de la fiévre, qui de symptomatique negligée devient souvent essentielle, qui est appellée par quelques Scholastiques lente symptomatique. Personne ne doute que la fiévre hectique ne soit essentielle ; elle succede à l'épuisement de la plus grande partie du phlegme ou liquide du sang, & à la consomption de ce qu'il y a de plus doux & balzamique dans la masse : outre l'affoiblissement de tout le corps qui augmente de jour en jour, elle

a fort souvent les sueurs & les frissons communs avec la fiévre qui dépend du vice & de la secheresse des poumons ; elle a ses degrez comme celle que je viens de décrire.

Le frisson arrive par l'abord d'un suc alimenteux dans l'estomach, où il se fait un combat du chyle commencé avec ce qui s'y rencontre d'âcre & de salé ; le combat redouble lorsque ce suc laiteux passe dans la souclaviere ; l'heterogeneité de ces matieres excite une agitation dans le liquide, qui emportant une concentration de chaleur, excite en même-temps un refroidissement dans les extremitez.

La sueur, qui est toûjours un très-méchant signe dans la phtisie & dans la fiévre hectique, dépend de la consomption inseparable d'une fonte qu'on appelle colliquation, qui ne regarde pas seulement le liquide, mais la propre substance des parties solides, à laquelle la nourriture même la plus douce ne peut s'appliquer dès qu'elle a été frappée par l'eau forte, qu'elle trouve

dans les veines, qui excite une nouvelle diſſolution qui fournit la matiere des ſueurs.

Dans de pareilles circonſtances, comme le tiſſu du ſang devient tous les jours moins poreux, que ſa ſubſtance reticulaire ſe rapproche & ſe racornit, pour ainſi dire, le liquide la penetre avec beaucoup de peine, & par conſequent y eſt difficilement admis; ce qui fournit une matiere continuelle aux ſueurs qui redoublent dans l'augmentation de la maladie. Cette diſproportion de pores par leur approximation, pour ainſi dire, & retreciſſement, auſſi-bien que le reſſerrement de la ſubſtance reticulaire, & l'endurciſſement de ſon reſeau, devient quelquefois la cauſe de l'hydropiſie, ſur-tout dans ceux qui ont bû beaucoup de vin, de l'eau de vie & des liqueurs ſpiritueuſes, qui ont eu de longues fiévres & fait des exercices violens.

Ceux qui ont ſouffert de grandes haimorragies, courent le même danger par la perte des eſprits, deſ-

quels dépend la liberté des pores & des vaisseaux, par lesquels se font toutes les separations; outre que la grande foiblesse, inseparable d'une perte aussi considerable, est un grand obstacle à la reproduction d'un sang loüable & des esprits, dont les vents & la serosité prennent la place: *Corpora sanorum spiritu & sanguine, ægrorum vero sero & flatu.* Tant il est vrai que des indispositions differentes sont accompagnées de semblables accidens, & reconnoissent des causes qui ont assez de rapport entre elles.

DES FIE'VRES MALIGNES.

TOus ceux qui sont le plus frappez du chaud & du froid sont obligez dans cette espece de fiévres, de chercher quelque chose de superieur aux premieres qualitez, pour rendre raison de la

malignité qui trouble non-ſeulement, mais qui ſuſpend le regime des premieres fonctions ; il faut qu'ils recourent aux qualitez occultes pour expliquer des accidens, que la diminution de la chaleur naturelle excite plutôt que ſon efferveſcence. Galien dans le plus excellent de tous ſes livres pathologiques remarque que ces ſucs degenerez & corrompus, qui attaquent l'œconomie naturelle, le cœur & les eſprits animaux, ſont autant d'ennemis domeſtiques revoltez contre la maîtreſſe du domicile ; comme ils ſont ſouſtraits à ſa direction, ils ne reconnoiſſent plus ſa garde ny ſon ordre : c'eſt ainſi qu'il s'explique : *Effugiunt cuſtodiam caloris nativi.*
hinc, κακοηδια *& febres mali moris.*

On accuſe ordinairement l'air, la quantité, la qualité de l'aliment, la communication avec les malades de ſemblables fiévres, & la cauſe interne, qui ſe comprend aiſément par l'explication des ſucs degenerez qui ne ſe filtrent plus,

& qui causent une étrange confusion dans le liquide.

L'experience nous convainc que l'air est une des plus puissantes causes des maladies contagieuses ; je l'ai éprouvé en Italie, en Dauphiné singulierement où je vis mourir en six semaines cinq ou six cent personnes à Vienne, presque tous avec des fiévres ardentes, avec ces pustules dont parle Hippon dans ses Epidemies.

Une cruelle douleur de tête me surprit chez M. l'Archevêque de Vienne. Comme j'en sortois dans le dessein de me faire saigner, il me conseilla de partir, ce qui m'obligea de me mettre dans ma chaise ; je ne fus pas à la hauteur de Neve que je ressentis un grand soulagement.

J'experimentai le même changement à Vichi où Monseigneur l'Archevêque de Lyon m'avoit envoyé pour voir M. son Official que je trouvai mort d'une fiévre maligne, qui regnoit le long de l'Allier.

Je crus que la diligence que j'a-

vois faite causoit mon abbattement & mon dégoût ; le Medecin de Vichi me conseilla de me reposer & de me purger ; je me ressouvins du conseil que me donna à Vienne Monseigneur de Villars ; je partis dans le moment, & ressentis à la hauteur de Cusset le même soulagement que j'avois reçû en Dauphiné.

Il est hors de doute que l'athmosphere de certains cantons chargée d'exhalaisons d'animaux, de vegetaux ou mineraux très opposez à notre constitution, s'appesantit sur nos têtes, & continuë des maladies d'un sinistre caractere.

Nous n'examinerons pas si la substance de l'air est susceptible d'alteration, si elle se peut corrompre, ce que nous ne croyons pas, n'y ayant pas de vraisemblance que ce fluide soit d'une condition inferieure à celle de la terre, qui renfermant dans son sein une infinité de corps qui degenerent, se corrompent, meurent & changent de nature, sans que la sienne par-

ticipe en aucune maniere à tous ces changemens. C'eſt ce qui a fait dire à un Philoſophe, que bien loin que la terre vieilliſſe, elle joüit d'une perpetuelle jeuneſſe:

Namque parens hominum æternam ſortita juventam
Nec ſenio tellus, nec deficit ubere partu?
Sed facili vires & fertilitatis honorem
Reſtituit cultu, nos contra cum ſemel annis
Invaſit nulla reparabilis arte ſenectus,
In pejus ruimus, nec habet quicumque regreſſum.

Dans le traité de la Peſte nous ferons une plus exacte analiſe des particules étrangeres à l'air; il s'agit ici de faire voir la prompte impreſſion de l'air dans ſes changemens, & dans ſes differentes conſtitutions.

Les Epidemies d'Hippocrate ſont remplies d'hiſtoires de maladies ſurvenuës dans les tems de pluies continuelles ou de grandes ſechereſſes, & ſur-tout lorſque les vents de midi regnent long-tems.

Le manque de renouvellement

d'air, la diſſipation des eſprits, leur alteration, la ſuſpenſion ou leur mouvement irregulier, ſont les plus puiſſantes cauſes de cette eſpece de fiévres.

Les maladies des beſtiaux, les mauvaiſes eaux, le poiſſon gardé, qui avoit fait faire aux Romains une loy qui défendoit aux vendeurs de marée de s'aſſeoir dans les marchez pour qu'ils vendîſſent plus promtement leur poiſſon, la diſette du bled qui fait debiter l'échauffé, & le germé; ſont regardez parmi les alimens, comme les principales cauſes des fiévres malignes.

Je ne parle point de celles que les longs ſieges & les navigations de long cours cauſent ordinairement.

Pour la communication de ces fiévres, ſi l'on reconnoît que l'athmoſphere ſoit chargée de particules offenſives, la cauſe étant commune, la raiſon en eſt évidente.

Si l'on n'a qu'à craindre du commerce de ceux qui ſont attaquez de fiévre maligne, il faudra bien convenir que ce qui tranſpire de

leur corps, & que ce qu'ils expirent eſt tout propre à introduire de ſemblables levains dans les corps diſpoſez ; la regle de l'efficace ſur le diſpoſé aura toûjours lieu : *Efficiens in diſpoſitum.*

Pour les cauſes internes l'appareil des parties rejettées & retenuës peu-à-peu, ſouſtraites au regime naturel, & à la direction du premier mobile ; cet appareil ſera toûjours la cauſe des maladies de méchant caractere ; l'operation de la nature conſiſtant dans une continuelle union, à laquelle elle ne peut parvenir que par ſéparer ce qui ne peut entrer dans la compoſition du nectar vivifique, dès que cette ſéparation eſt arrêtée, ou du moins conſiderablement ſuſpenduë, laquelle ſuſpenſion emporte l'empêchement de la tranſpiration de l'habitude du corps, de la filtration des ſucs heterogenes, & ſingulierement du lixivieux, de la ſeroſité, & la précipitation de l'étranger de la premiere digeſtion.

Il eſt de toute neceſſité que les

Heterogenes parties rejettées & retenuës dans le flot des liqueurs ; mises en mouvement par l'opposition de leurs principes, en troublent la pureté ; & causent cette confusion inséparable de la malignité des fiévres.

Voilà la pathologie d'Hippocrate dans ses Epidemies ; où il remarque qu'un grand nombre de jeunes gens robustes furent emportez par l'ardeur de la fiévre, dans le délire, accompagné de la perte de quelques goutes de sang par le nez.

Ceux qui échapperent deurent leur salut à de grandes haimorragies, à l'abondance des urines chargées de sediment, à des dévoïements bilieux, ou à des mouvemens dysonteriques ; ce qui nous confirme que la cause principale de ces maladies a son siege dans les voyes de la nourriture, qu'Hippocrate appelle ἀρχαικακας, *Primo peccantes.*

Cet engagement justifié par ces observations d'Hippocrate, nous guide

guide dans de semblables maladies, après avoir pourvû à la plenitude, par l'ouverture des grands vaisseaux, à préferer la saignée des pieds, parce que la pression des glandes, où s'ouvrent les vaisseaux excretoires, les lymphatiques, & les filets nerveux dans les voies de la nourriture, diminuë à mesure que le sang qui s'écoule par la veine ouverte dans les pieds, diminuant le poids & l'appui qu'il faisoit sur tous ces canaux, redonne la liberté du mouvement aux parties qui se devoient séparer par les vaisseaux excretoires, & rétablit par-là le cours de la lymphe & des esprits animaux, dont la suspension ou l'inégalité de leur cours, excitoit les plus grands accidens: d'où il arrive par la loy du mouvement, que les particules heterogenes engagées dans l'extremité des vaisseaux excretoires, par la tension & le pressement de ce qui les environnoit & assiegeoit, pour ainsi dire, commencent à ceder & à obéir, non-seulement, parce que le sang

eſt en moindre volume, mais parce que ſon cours en quelque maniere rétabli, ne fait plus la même preſſion qu'il faiſoit auparavant.

On voit un ſuccès bien différent dans la ſaignée des bras réiterée dans les fiévres malignes : nous entendons dire tous les jours, depuis les dernieres ſaignées le malade eſt beaucoup plus mal.

La Méchanique nous enſeigne que quelque part où vous faſſiez ouverture dans un lieu fermé plein de feu & de fumée, la vapeur & la flâme s'y portent dans le moment ; il eſt même à préſumer que les particules heterogenes actives qui ſont preſque dans les bouches ſecretoires, & qui ne pouvoient ſurmonter la réſiſtance des corps qui les environnoient, reviennent comme d'un tambour, & par leur reſſort & par celui des fibres qui ſont forcées, & même qu'elles ne reviennent pas ſeulement, mais qu'elles s'élancent aux parties ſupérieures voiſines de l'ouverture.

Hippocrate nous explique ainſi ce phenomene : *Venæ inanitate aut minori ſanguinis quantitate turgentes admittunt bilioſa & ſecreta, aut ad ſecretionem inclinantia.* Dans les obſtructions des premieres voyes, après avoir ſatisfait à la plénitude, quelque conſiderable qu'elle puiſſe être, ſi vous vous opiniâtrez aux ſaignées des parties ſupérieures; les veines moins remplies admettent ce qui ſe ſouleve des vaiſſeaux ſecretoires, ſur-tout ſi les plus forts engagemens ſont ſous le diaphragme.

Tout ce que notre même Maître a dit ſur l'ouverture des vaiſſeaux dans le voiſinage des parties en ſouffrance, ſur la rectitude des vaiſſeaux, ſur l'approximation du lieu affecté, doit convaincre les plus incredules de cette vérité. C'eſt ce qui fait dire à notre Auteur dans le Livre D. L. qu'il faut deriver la cauſe du mal par le lieu le plus voiſin de la partie ſouffrante.

La ſaignée du côté malade dans la pleureſie & dans l'hepatite, dans l'eſquinancie, l'ouverture des ra-

nules dans les maux de gorge, celle des jugulaires dans les embarras du cerveau, la ſaignée de l'artere, des tempes dans l'opîniâtreté de la douleur de tête l'ouverture de la préparata dans l'ancien reumatiſme de cette partie, ſont d'anciens titres pour autoriſer cette pratique, d'autant plus que tous les raiſonnemens doivent ceder aux faits, aux obſervations, & à l'expérience; c'eſt ſur ces principes que Sa Majeſté fut ſaignée du pied il y a plus de deux ans dans ſa grande maladie. Monſieur Dodart me fit l'honneur de m'en parler, lorſque par ordre de Monſeigneur le Maréchal de Villeroy, j'allai rendre compte à S. A. R. de l'état où étoit le Roy. J'eus l'honneur de dire à Monſeigneur le Regent que ſi la ſaignée du bras qu'on alloit faire à Sa Majeſté ne diminuoit pas la fiévre & la vive douleur de tête avec un grand abbattement, nous paſſerions à la ſaignée du pied. La tenſion de la region Epigaſtrique, le meteoriſme du bas ventre

diſtingué comme par pelotons, l'aſſoupiſſement qui ſuccedoit à la douleur, déterminerent Monſieur le premier Medecin & tous ceux qui avoient l'honneur d'entrer dans ce conſeil, à la ſaignée du pied.

Ce remede quoique reſolu fit propoſer à Mad. la Ducheſſe de Vantadour de faire venir quelques Medecins pour donner la conſolation à toute la Cour de voir confirmer une déciſion auſſi importante. S. A. S. Monſeigneur le Duc dit qu'il étoit près de minuit, que cinq Medecins qui examinoient l'état du Roy depuis plus de quarante heures devoient être plus inſtruits que ceux qui arriveroient dans deux heures; que la diverſité des ſentimens que l'on déſiroit pour l'inéxecution de la ſaignée, lui paroiſſoit un grand obſtacle au prompt ſoulagement du Roy, dont le mal faiſoit un grand progrés en ſi peu de temps.

Le Roy fut ſaigné du pied, comme j'eus l'honneur de le propoſer dès le matin du premier conſeil de Monſieur Dodart à S. A. R.

Nous ne fûmes pas fruſtrez de l'eſperance que nous avions de la liberté du ventre par ce remede, qui la procure preſque toûjours; il s'ouvrit quatre ou cinq minutes enſuite; par un détachement aſſez conſiderable de glaires bilieuſes; le redoublement fut moindre, les urines coulerent plus abondamment & moins verjutées.

Le Conſeil & tous les Medecins propoſez à minuit, furent tous d'avis le lendemain de la purgation avec deux grains de vehicule.

Le Roy commença par rejetter quelques glaires verdâtres, & enſuite de la bile jaune.

La tenſion des premieres voyes diſtinguée, comme j'ai remarqué en pluſieurs endroits, diminua avec la fiévre & tous les accidents, à meſure qu'une matiere d'un gris brun & verdâtre ſe fit voir en pluſieurs déjections, que l'operation du remede procura.

Cet exemple memorable confirme avec éclat les raiſons que nous avons renduës du ſoulagement qui

ſuccede à la ſaignée du pied ; on peut bien juger que nous n'avons pas commencé cette experience dans la perſonne du Roy , quoique determinez par les raiſonnemens les plus ſolides. Ces Mrs & moi pourrions citer un nombre infini de pareils exemples. Deux jeunes Gentilshommes de Bretagne & du Dauphiné preſque dans le même-temps furent délivrez par la ſaignée du pied, de deux grandes maladies fort reſſemblantes à celle de Sa Majeſté. M. l'Intendant de Paris revînt de Fontainebleau dans un état de comparaiſon , qui me parut exiger la ſaignée du pied que M. ſon Frere craignoit , quoiqu'approuvée par M. le Chancr. Le ſuccès en fut auſſi heureux que celui que nous éprouvâmes dans une pareille maladie de M. l'Abbé de Louvois. Uu Gentilhomme de M. le Duc de Boüillon & M. l'Abbé de Barcos furent ſecourus par le même remede preſque dans les mêmes circonſtances. Ces exemples connus nous diſpenſent d'en citer une infinité d'autres.

Il nous reſte à expliquer, ſans changer de principe, la raiſon d'un plus grand mouvement, qui arrive quelquefois après la ſaignée du pied, ſur-tout lorſqu'elle eſt differée; ce plus grand mouvement, cette agitation ſuit la ſaignée du pied, lorſque le ſang des veines meſenteriques, iliaques & des vaiſſeaux de la rate qui retourne à la porte, ſe trouve chargé de beaucoup de parties heterogenes, qui n'ont pû trouver d'iſſuë par les vaiſſeaux excretoires preſſez, & que ce ſang plus libre dans cet état eſt obligé de rentrer dans la vaine-cave; mais ſi la nature eſt ſuſceptible de dégagement, ce trouble ne dure pas long-temps, parce que les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires ſont relâchez & plus libres, auſſi-bien que les lymphatiques, le genre nerveux, & les glandes de la peau comme celle des reins: ſi on a neanmoins trop attendu, il ne s'en faut prendre qu'au manque de l'occaſion, & non pas au remede, qui réüſſit preſque toûjours

lorſqu'il eſt fait à propos. Hippocrate vous l'explique en deux mots : *Excernenda occuparunt.* προσλεληφασι.

Lorſque l'heterogene ſeparé ſaiſit la ſubſtance des parties, & s'y établit, il n'y a plus de retour.

Nous ne pouvons pas finir un article auſſi conſiderable ſans marquer la conduite que l'on doit garder lorſque ces fiévres ſont accompagnées de bubons, d'anthrax ou depôts gangreneux ; ce dernier, ſans exception, exige une prompte ouverture, & ſcarification juſques au vif pour le garantir.

Il n'y a point d'Empirique qui ne propoſe un topique infaillible contre la gangrene, ſans parler du remede eſſentiel interne, puiſqu'il s'agit de rappeller la chaleur naturelle à une partie qui n'en a plus, & d'oppſer la vie à la mort.

La lotion avec le bon vin, le pain brûlé & le ſelpêtre, le tout cuit à petit feu dans un vaiſſeau de terre, eſt un des plus efficaces topiques.

J'ai vû à Milan un diſciple de Severin qui ſe ſervoit avec ſuccès de

la décoction des crapaux dans l'urine avec le ſel commun. Cette lotion, dont on faiſoit auſſi un cataplame, l'emportoit ſouvent ſur ceux que l'on fait avec l'abſynthe, la rue, la ſerpentaire, l'angelique, le romarin, le geniévre & la marjolaine.

Sur les remedes internes, dont on ſe doit ſervir dans les grandes maladies, comme les fiévres malignes & peſtilentielles, je ſuis obligé de dire que nous ſommes fort ſouvent fruſtrez de l'effet de nos remedes, pour manquer à la juſte doſe dans laquelle ils doivent être donnez.

M. Chirac nous fit remarquer dans une conſultation, qu'on balançoit très-ſouvent à donner une doſe convenable du ſel volatile de vipere; on eſt quelquefois auſſi reſervé ſur le bezoart mineral, ſur les diaphoretiques & émetiques, & ſur le bezoart animal avec moins de raiſon. Dans l'eſprit de M. Chirac, qui eſt un excellent guide, je vais rapporter un exemple ſingulier ſur

la juſte doſe des remedes crûs neceſſaires pour attaquer & délayer la coagulation du ſang dans les fiévres malignes.

M. le Preſident de Sylvecane, pere d'une Dame de merite, reſidente actuellement à Paris, fut d'une fiévre maligne à une telle extremité, que revenant de chez Madame l'Intendante de Lion à deux heures après minuit, je paſſai à l'Hôtel de la Monnoie, & trouvai le drap ſur le viſage du Preſident. Un valet de chambre m'ayant dit qu'il étoit mort ſur le minuit, je portay la main ſur la region du cœur, j'y diſtinguai quelques battemens, je fis fermer les fenêtres, on réchauffa le mourant, je ramutai le Domeſtique, je fis ouvrir la bouche avec des fuſeaux, nous y fîmes paſſer quelques goutes de lilium avec du cinnamome d'Angleterre; ſucceſſivement on donna quelques culierées de boüillon & de la liqueur de la rôtie au vin; ſur le midi le pouls fut ſenſible, mais d'une

inégalité très-inégale; l'intermiſſion étoit neanmoins moindre que je ne l'avois obſervée à dix heures du ſoir allant chez Madame l'Intendante Dugué.

Je fis prendre quarante grains de ſel volatile de vipere dans une cuilierée de gelée que je couvris de la même gelée ; la connoiſſance n'étoit point revenuë, le pouls devint plus libre , le corps ſe réchauffa ; il prit du boüillon avec plus de facilité ; ſur les cinq heures du ſoir nous lui donnâmes trente grains de bezoart mineral entre deux cuilierées de gelée ; le pouls s'expliquoit toûjours avec la diminution de l'intermittence. Après de ſemblables doſes, que nous continuâmes plus ou moins de ſix en ſix heures, au bout de quarante la connoiſſance revint parfaitement.

Le ventre qui avoit toûjours reſiſté aux remedes , ſe relâcha inſenſiblement, & enfin l'onziéme jour de cette reſurrection , s'il ſe peut dire , M. le Preſident fut entierement libre , & a vêcu depuis plus de vingt cinq ans

C'eſt ici la place d'une Demoiſelle de Paris, encore vivante. Elle fut pouſſée plus loin ; car étant enſevelie, on alloit clouer la biere, lorſque ſon coude fut percé d'un clou, lequel cauſa un mouvement conſiderable à la mourante, & effraya ſi fort les femmes qui la mettoient dans la biere, que l'une s'évanoüit, & l'autre ſe ſauva. Le voiſinage accourut ; on la tira du cercueil ; je fus appellé pour juger de ſon état ; à peine connoiſſoit-elle, mais le pouls ſe diſtinguoit ; une cruelle dyſenterie l'avoit preſque miſe au nombre des morts ; ſon courage & ſon bon eſprit contribuerent beaucoup à l'efficacité des remedes dont je me ſervis. Les gouttes d'Angleterre, le ſyrop dont je me ſervis dans la grande maladie de M. Prondre contribueront beaucoup à ſon rétabliſſement.

Pour revenir aux dépôts marquez par les Bubons anthrax, phygetlons, ſi la tumeur eſt accompagnéee d'une remiſſion conſiderable de tous les accidens, qu'il y ait

dans le pouls un changement, auquel on puisse prendre quelque confiance, si la circonfetence de la tumeur n'est point bordée de violet ou pourpre foncé, on pourra se servir des topiques convenables pour facliliter la digestion des sucs separez heterogenes, determinez à la peau ; mais si les accidens sont en quelque maniere équivoques, que par les dehors on ait lieu de douter de l'état du dedans ; & que le concours de tous les signes ne soit une caution du délai que vous prenez pour vos topiques, il faut ouvrir incessamment, sur tout les parotides. Comment pourroit-il arriver que le directeur assiegé dans le centre pût veiller & travailler au dehors ?

La Nature consternée n'est point en état de digerer & de meurir des sucs si dégenerez, qu'ils sont incapables de coction par une espece d'abandon de la chaleur naturelle ; ce qui fait que la gangrene s'y introduit insensiblement.

Cela est si vrai, qu'il m'est arri-

vé ſouvent, par l'opiniâtreté des oppoſans, de trouver ſous les parotides des os découverts, comme M. Beiſſier & moi l'obſervâmes à un Threſorier des Bâtimens. La gangrene declarée ſous les charbons s'eſt manifeſtée pluſieurs fois.

Si nous croyons Mathiole dans ſa Preface, il n'eſt point d'Anthrax qui reſiſte à ſon huile. Celle de Mindererus eſt éprouvée avec beaucoup plus de ſuccès.

Avec la Bouſſole d'Hippocrate on ne ſera point ſurpris. Si le fer ne r'anime pas des parties, qui n'ont reçû aucun ſecours des remedes, il ordonne qu'on y porte le feu : *Quæ medicamenta non ſanant, ferrum ſanat; quæ ferrum non ſanat, ignis ſanat.*



DE QUELQUES MALADIES singulieres des Femmes grosses & accouchées.

J'Ai separé les fiévres symptomatiques des Femmes grosses & accouchées, de la suite des autres, pour avoir plus de liberté de parler du choix des Nourrices, des avantages du, lait & des inconveniens de la bouillie.

Comme il est rare de trouver des Femmes grosses qui joüissent d'une parfaite santé, il n'y a rien de si ordinaire que d'en trouver qui se plaignent plutôt ou plus tard, de differentes incommoditez.

La fréquence du pouls, un sentiment de chaleur plus considerable, qu'on ne peut point appeller fiévre, & une espece de l'assitude sont des accompagnemens inseparables de la grossesse; mais le degoût, un crachement presque continuel,

tinuel, la nausée & les vomissemens sont des accidens qui meritent l'attention du Medecin.

Mon pere appellé à Turin pour voir Madame Royale Christine de France, hydropique d'une espece d'anatarque, avec une suppression d'urine, s'informant d'une Dame de sa Cour de la constitution de Madame de France dans sa jeunesse, apprit qu'elle avoit toûjours eu assez de santé, mais que Madame sa mere la Reine Marie avoit été fort incommodée pendant sa grossesse d'un crachement extraordinaire, avec une diminution considerable de l'urine, qui avoit obligé M. Dulaurent son premier Medecin de lui faire user de la tisanne de sassaphras avec le geniévre, y ajoûtant du vin aux repas; il employa aussi des tablettes faites avec la rubarbe, la racine d'Enula & le Macis, dont la Reine usoit avec sueurs. Cette Dame fille de la sous Gouvernante de Madame de France, disoit souvent à mon pere qu'Henri IV.

ne vouloit point que Madame le Bourſier ny M. Honoré, les plus habiles Accoucheurs, & Sages-Femmes, donnaſſent aucun ordre, ſur l'état de la Reine groſſe, ny accouchée, ny ſur celui des enfans de France ; Sa Majeſté voulant qu'on ſuivît les ordres de Mrs de la Riviere & Dulaurent premiers Medecins de leurs Majeſtés.

Si cette époche fondée ſur la loy d'un de nos plus grands Roys, pouvoit faire rentrer les Medecins dans leurs droits, & les Accoucheurs, les Gardes & les Nourrices dans l'obéïſſance qu'ils leur doivent, la Ville & la Cour s'en trouveroient beaucoup mieux.

Mon pere profita des remarques & faits de la groſſeſſe de la Reine Marie de Medicis mere de Madame Royale ; il fit faire de la tiſanne avec la racine d'enula campana, le bois de ſaſſaphras & les criſtaux de nitre. Ce remede rappella le cours des urines ; mais comme l'hydropiſie avoit ſuccedé à la ſuppreſſion des haimor-

roïdes, qui avoient ſuivi une autre ſuppreſſion dans l'approche de la cinquantiéme année, mon pere propoſa à S. A. R. fils de Madame Royale la ſaignée du pied, à laquelle les Medecins de la Cour, ſoutenus de M. le Marquis de Pianeſſe s'oppoſerent fortement. Le Medecin de Veniſe, de l'avis de mon pere, détermina Madame Royale à la ſaignée du pied, qui eut toutes les ſuites qu'on pouvoit deſirer. On fera convenir ceux qui ſont le plus bleſſés des digeſtions, que celle de Madame Royale eſt relative à la groſſeſſe de la Reine Marie, & que mon pere tira de ſon état des éclairciſſemens & des conjectures pour donner des ſecours à Madame Chriſtine de France.

Je reviens aux cauſes principales des maladies des Femmes groſſes. Le fœtus ſe nourriſſant de tout ce qu'il y a de plus pur dans le liquide, la mere privée du ſecours qu'elle avoit tous les mois pour la depuration de ſon ſang, faut-

il s'étonner si une Femme grosse est exposée à la fiévre, aux vomissemens, au dégoût, au crachement, aux devoyemens, & à beaucoup d'autres maux, puisqu'outre l'appareil qui s'est pû trouver dans les premieres voyes, au temps de la conception ; les causes de maladies inseparables de l'état de la grossesse se multiplient tous les jours.

On peut dire que c'est le chef-d'œuvre d'un bon Medecin d'en reconnoître la source, de prendre de justes mesures, & de porter le secours aux lieux qui en ont le plus de besoin.

Il n'y a que Paris au monde où une bande de Gardes, de Sages-Femmes, & soi disans Medecins, se soient rendus maîtres, au-milieu des plus grandes difficultés de l'Art, de la destinée des femmes, & même des Dames de la premiere qualité.

Nous convenons qu'il y a de très-bons & experimentés accoucheurs. M[rs] feu Amand de Tra-

des, Perard, Pusos, dignes successeurs de M. Morisseau; mais ils conviendront, & doivent convenir que dans les grandes maladies de la grossesse, & des femmes accouchées, un bon Medecin experimenté, doit être réellement plus au fait; que cette pathologie ne leur appartient pas moins que la dexterite & l'habileté aux bons Operateurs, le jour de l'accouchement.

Une longue experience m'a appris que la plupart des maladies aigues des femmes accouchées dépendent de la mauvaise conduite qu'on a tenuë pendant leur grossesse. Un Medecin ne sçauroit examiner avec trop d'attention les besoins des grands remedes; la précaution dans laquelle on est contre la purgation, est cause de ces amas qui prennent feu par le travail & les douleurs de l'accouchement; l'incertitude de ceux qui se constituent juges, la crainte d'être responsables du succès de la purgation, exposent une Femme grosse & accouchée aux

plus ſiniſtres évenemens ; lorſqu'il n'y a plus d'eſpoir on demande le Medecin. J'ai été appellé pluſieurs fois dans de pareilles circonſtances & chez les plus grands Seigneurs de la Cour.

Un Directeur des couches qui a fort bien accouché Madame ne balance point pour la délivrer des tranchées, d'ordonner les premiers jours des lavemens avec la decoction de tête de pavots, ſes plus familieres ſe font avec le ſon, le pourpier, le diacode & le ſyrop de nenuphar.

De ſemblables remedes ſuſpendront preſque toujours le cours de ce qui ſe doit ſéparer dans les couches, & jettent les accouchées dans les plus terribles accidens. C'eſt à une pareille conduite que l'on voit ſucceder les groſſeurs & endurciſſemens des ſeins, l'éreſipele & leurs inflammations, & fort ſouvent le fourvoyement du lait dans les bras, dans les cuiſſes & dans toutes les parties du corps; ce que nous venons de voir

à plusieurs Femmes accouchées.

La methode courante est un tarif. Il ne faut pas saigner une Femme grosse que dans un tel tems ; si dans l'intervalle la malade doit être saignée plusieurs fois, l'autorité de ces Mrs & de leurs substituts l'emportent fort souvent ; ils prononcent avec la même confiance sur la purgation & sur le choix des remedes dont ils ont accoutumé de se servir, comme si la connoissance des differentes constitutions, de la source de la maladie, & des combinaisons des causes, ne devoient pas décider celui qui a fait une étude des comparaisons, des faits semblables & diférens, & de la vraisemblance du faux avec le vray ; c'est à toutes ces reflexions que le bon Medecin doit l'exception qui fait la regle. L'erreur introduite sur la purgation des Femmes accouchées n'est pas d'une moindre consequence, lorsqu'en toute sorte d'occasion on la veut toûjours differer après les six semaines.

Les femmes qui deviennent grosses avec une mauvaise constitution, ne souffrent pas moins, par le manque des remedes qui puissent dégager l'estomach, & les premieres voyes : c'est par eux que l'on pourvoit aux langueurs, aux nausées & aux vomissemens opiniâtres dans de pareilles circonstances. J'ai vû plusieurs Dames grosses soulagées par le syrop de Bedegugullio preparé avec le tamarin & l'écorce d'orange. Madame de Ferriol, & plusieurs autres en ont usé dans leur grossesse avec beaucoup de succès.

Une Dame de la premiere qualité à la fin du neuviéme mois de sa grossesse, vomissoit depuis dix jours sans aller à la garderobe, avec des signes certains de la mort de son enfant. Son accoucheur ne voulant tenter de la délivrer, je priay M. Desforge de l'accoucher, ce qu'il executa fort habilement, & tira un enfant mort depuis plusieurs jours; l'esperance que cette heureuse operation nous

donna fut vaine. Le vomiſſement continua avec la même opiniâtreté ; de toutes les potions que M. Terrey & moi imaginâmes, aucune ne put paſſer ; Madame les vomiſſoit toutes ; les lavemens de toute ſorte furent inutiles.

Enfin l'eſtomach ne pouvant plus admettre aucune nourriture, & le mouvement des inteſtins étant perverti par un obſtacle inſurmontable, je me déterminay avec M. Terrey à donner à Madame ſix onces de mercure crud. Le remede ne paſſant point, on fit venir un Abbé, qui propoſant un autre remede, le R. P. G. Confeſſeur remontra fort ſagement qu'un nouveau remede ſeroit peut-être incompatible avec celuy qu'on venoit de donner. M. Terrey n'ayant pû convaincre tous les Seigneurs & Dames qui inſiſtoient à donner ce dernier remede, quittant la partie, on me fit revenir, & je donnai encore cinq onces de mercure crud, ſur la déclaration de Madame qui me diſoit toûjours : Ce

que vous m'avez donné deſcend bien, mais il n'eſt pas aſſez fort. Cela fut ſi vrai, que cette derniere doſe détermina la premiere; le ventre s'ouvrit, nous vîmes une partie de ce qui étoit retenu depuis dix jours, le vomiſſement ceſſa, & enfin Madame recouvra ſa ſanté, quoiqu'on eût dit au Roy que nous lui avions donné du poiſon. Si Madame ſe fût ſervie de tous les ſecours que j'avois propoſez contre les differentes incommoditez qu'elle eut pendant ſa groſſeſſe, on auroit évité le prodigieux amas qui fit l'engagement dont elle fut reduite à l'extremité, après avoir cauſé la mort à ſon enfant.

Nous éprouvons tous les jours que dans la prévention où l'on eſt contre les remedes purgatifs, dans le temps de la groſſeſſe, il en coûte la vie à pluſieurs femmes après leurs couches.

Un bon Medecin n'a pas moins de peine à purger une accouchée, lorſqu'il le juge neceſſaire;

une garde & ſon conſeil vous diront hardiment qu'il ne faut pas y penſer qu'après le vingt-un, & croiront vous faire grace ; car la Sage-Femme vous dira : M. Moriſſeau ne purgeoit qu'après les ſix ſemaines. Il peut avoir eu raiſon ; mais comme tous ces éleves ne concluent que ſur des ſinguliarités, qui ne tiendront jamais lieu de principe ; ce conſeil, à qui la prévention du public a donné des lettres & l'inveſtiture pour avoir ſoin des Femmes groſſes, des accouchées, & de leurs enfans, prendra preſque toûjours le change, manque d'être informé du merite du fond.

C'en en vain que l'on ſe recriera : Lés perſonnes de cette profeſſion ſont continuellement occupées de cet exercice, la grande habitude les a renduës habiles. On peut leur répondre hardiment, que l'experience qui n'eſt pas accompagnée de la ſolidité du raiſonnement, eſt une occaſion d'erreur continuelle ; c'eſt ainſi qu'un de nos Maîtres en parle ; la coutume nuë eſt une an-

cienneté d'erreur : *Nuda consuetudo vetustas est erroris.*

Voici le lieu d'examiner si une femme accouchée à six ou à huit mois est obligée de nourrir son enfant, pour lui continuer la nourriture que l'accident lui a ôté. Si cette femme est blessée par chûte ou quelque accident imprévû, que la constitution de la mere n'en soit alterée, j'approuve cette précaution, avec les conditions requises pour nourrir, & que la mere n'y ait point d'opposition ; mais si l'accouchement dépend de quelque mauvaise disposition, & que la mere y ait de la répugnance, on ne doit point engager la mere à nourrir son enfant.

Si les femmes grosses & accouchées sont à plaindre dans ces différens états, les enfans sont bien plus dignes de compassion, livrez à la conduite d'une seconde secte de soi disans Medecins, qui prétendent avoir une vocation particuliere pour conduire les enfans, non-seulement entre les bras de

leurs nourrices, mais aussi longtemps que la prévention des parens maintiendra une mission usurpée sans caractere & sans connoissance; je dis usurpée, parce qu'il y a toûjours eu de bons Medecins qui ont pris un soin particulier des enfans; nous en avons plusieurs traitez très-instructifs. J'ai vû autrefois Mrs Mentel & Bovionier Medecins de la Faculté de Paris, consultez préferablement dans les maladies des enfans; ces Mrs ont toûjours eu des Confreres qui ont eu les mêmes vûës.

Comme il y a eu de tout tems des singes dans toutes les professions, il n'est pas étonnant que cette nouvelle secte contrefasse le Medecin :

Fingit se medicum quivis Idiota profanus,
Judæus, Monachus, histrio, tonsor, anus.

Mais les personnes sages seront toûjours surprises que l'éducation des enfans, fondement de la bonne constitution, soit abandonnée

à des temeraires, qui abusant de la credulité & de la prévention des parens, avancent les jours de leurs enfans, ou leur laissent des incommodités qu'ils ressentent toute leur vie.

Quoiqu'il soit difficile de faire revenir le public de ses prejugés, le sujet est trop important, pour que je ne fasse pas un chapitre de l'éducation des enfans.

DE L'EDUCATION DES ENFANS.

COmme les enfans dans leurs maux n'ont d'autre langage que celui des gemissemens, & des pleurs, ils ont besoin d'un Medecin plus attentif & plus éclairé.

Je dis même qu'un Medecin dans une pareille situation, doit être plus Medecin qu'en toute autre maladie. Il faut que par son discernement, par l'examen de l'état de la mere

dans ſa groſſeſſe, par celui de la conſtitution du pere, il ſupplée au defaut d'éclairciſſement qu'il ne peut tirer du malade.

C'eſt preciſement dans cette conjoncture que l'on prend l'avis d'un avanturier, lorſqu'on devroit conſulter les plus habiles Medecins.

Les maladies des nouveau-nez ſont toutes de la derniere importance; les plus frequentes ſont, la colique, les tranchées, les vers, la coqueluche, la fiévre double tierce, qui exigent toute l'attention d'un Medecin experimenté.

On trouvera dans cet ouvrage des remedes proportionnés aux âges & aux differentes faces de ces maladies.



DU CHOIX DES NOURRICES.

IL eſt hors de doute que les Nourrices ſont preſque toûjours le bonheur ou le malheur de leurs enfans, puiſque la ſanté eſt le plus précieux de tous les biens.

Comme les mœurs ſuivent ſouvent le temperament, & que les bonnes ou mauvaiſes qualitez du cœur ont beaucoup de part à la bonne ou mauvaiſe conſtitution du corps, on a un double interêt à choiſir une Nourrice d'auſſi bonnes mœurs, que d'une bonne conſtitution.

On convient en morale & en phyſique que des mœurs difficiles & l'aigreur de l'eſprit alterent non-ſeulement le corps, mais ſont une occaſion continuelle du dérangement de la ſanté ; la douceur de l'eſprit, la complaiſance & la docilité

cilité d'une nourrice dans le regime de vivre, & dans les exercices, ne contribuent pas ſeulement à maintenir la bonté du lait, mais à conſerver la ſanté du Prince & de Madame ſa Nourrice.

Comme on trouve rarement parmi le peuple & les perſonnes ordinaires tous ces avantages, qui dépendent de la bonne éducation, il me paroît qu'il eſt ſingulierement important de choiſir des ſujets qui ayent toutes ces qualitez pour élever nos Princes.

Les précautions d'Angleterre & de Portugal nous doivent ſervir d'exemple. On y choiſit non-ſeulement des Dames de qualité, mais on préfere dans cet ordre celles que les mœurs, le merite, & la vertu diſtinguent plus que leur naiſſance.

Nous ſerions fort heureux ſi nous en trouvions pour nos Princes qui euſſent l'eſprit & le corps auſſi ſains que Madame la Nourrice du Roy.

De ce choix on doit paſſer à

celui du lait, qui exige trois examens, l'âge de Madame la Nourrice, le nombre des jours depuis ſon accouchement, & la qualité du lait.

Dans l'âge de Madame la Nourrice je comprens les cheveux, les dents & le volume du ſein; à l'égard de la jeuneſſe, je préfererai toûjours une Dame qui aura eu un enfant, à celle qui vient d'accoucher de ſon premier. Il ſeroit heureux qu'elle l'eût nourri avec ſuccès. Quand elle n'en auroit pas été la Nourrice, on tire toûjours des éclairciſſemens de ſon état & de celui de ſon enfant, qui engagent au choix que l'on ſe propoſe.

Pour revenir à l'âge, depuis dix-huit ans juſqus à ving-cinq, on choiſira celle qui aura les qualitez ſuivantes.

Puiſque nous avons compris dans la premiere condition les cheveux, les dents, & le volume du ſein, il ne s'agit point icy d'un choix de goût, en faveur des brunes ou

des blondes ; c'eſt la raiſon & non pas le penchant qui nous doivent déterminer à donner la préference aux Dames qui ont les cheveux noirs , bruns , ou chatain clairs , tout au plus ; la liberté de la tranſpiration eſt d'une trop grande conſequence pour la ſanté , pour ne pas decider en faveur des brunes ; la couleur de leurs cheveux eſt un garant de cet avantage, qu'elles diſputent avec raiſon à leurs concurrentes, dans la conſtitution deſquelles l'égalité de la tranſpiration ne ſe rencontrant pas, comme dans celles des brunes, il n'eſt pas en notre pouvoir de balancer dans ce choix , puiſque la liberté des pôres eſt abſolument neceſſaire, nonſeulement pour la conſervation de la ſanté, mais pour ſe garantir des maux les plus conſiderables.

Le nombre & l'émail des dents ne demandent aucune diſcuſſion ; la quantité & l'arrangement des plus belles, donnent le prix aux Nourrices qui ont l'âge & les cheveux que nous venons de choiſir ;

& le ſein figuré comme le ſuivant.

Il doit être rond, d'un mediocre volume, élevé dans le milieu, ferme, le popeau bien formé, ce que les gardes appellent le bout bien fait, cerné, relevé dans la circonference, & non pas rentrant; chaque ſein doit être ſeparé & nullement contigu.

Toutes ces conditions ne ſe trouvent pas dans le ſein d'un gros volume, où les glandes plus épaiſſes, embarraſſées de glaires & de graiſſes, compriment les vaiſſeaux, empêchent l'abord du ſuc laiteux, & ſa diſtribution; ce qui en fait ordinairement une diminution conſiderable, & cauſe beaucoup plus de peine à l'enfant pour en joüir; dans de pareilles circonſtances tout ſera bien-tôt decidé.

La ſeconde condition, pour le choix de Madame la Nourrice regarde le tems depuis l'accouchement, auquel elle peut donner du lait au Prince. Quoique les femmes nourriſſent ordinairement leurs enfans après qu'elles ſont accou-

chées, il arrive, même parmy le peuple, qu'après des accouchemens laborieux, ou par d'autres inconveniens, elles ayent recours à des Nourrices voisines pour donner du lait à leurs enfans.

Comme la vie de la Princesse est trop prétieuse, sur-tout après les travaux de l'accouchement, & qu'on ne pense pas à lui proposer de nourrir le Prince, il s'agit de remplir la seconde condition, qui regarde le tems depuis les couches de Mad. la Nourrice. J'attendrois qu'elle fût dégagée de ce qui succede à l'accouchement; le lait sans difficulté en sera plus pur; on ne sera point exposé à cette maladie des seins qu'on nomme Colostrum, qui vient d'une coagulation du lait par quelques particules aigries qui s'exaltent d'en bas aux seins. Du moment qu'on est obligé de prendre le meilleur parti, on ne sçauroit être trop circonspect pour éviter les changemens des Nourrices, qui sont très dangereux, d'autant plus que lorsque vous avez

mal commencé, vous vous trouvez dans la neceſſité de prendre les premieres qui ſe préſentent pour n'avoir pas la liberté d'attendre, ny le tems de choiſir ; ce que vous évitez, lorſque vous avez fait un bon choix.

Le mal que cauſe le lait caillé dans les ſeins eſt trop conſiderable pour ne pas propoſer les topiques éprouvés. Le ris & le ſaffran bouillis dans la décoction de moû de veau eſt excellent, le cataplame avec les jaunes d'œufs, le vin d'Eſpagne, & l'eau generale reüſſit toûjours, & ſingulierement au mal qu'on nomme le poil.

Le mêlange de blanc de baleine, des cloportes écraſez, du cinabre, avec l'huile des grains de chenevi eſt très-efficace interieurement ; le bouillon d'écreviſſes, celui de moû de veau avec les cloportes vivans écraſez, combat fortement l'acide, qui eſt le principe de la coagulation.

Quoique je conſeille d'attendre la purification, je ne conclus pas

qu'on ne puiſſe ſe ſervir du lait d'une jeune perſonne accouchée depuis deux ou trois mois ; les autres conditions propoſées ſe trouvent remplies.

L'examen du lait renferme la conſiſtance, la ſaveur, la couleur, la quantité, l'odeur, & la facilité avec laquelle le lait coule du ſein de la Nourrice dans la bouche de l'enfant. La conſiſtance doit être mediocre ; le lait ſereux, épais, gluant ou graiſſeux eſt interdit ; la ſaveur doit être agreable, du goût de la noiſette ou de l'amande. Pour la couleur on demande un blanc de perle d'Orient, le griſâtre ou approchant du bleu nous eſt ſuſpect. L'odeur ; il n'en doit point avoir, comme la bonne eau ; toute celle qu'on y obſervera ſera toûjours étrangere à la bonne qualité du lait.

La quantité eſt très-importante ; pour peu qu'elle ſoit diminuée, elle donne occaſion aux gardes ou à l'accoucheur d'y ſuppléer la bouillie, dont nous parlerons comme

d'une nourriture très-nuisible ; & condamnable. La facilité avec laquelle le lait s'écoule, & peut être reçû dans la bouche de l'enfant, est une des principales conditions.

A l'examen que je viens de faire du merite de Madame la Nourrice, pour avoir la préference, j'ajoûte qu'elle doit être constamment dans le même état où se trouve une Dame en santé pendant le tems de sa grossesse.

Quoique nous voyions quelques Nourrices reglées élever leurs enfans sans incommodités, nous ne serions pas pardonnables, si nous suivions un pareil exemple ; si le meilleur demande confirmation, le douteux doit toûjours faire craindre ; l'état le plus sûr, est toûjours le plus avantageux : *Tutissimum potissimum.*

Comme nous n'avons rien de plus precieux dans l'état que la vie de nos Princes, je demande encore que dans le choix de Madame la Nourrice, on s'informe s'il n'y a point quelque maladie hereditaire

de la part du pere ou de la mere, delicateſſe de poitrine, fluxion ſur les poumons, violens rumatiſmes, vapeurs avec des défaillances, enfin que l'on faſſe une exacte inquiſition dans ſa famille, puiſqu'il arrive ſouvent que la nourriture de deux années prévaut à celle de neuf mois.

Dans cette vuë j'approuve fort la circonſpection de Mad. le Bourſier, de ne point ſe ſervir d'une Nourrice ſujette à quelques fluxions, & qui ne ſe porte jamais mieux que lorſqu'elle eſt Nourrice, par la derivation qui ſe fait ſur ſes ſeins, d'une ſeroſité ou lymphe ſuperfluë, qui altere fort la ſubſtance du lait, & doit le rendre fort ſuſpect à un bon Medecin. Ce raiſonnement de Mad. le Bourſier Sage-Femme de la Reine Marie de Medicis, me paroît très-ſenſé, & d'une très-grande conſequence.



DE LA BOUILLIE.

NOus ne parlons pas aux femmes du peuple, ny à celles de la campagne, que la neceſſité oblige de donner de la bouillie à leurs enfans, pour ſuppléer aux beſoins du lait pendant leur abſence.

Nous parlons pour l'interêt des Princes & des perſonnes du premier & ſecond ordre, qui n'ont pas moins d'interêt que les Têtes Couronnées à jetter les fondemens d'une bonne conſtitution, de laquelle dépend la durée & la fortune de leur Maiſon.

La prévention où l'on eſt ſur la bouillie fait ſaiſir tous les exemples favorables à ſon uſage ; on choiſit à la campagne les enfans qui ſe portent le mieux ; on ne parle point de ceux qui languiſſent ny de ceux qui ont des incommoditez conſiderables.

Nous convenons neanmoins que la nourriture ſimple des peres & meres de la campagne, eſt un correctif à la bouillie, qui ne trouvant pas un ſang ſi embarraſſé de parties étrangeres, s'y inſinuë avec plus de facilité & cauſe moins d'obſtructions qu'il n'en arrive aux enfans qui ſont nourris dans les Villes. Les partiſans de la bouillie y ſont les plus forts; l'abus a paſſé de la Ville à la Cour malgré toutes les oppoſitions de Mrs les Medecins des Princes, dont toutes les raiſons les plus convainquantes n'ont jamais pû prévaloir à ce pernicieux uſage.

Monſieur Fagon avec toute l'eſtime & la conſideration qu'il meritoit, n'a jamais pû perſuader cette verité. Madame la Ducheſſe de Vantadour étoit neanmoins fort touchée de ſes raiſons; c'eſt à ſa ſageſſe & à ſon attention que nous devons la vie du Roy dans le déplorable état où il fut à l'âge de deux à trois ans; c'eſt aux veilles & au courage de cette imcompa-

ble Ducheſſe que l'Etat doit le ſalut de Sa Majeſté.

Il y a plus de quarante-deux ans que Monſieur le premier Medecin me fit l'honneur de me faire entrer dans l'appartement de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; la diſpute ſur l'uſage de la bouillie étoit fort échauffée entre Monſieur Moreau , les Dames de la Cour & Monſieur l'Accoucheur ; Madame la Maréchalle de la Motte , toûjours prévenuë en ma faveur , voulut ſçavoir ce que je penſois ſur l'uſage de la bouillie ; comme je vis tout le bureau dans le goût du lait & de la farine , je me retranchai ſur des conditions très-difficiles à trouver , pour conſentir à cette nourriture , dont je n'approuvois pas la maniere de la faire ordinairement pratiquée.

Après avoir ſoumis toutes mes reflexions à Monſieur le premier Medecin , je dis avec confiance que le Medecin Miniſtre imitateur de la nature , toûjours attentif à l'ordre merveilleux de ſa provi-

dence, comprendra aiſément qu'elle a donné différens ſeins aux animaux proportionnellement aux petits qu'ils doivent nourrir. Seneque dit que nos meres ont deux ſeins pour nourrir les gemeaux.

Pour nourrir un Prince on choiſit une jeune nourrice de bonne conſtitution qui ait autant d'appetit que de facilité pour dormir.

Dans cette abondance, Madame la Nourrice ſe plaint bien-tôt d'avoir trop de lait, bien loin de penſer à un ſurcroît de nourriture pour le Prince, on eſt ſouvent obligé d'avoir un enfant pour tirer le ſuperflu du lait qui regorge dans les ſeins de Madame la Nourrice.

L'introduction de la bouillie arrivée de la campagne, communiquée au peuple ne s'eſt établie que par la complaiſance des Dames de la Cour & par le méchant exemple. On dit pour l'établiſſement de cette mauvaiſe nourriture ſur la moindre inquiétude qu'a le Prince, qu'il a des tranchées, qu'une nourriture plus ſolide que le lait

ſoutiendroit ſon eſtomach, on propoſe pluſieurs exemples de Seigneurs à qui on donne de la bouillie.

Si le Prince eſt vif, qu'il ne dorme pas également, la Sage-Femme & Monſieur l'Accoucheur diront que le Prince a le foye chaud, qu'il eſt d'un temperament vorace ; ſi vous ne luy donnez que du lait, vous n'éleverez jamais le Prince, vous le verrez ſecher & bien-tôt dans la derniere maigreur.

Après avoir rapporté tout ce qui ſe dit de plus favorable pour l'uſage de la bouillie, & le droit de poſſeſſion qu'elle prétend encore à la Cour, il eſt temps de faire connoître que preſque toutes les maladies, indépendantes des hereditaires, qui arrivent aux enfans, nez de parens ſains & qui ont une bonne Nourrice, peuvent être ſûrement attribuées au mêlange de la bouillie avec le lait de la Nourrice. La bouillie ne fait pas ſeulement du mal, mais elle empêche que le

lait ne faſſe du bien : elle eſt un obſtacle continuel à la diſtribution du lait, la vraye nourriture de l'enfant, dont les vaiſſeaux de la nourriture ſont tôt ou tard embarraſſés par le gluant de la bouillie, ſes parties les plus déliées qui ſont portées au plus loin, s'engagent dans les articles & rendent les enfans noüés ; accident qui dépend de l'engorgement des épiphyſes des os par un ſuc glaireux qui ſouſtrait & la nourriture des os, & empâte celui qui eſt dans les articles.

C'eſt par cette même filiere de coles & de glaires, que le germe des dents eſt embarraſſé dans l'aboutiſſement des alveoles, comme nous l'expliquerons.

Si cette même cole exaltée excite tant de deſordres dans la ſubſtance des parties les plus ſolides, que ne peut-elle pas produire dans les plus petits canaux des parties nourriſſieres, & lorſqu'elle a penetré dans le flot du ſang ?

La fiévre, le vomiſſement, la colique, le devoïement, les con-

vulſions, les petites veroles précoces, ne reconnoiſſent pas de plus puiſſantes cauſes.

Je dis des petites veroles précoces, parce que le levain de cette maladie multiplié par l'abord de particules analogues, eſt plutôt mis en mouvement.

La forme de la bouillie qui regarde la maniere dont on la fait rend encore le fond plus pernicieux.

On met ordinairement une trop grande quantité de farine, quelquefois éventée, qui s'aigrit facilement & aigrit le lait. De plus la bouillie n'eſt preſque jamais aſſez cuite ny aſſez delayée. J'ai toûjours obſervé, que les Gardes & les Nourrices ne gardent aucune meſure dans ce mêlange. Ainſi par la forme & par le fond, la bouillie eſt une occaſion continuelle de toutes les maladies des enfans ; mais tels & tels en ont uſé ſans incommodité ; vous même, me dira-t-on, en avez uſé ; je dirai qu'on auroit mieux fait de ne m'en pas donner,

donner, ayant eu dans ma jeunesse de très-grandes maladies, & singulierement une jaunisse qui fut fort opiniâtre.

La constitution particuliere garantit fort souvent ceux qui ne sont pas d'abord incommodez de la bouillie, mais on ne sçait pas les suites d'une nourriture qui doit toûjours être suspecte à un Medecin raisonnable, & aux personnes qui ne sont pas préoccupez de la necessité de la bouillie.

J'ai dit avec beaucoup de raison que l'usage de la bouillie est une occasion continuelle d'opposition à la sortie des dents.

On conviendra de cette verité dans l'examen de ce qui arrive lorsque les dents tentent de se faire passage des mâchoires dans le fond de l'alveole.

Il arrive deux mouvemens absolument necessaires; le premier est le développement du germe des dents; ce mouvement s'appelle Odaxysme; il faut que le germe de la dent s'ouvre, se délie & s'ex-

plique comme le germe d'une plante, qui arrosée d'une pluie douce se découvrira bien plutôt , que s'il étoit détrempé avec un suc gluant & épais qui l'embarrasseroit plutôt qu'il ne le développeroit. Je compare avec raison la substance des parties nourries d'un lait pur & d'une bonne consistance à une terre friable & poreuse. Si une autre substance est nourrie de cole, d'amidon & de farine détrempez dans du lait , on pourra comparer cette substance à une terre glaise & de marne.

Il est hors de doute que le liquide d'un lait doux & d'une consistance proportionnée aux pores du germe & à ceux de la circonference de l'alveole , qui doivent obéïr à ce germe allongé , facilitera le soulevement & l'extension du principe de la dent.

Si la filiere d'une bouillie l'empâte, elle sera plus propre pour boûcher les pores de l'extremité de la mâchoire qui se termine à l'alveole, que pour les dilater.

Le ſecond mouvement dont j'ai parlé, regarde l'éruption parfaite de la dent, de la même maniere que le germe de la plante dans le ſein de la terre eſt developpé, expliqué, & figuré au moment qu'il ſe préſente à la ſurface de la terre. Ce ſecond mouvement s'appelle Odontophues, éruption de la dent. Faut-il beaucoup de phyſique pour comprendre que la cole eſt très-propre pour ſuſpendre le premier & ſecond mouvement? Elle ne ſuſpend pas ſeulement les deux mouvemens, mais elle les traverſe, & rend ſouvent toutes les tentatives de la nature ſi inutiles, qu'après de grandes ſouffrances, les pauvres enfans y periſſent. On croit en être quitte, en accuſant les dents de tout le deſordre, qui n'y ont de part que par les obſtacles formels qu'on a oppoſez au dévelopement du germe & à la ſortie de la dent.

En pareil cas j'ôte la bouillie; je fais faire de la tiſanne d'aigremoine avec quelques grains de cri-

ſtaux de nître & de la caſſonade.

Le bouillon avec la chair & la coque des pates & queües d'écreviſſes eſt excellent. Je fais faire un extrait de racine de Brioine avec la racine d'Iris de Jardin appellée flambe ; on les fait cuire dans égale partie d'eau & de miel, à conſiſtance d'extrait que l'on paſſe par le tamis. On frote la gencive avec cet extrait, qui eſt excellent pour ouvrir les pores, & faciliter l'éruption de la dent. A cet extrait je fais ajouter le ſaffran & le ſindoux pour en faire un cataplame que je fais appliquer ſur la jouë de l'enfant.

La chair des pates d'écreviſſes eſt appliquée en friction ſur la gencive, & facilite mieux l'éruption que la ſubſtance du cerveau d'un lievre.

Le bois de gayac bien poli, les dents de loup & d'élephant ont leur merite.

J'ai vû ſouvent reüſſir deux cornets appliqués aux tempes ; c'eſt un remede d'Allemagne & d'Italie pratiqué fort ſouvent avec ſuccès.

Les lavemens frequens ſont très-utiles lorſque le ventre eſt pareſſeux.

L'eau de lis avec un ſixiéme de miel blanc, fait une potion éprouvée, & contribue beaucoup au ſoulagement des enfans.

La douleur que cauſe le mouvement de la germination & éruption des dents, eſt quelquefois accompagnée de mouvement éryſipelateux ou dartreux ſur le viſage. J'ai vû des Gardes, Sages-Femmes, & autres ſoy diſans Medecins des enfans appliquer de l'eau de chaux ou alumineuſe.

Cela s'appelle renfermer le loup dans la bergerie ; le blanc Rharſis, le ſucre de Saturne avec l'eau de plantin ne ſont pas moins pernicieux.

Ces topiques ſont ſouvent employez dans les rougeurs qui arrivent aux enfans au viſage, au cou, & aux oreilles.

C'eſt ce qu'Hippocrate appelle dépuration de la maſſe du ſang, qui tient ſouvent lieu de rougeole

ou petite verole, mouvement fort salutaire aux enfans, lequel eſt ſouvent ſuſpendu par les Sages-Femmes & ſuivi d'horribles accidens, comme les convulſions & mouvemens épileptiques, par la concentration des particules ſi étrangeres à la maſſe du ſang, qu'il ne s'en peut plus faire de ſéparation.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate, parlant des maladies de la peau, qui arrivent aux enfans, que ceux qui ont ſouffert librement de pareilles éruptions, ſe portent beaucoup mieux dans la ſuite, & ſont exemts des mouvemens épileptiques : *Quibuſcumque pueris ulcera in caput & aures erumpunt, hi progreſſu temporis tutius degunt & comitiali morbo non prehenduntur.* Hipp.

Comme la bouillie fournit une matiere très-propre à infecter le ſang, par en empêcher les filtrations neceſſaires pour ſa dépuration, par les vaiſſeaux choledoque, par les urines, les glandes de la peau & tous les autres canaux excretoires, ſuis-je mal fondé de dé-

fendre l'uſage d'une nourriture que l'on doit regarder comme le germe de toutes les maladies des enfans, & la ſource des incommoditez qui arrivent dans la ſuite ?

C'eſt à mon experience que je dois le ſeul uſage du bon lait pour la conſervation de la ſanté des enfans, & à la défenſe de la bouillie que je dois le rétabliſſement de la ſanté des enfans, deſquels on avoit preſque deſeſperé.

Si par le lait on rétablit des corps épuiſés, des poumons deſſechés, à plus forte raiſon, rend-on la ſanté à des enfans qui ne ſont preſque ſuſceptibles que de cette nourriture.

Je ne nie pas que des enfans à la mammelle ne puiſſent avoir beſoin d'une augmentation de nourriture, ou de quelque rafraîchiſſement dans de particulieres incommoditez ; mais dans ces conjonctures je préfere l'eau de poulet, une legere teinture de gruau avec un morceau de veau, fort peu de ſucre, ou du pain cuit avec un le-

ger bouillon, ou une panade fort delaïée, à toutes les bouillies; ſurtout en examinant la cauſe qui reſide ordinairement dans les premieres voyes, à laquelle un bon Medecin pourvoit bien plus ſenſément que Monſieur l'Accoucheur, ou la garde & ſes ſuffragans qui accuſent toûjours les dents.

J'ai vû à Chambery & à Geneve pratiquer un bouillon excellent pour des enfans qui ne pouvoient plus ſe ſervir de leurs Nourrices, & qui avoient été fort incommodez par l'uſage de la bouillie, qui étoient fort extenuez ; on faiſoit un bouillon avec la rouële de veau, la moitié d'un chapon, on tiroit du jus de veau & de bœuf avec pluſieurs culierées d'eau. On mêloit de ce jus avec le bouillon, auquel on ajoûtoit de la moële des os de bœuf bouilli, du tout mêlé on faiſoit des panades fort délaïées. On donne peu de ce bouillon avec l'augmentation de la moële qui faiſoit un parfait reſtaurant. Si pour la nourriture d'Achille on

ſe ſervoit de la moële des Lions, par le conſeil de Chiron, on peut bien prendre cette précaution pour la nourriture de nos Princes. La bonne gelée ſans pieds de veau me paroît fort utile; le pain & le lait qui entrent dans le blanc mangé ne ſont pas comparables.

On eſt bien fondé de craindre que la bouillie n'ait grande part à la ſuſpenſion de la germination & ſortie des dents. Je ſuis perſuadé que lorſqu'il n'y a point de complication d'autres maladies, qu'on peut imputer avec raiſon à l'uſage de la bouillie, les dents ſortent avec beaucoup plus de liberté. Je ne doute pas qu'on ne m'oppoſe qu'il y a des enfans très-maltraitez dans les mouvemens des dents que nous avons expliquez, quoiqu'ils n'ayent jamais uſé de la bouillie. Je viens d'en faire la réponſe par la complication de la mauvaiſe diſpoſition du ſang, ou par la ſublimation de quelques ſucs ſeparez qui n'ont pû enfiler les vaiſſeaux ſécretoires.

Mais de pareilles circonſtances bien loin d'introduire l'uſage de la bouillie ſont de nouveaux moyens pour l'interdire, dans la juſte crainte où l'on doit être que cet uſage ne redouble & ne multiplie la cauſe compliquée.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate que la fiévre, les convulſions les devoïemens qui ſurviennent à la ſortie des dents, attaquent ſingulierement les gros enfans épais, qui ont la tête groſſe & le ventre pareſſeux.

Comme l'uſage de la bouillie contribue beaucoup à augmenter ces mauvaiſes diſpoſitions de la naiſſance, & à redoubler celles qui peuvent être ſurvenuës, il y aura toûjours de la temerité d'expoſer les enfans à faire d'auſſi perilleuſes experiences, puiſqu'on peut pourvoir & remplir toutes les indications que le beſoin d'une plus abondante nourriture, ou d'un rafraîchiſſement plus conſiderable, peut exiger.

Si toutes ces raiſons, & l'au-

torité de notre Maître n'étoient pas convainquantes, on ajoûteroit les experiences de Messieurs Honoré, le Boursier & de Monsieur Morisseau, très versez dans la nourriture des enfans. J'ai ouï dire à un fort habile Medecin de Venise, qu'il étoit persuadé que la difficulté que l'on trouvoit à élever des enfans, venoit d'une opposition que le lait même d'une bonne Nourrice trouvoit dans de certaines constitutions pour être digeré, distribué & communiqué : tant il est vrai, qu'il ne suffit pas que l'aliment soit broyé, dissout, trituré & finement moulu, mais qu'il faut qu'il acquiere dans l'estomach un saufconduit, pour entrer en communication dans le flot du sang avec lequel il doit devenir un. *Omnia fiant unum.*

C'est notre Maître qui parle que j'écouteray & suivray toûjours, jusques à ce que quelqu'un se fasse mieux entendre, dont je conclus avec le Medecin Faceti que quand il survient quelque accident considerable à un enfant qui a une bonne

Nourrice, qu'on ne peut trop tôt le ſevrer ; ce que je fis à Monſeigneur le Comte d'Auvergne à cinq & ſix mois, & à pluſieurs que j'ai fait revenir à cinq, ſix & ſept mois ſans Nourrices, avec un regime de vivre convenable. Si le lait devient ſuſpect avec raiſon, que ne doit-on pas craindre de la bouillie, de laquelle on ſe ſert par prévention fondée ſur l'erreur populaire ſans raiſon & ſans principe ?

La Reine d'Angleterre me fit l'honneur à Colombe où je voyois Madame de Barvic, de rappeller ce que m'avoit dit à Turin le Medecin Faceti, ſur les inconveniens du lait. S. M. me fit l'honneur de me dire que Milaïdi Rab n'ayant pu élever ſept ou huit enfans avec les meilleures Nourrices de Londres, une Ecoſſoiſſe lui dit que ſi Elle vouloit lui confier l'enfant, dont elle étoit ſur le point d'accoucher, elle eſperoit de le lui rendre dans deux ans en parfaite ſanté. Milaidi y conſentit vo-

lontiers, l'Ecoſſoiſe ne donna point de Nourrice, ſe ſervit uniquement de la tiſanne de froment, de l'eau de gruau avec le blanc & les aîles de poulet juſques au ſixiéme mois, & dans la ſuite du pain cuit avec le bouillon, & du pain trempé dans du jus de veau tiré avec un peu d'eau ; quelquefois on y ajoûtoit un morceau de bœuf ſelon l'état du ventre plus ou moins pareſſeux, les œufs frais avec un morceau de biſcuit. La Reine continua de me dire que cet enfant fut ainſi élevé par l'Ecoſſoiſe, & a joüi dans la ſuite d'une parfaite ſanté.



SUITE DES ENFANS & de l'exemple de Milaïdi.

COmme je rapportois ce fait à Meudon à Monſieur le premier Medecin, il me fit l'honneur de me dire qu'il y avoit long-temps qu'il penſoit au remede contre la pernicieuſe coutume d'envoyer les enfans nez à l'Hôtel-Dieu, aux Nourrices de la campagne, que cette malheureuſe pratique emportoit de terribles inconveniens, puiſqu'elle ne cauſoit pas ſeulement la mort de pluſieurs ſujets de Sa Majeſté, mais qu'elle étoit une occaſion continuelle à des maux hereditaires & contagieux qui pouvoient être également communiquez aux enfans & aux Nourrices.

Je dis aux enfans lorſqu'ils ſont envoyés indiſtinctement à la campagne, à une Nourrice non-ſeulement mal ſaine, mais quelquefois affligée de la fiévre, du ſcor-

but, des écroüelles, d'un ulcere commençant dans les poumons, d'une dartre farineuſe, d'une mauvaiſe gale, ou aſſez ſouvent de la verole.

Une Nourrice ſaine de la campagne ne court pas moins de danger, lorſqu'un enfant né de parens attaquez de ſemblables maux, les peut communiquer à celle qui lui donne du lait, qui l'a toûjours dans ſes mains, & fort ſouvent dans ſon lit. Les enfans ſains de cette Nourrice ſaine & ceux du voiſinage qui ſont toûjours avec eux, ſont également expoſez à une contagion, laquelle fait d'autant plus de progrès qu'on ne ſe défie pas d'un pareil commerce.

Quelque ſoin qu'on puiſſe prendre à l'Hôtel-Dieu de faire nourrir ſéparément des enfans nez de femmes attaquées de maladies conſiderables qui ſe peuvent communiquer, il reſulte de cet examen que les ſujets du Roy ſont toûjours entre deux feux, tant de la part des enfans, que des Nour-

rices, & que ceux qui ſont indiſpenſablement en commerce avec les uns & les autres, courent le même danger.

Monſieur le premier Medecin propoſe une précaution très-ſage, que l'on peut regarder comme un remede infaillible, pour garantir la ville, & la campagne d'un mal preſque inévitable, tant que l'on donnera des Nourrices aux enfans nez à l'Hôtel-Dieu, & même aux Enfans trouvez qui ne ſont pas moins ſuſpects & qui peuvent également trouver des Nourrices empoiſonnées; ou qui infectés eux-mêmes en naiſſant, communiquent à la Nourrice & à toute ſa famille les maladies qu'ils ont contractées dans le ſein de leur mere. Pour prévenir toutes ces fâcheuſes ſuites Monſieur le premier Medecin eſtime qu'on peut nourrir ces enfans ſans le ſecours des Nourrices, en figurant des bouts de ſein avec du chamois battu, du coton, de la ſoye, ou de l'éponge préparée. Toutes ces differentes matie-

res formeroient des eſpeces de boutons, qui ſeroient placez dans l'extremité d'un ſiphon ou biberon, même plus aiſément, d'une citrouille longue, dans leſquels vaiſſaux appropriez on verſeroit du lait tiede avec ou ſans ſucre, à proportion que l'enfant en pourroit ſucer.

On auroit différens inſtrumens de cette figure, les uns pour le lait, pour le bouillon, pour la tiſane, pour l'eau & pour le vin, lorſqu'on jugeroit que l'une de ces liqueurs conviendroit, ou que l'enfant ſe rebuteroit de quelqu'une.

On auroit auſſi recours au biberon & à la culiere, les femmes propoſées pour cette conduite & le Medecin inſpecteur veilleroit à faire diſtribuer ces nourritures, proportionnément aux beſoins & aux différens états de ces enfans.

Comme M. le premier Medecin connoît l'importance de ces differens changemens, pour ſuppléer l'uſage du lait des Nourrices, nous ne pouvons pas douter qu'il

ne faſſe connoître au Roy & à S. A. R. de quelle utilité ſera un pareil établiſſement au bien public & à la conſervation des ſujets de Sa Majeſté.

Entre tous les inſtrumens dont on peut ſe ſervir, pour y appliquer des boutons qui approchaſſent du bout des ſeins des Nourrices, je n'en vois pas de plus propres que la citrouille longue, dans laquelle eſpece on en trouve pluſieurs qui repréſentent parfaitement l'extremité du ſein d'une Nourrice où le mamelon eſt attaché. Et où l'on trouvera des difficultés pour pratiquer les inſtrumens propoſés pour faire ſucer aux enfans une liqueur convenable, on ſuivra l'exemple de l'Ecoſſoiſe qui nourrit l'enfant de Milaïdi ſans le ſecours des Nourrices, ny s'être ſervie du lait de vache, brebis, âneſſe, ou chevre, crus, cuits, ny mélez d'aucune maniere. La Reine d'Angleterre m'a fait l'honneur de me dire pluſieurs fois que l'enfant de Milaïdi élevé ſans Nourrice, & ſans lait d'animaux avoit joüi d'une parfaite ſanté.

DE LA CONDUITE qu'on doit garder à l'égard d'une Dame, qui a été ſaignée les premiers, ou derniers mois de ſa groſſeſſe.

LE feuillet qui traite un ſujet ſi important étant perdu, je me trouve obligé de faire la difference des états auſquels la pratique des neufs jours dans le lit, peut convenir, & de marquer en même-temps l'erreur où l'on eſt de contraindre à y demeurer des Dames ſaignées qui devroient ſe lever au plus tard dans les vingt-quatre heures.

Je conviens qu'une Dame actuellement malade, ou qui eſt tombée, dont le caroſſe eſt verſé, qui a été frappée ou bleſſée par mégarde, doit garder le lit, proportionément à l'accident qui a excigé la ſaignée, & à l'état de ſa maladie.

De même ſi une Dame d'une conſtitution delicate, incommodée de pertes ſans être groſſe, & ſurtout après des mouvemens conſiderables, eſt ſaignée dans ſa groſſeſſe, par quelqu'une de ces raiſons, on ſera bien fondé de garder toute ſorte de ménagemens, en l'obligeant de reſter dans ſon lit, non-ſeulement neuf jours, mais beaucoup plus long-temps : notre experience nous ayant appris qu'il eſt important de garder de ſemblables meſures ; non-ſeulement des ſemaines & des mois, mais tout le temps de la groſſeſſe pour conſerver la mere & l'enfant.

Comme ceux qui veulent ſe mêler d'une profeſſion qu'ils n'entendent pas, copient toûjours des faits ſans en examiner les raiſons, il ſuffit qu'ils ayent ouy dire, qu'une femme ſaignée a demeuré avec raiſon neuf jours dans ſon lit, pour prononcer que Mad. jeune, d'une bonne conſtitution, ſaignée uniquement pour diminuer la quantité ſurabondante du ſang, doit reſ-

ter neuf jours dans ſon lit.

Madame la Maréchale, Madame la Ducheſſe diront, Voila un Accoucheur très-prudent ; on ne ſçauroit être trop circonſpect ſur le compte d'une Dame que l'on vient de ſaigner.

Si cette précaution a été très-ſage & neceſſaire dans les cas que je viens de décrire, elle eſt dans cette derniere circonſtance, non-ſeulement très-contraire à la ſanté de cette jeune Dame, mais la contrainte où on la reduit de demeurer neuf jours dans ſon lit, la prive non-ſeulement du benefice de la ſaignée, mais devient une nouvelle cauſe de l'augmentation du volume du ſang, en ſuſpendant le mouvement du corps & des articles, ce qui cauſe l'engourdiſſement de toute la machine.

L'argument que l'on fait pour exercer cette rigueur contre une jeune Dame, que l'on n'a ſaignée que pour diminuer la quantité du ſang, n'a pas l'ombre de la raiſon, il n'a d'autre fondement que

le manque de connoiſſance du prétendu Directeur ; incapable d'attention au preſent, il vous menace de l'avenir. Il oſe vous dire que ſi Madame ſe leve, perſonne ne peut répondre de l'évenement, la déraiſon devient la regle de la conduite que vous devez tenir, la prévention l'emporte ſur l'experience ; le raiſonnement ſolide fondé ſur les indications n'aura plus de conſideration : enfin il reſulte de cette erreur groſſiere, qu'il faut faire un mal réel & certain, en retenant cette Dame au lit, pour en éviter un imaginaire.

La machine Statique nous aprenant qu'un corps exercé peſe beaucoup moins que celui qui eſt en repos dans un lit, il arrivera que par cette mauvaiſe conduite une Dame ſaignée retenuë dans ſon lit pendant neuf jours, tombera dans quelque maladie plus fâcheuſe que l'accident pour lequel elle a été ſaignée.

Si je n'écrivois que pour la Cour, je ne ſerois pas entré dans un ſi grand

détail, persuadé que M. le premier Medecin de la Reine, de l'habileté aussi distinguée dont il est, écartera du Palais le faux de ce prejugé, & d'autres erreurs autant à craindre, qui pourroient interesser l'Etat, dans les tems desirez par les vœux de toute la France.

DE LA ROUGEOLE ET PETITE VEROLE.

COmme ce sujet paroît épuisé par un nombre infini d'Auteurs qui l'ont traité, on s'attendra peut-être à un nouveau systême sur ces deux maladies; mais je ne cherche point le merveilleux, ny la nouveauté, qui est souvent l'écueil des speculatifs, bien loin d'imaginer un autre principe des fiévres & des maladies, que celui que m'a enseigné mon premier Maître, dans ses ouvrages; tout ce qu'il y a de singulier dans ces deux maladies, me détermine à l'adopter.

Je ſuis donc fidele à mon guide, qui m'apprend qu'au moment qu'il y a quelque choſe de dominant, de ſincere, de ſuperieur dans le liquide, ce qu'il appelle ειλικρινε, dont le ſolide ſouffre bien-tôt, par le changement de ſa figure, ou l'engagement des vaiſſeaux qui le traverſent, l'ennemi ſe declare, c'eſt le nom qu'il donne à la maladie.

Je comprens ſur ce principe qu'un levain enveloppé dans le plus liquide du ſang mis en mouvement, peut-être par avoir acquis plus de force, par la jonction de particules analogues à ſa ſubſtance, excite une fermentation du ſang, dont les parties les plus fluides ſont pouſſées à l'habitude du corps, à la gorge, aux yeux; & bouillonnant ſingulierement dans les grands vaiſſeaux, excite la toux, la douleur de tête, quelquefois l'aſſoupiſſement; ſi ce levain eſt plus ou moins envelopé, on trouve plus de reſiſtance à ſon paſſage, dans les pores de l'habitude du corps.

De la facilité, ou difficulté du dé-

veloppement de ce levain plus ou moins mobile, de la conſtitution naturelle du malade, & de l'état où il ſe trouve, ſoit de plenitude dans les grands vaiſſeaux, ou d'engagement dans les premieres voyes, dépendent des meſures que doit prendre un bon Medecin pour ſecourir ſon malade.

Nôtre longue pratique nous a perſuadez de la neceſſité de la ſaignée dans cette maladie, qui laiſſe ſouvent une grande ſéchereſſe dans les poumons, & une diſpoſition au crachement de ſang, lorſque ce grand remede a été negligé dans le premier mouvement, & dans la ſuite, lorſqu'il eſt jugé neceſſaire. Je le pratiquay dans la rougeole de Monſeigneur le Prince Charles, S. A. s'en trouva fort ſoulagée.

Comme il n'eſt point de regle ſi exacte qui n'ait ſes exceptions, on trouve fort ſouvent de méchans ſujets, des enfans fort delicats, accablez dès le moment, avec un pouls ſi chancellant dans la premiere éruption, que dans de pa-

reilles circonſtances un Medecin doit fort examiner, s'il ne préferera pas les adouciſſans, l'aliment medicamenteux, & tout ce qui peut degrumeler, pour ainſi dire, les parties du liquide, qui font la principale reſiſtance, que de prendre le parti du grand remede.

J'ai vû dans cet état pluſieurs enfans de ſix, ſept, huit à neuf ans, avec des vomiſſemens frequens, des dévoyemens d'une ſeroſité ſanieuſe, que j'ai ſecourus avec quelques grains d'hypecacuana, d'autres avec le ſyrop composé avec la teinture de petite chelidoine, le tartre vitriolé, l'écorce de citron & la racine d'hypecacuana.

C'eſt dans de pareilles circonſtances qu'avec un ſemblable ſecours je ſoulageay conſiderablement dans une rougeole de méchant caractere, Mademoiſelle de Barbezieux à Choiſi chez Madame de Louvois.

La complication de cette maladie m'obligeoit à prendre ce parti, pour pourvoir avec plus de ſureté aux beſoins de la ſeconde

region, après avoir dégagé les premieres voyes.

La rougeole la plus maligne que j'ay vûë, & sans doute qu'on puisse voir, fut celle que je vis à Versailles, à une Princesse plus distinguée par sa vertu que par les plus prétieux dons de la nature, sans parler du privilege de sa naissance, après un long usage de Kinkina pour surmonter des retours inégaux de fiévre, que l'embonpoint rendoit fort opiniâtres.

La fiévre continuë s'alluma avec de grands redoublemens, tout le corps, dès le second jour, fut couvert d'une rougeole, dont les marques étoient proportionnées à l'abondance des humeurs. Il y en avoit de larges comme un écu, & sur-tout au visage, & à la tête qui étoit si grosse & si enflée, qu'on ne reconnoissoit plus une des plus belles Princesses de la Cour.

Lorsque j'arrivay, l'éruption étoit d'un pourpre violet, qui passoit à la noirceur; à peine pouvoit-on distinguer du pouls, que quelques

profonds battemens fort inégaux ; par les efforts que le cœur d'une jeune Princesse faisoit par intervalle, pour s'opposer à la fumée d'un sang empoisonné, que les premieres voyes vomissoient dans les grands vaisseaux. Les yeux n'avoient plus de clarté, les mouvemens convulsifs des paupieres les pressoient & resserroient de si près, que quelque grands qu'ils fussent, il ne restoit qu'un petit cercle noir à leur place. La poitrine n'étoit pas en meilleur état ; on entendoit distinctement la palpitation du cœur, l'estomach, quoique fort soulevé, n'empêchoit pas qu'on ne s'apperçût des battemens de l'artere cœliaque : quelque grand que fût l'abbattement & la derniere langueur de la Princesse, une plenitude outrée, le boüillonnement d'un sang qui menaçoit de rompre les vaisseaux, nous déterminoit à les ouvrir ; dans ce moment le hocquet & les frequentes nausées suivies par fois de quelques éclats de bile brune, verdâtre, nous obligerent à sui-

vre le mouvement de la nature, à qui la moindre dissipation d'esprits pouvoit ôter toute notre ressource. La crainte de la communication d'une maladie aussi perilleuse, avoit fait retirer à Marly Messieurs les Medecins de la Cour, l'extremité où je voyois la Princesse, le peu de temps que j'avois pour agir me détermina à lui donner du souphre doré d'antimoine; l'effet répondit à notre attente. La Princesse vomit une prodigieuse quantité de bile brune, verdâtre, avec beaucoup de glaires, le ventre répondit par une égale quantité de matieres cruës, cendrées, & sur la fin de la même qualité de celles du vomissement, il y eut plus de liberté dans la voye des urines absolument supprimées; quelque soulagement que nous donna l'operation de ce remede, l'abbattement étoit encore trop grand, & le ressort de l'artere étoit trop petit pour préferer la saignée au penchant que la nature nous marquoit par le dégagement des premieres voyes; nous nous

crûmes obligez de ſuivre & continuer un mouvement auſſi favorable, qui avoit preſque fait ceſſer la palpitation du cœur; nous nous ſervîmes fort utilement du diaphoretique preparé avec la corne de cerf, nous employâmes avec le même ſuccès le magiſtere de viperes preparé avec le ſuc de ſerpentaire, dont j'ay il y a long-tems la deſcription de l'Abbé A. par la caſſette de Madame de Louvois. L'uſage des criſtaux de nitre dans la boiſſon ordinaire de notre Princeſſe, nous aida ſingulierement à faciliter la diſtribution de la feroſité retenuë dans les voyes qui la portent aux ureteres.

Nous remarquâmes en même-tems une teinture par couche du vieux Kinkina, dont l'uſage avoit été continué ſi long-tems, ce que nous avons ſans prévention obſervé pluſieurs jours ſuivans, & j'aſſure que ce n'eſt pas la dixiéme fois que j'ay fait une pareille remarque.

La nature dégagée du principal poids, ſous lequel nous manquâ-

mes vingt fois de ſuccomber, nous fîmes la ſaignée du pied avec tout le ſoulagement que nous pouvions eſperer : mais nous ne pouvons oublier que nous devons tout ce ſuccès au courage , & à l'intrepidité de la Princeſſe au-milieu du plus grand peril où l'on puiſſe ſe trouver.

Quoique la rougeole de M. le M. de Longueil ne fût pas de cette violence , elle nous donna neanmoins de très-grandes inquietudes, par l'embarras de la tête & l'irritation de la poitrine , le tout accompagné d'un fort petit pouls très-inégal , ſur-tout dans le tems des redoublemens ; la maladie fut très opiniâtre , mais elle ceda aux grands remedes pratiquez dans les tems convenables.

Comme notre principale vûë eſt de donner des obſervations autoriſées , je me crois obligé de donner en peu de mots l'hiſtoire d'une rougeole de la même eſpece , que la ſeconde que je viens de décrire.

Une Dame du premier rang ,

Madame la grand' mere de Mademoiselle de Barbezieux dont j'ay parlé, fut attaquée dans le milieu de l'hyver, d'une rougeole de très-méchant caractere, les marques étoient fort étenduës & de couleur noirâtre dans un âge avancé, avec une fiévre continuë, de fréquens redoublemens, de grands frissons; les accidens dans le commencement, n'étant pas de la violence de ceux que je viens de décrire, nous donnerent le temps de faire les grands remedes les premiers jours; ils n'empêcherent pas la violente palpitation de cœur, l'intermission du pouls, le transport à la tête, des langueurs, des nausées & des sueurs qui ne nous donnerent jamais aucun soulagement.

Deux saignées du pied & les remedes propres pour dégager les premieres voyes, nous mirent en état de profiter de ceux qui combatant l'acidité du sang, nous procurent la liberté de son cours; le magistere de viperes, la poudre de la comtesse, opérerent singulierement

ces effet, & les bouillons d'écrevisses.

DE LA PETITE VEROLE.

NOs observations dans la rougeole marquent évidemment, que le peril où se trouvent ceux qui sont attaquez de l'une ou de l'autre de ces maladies, dépend de l'état où l'on est quand elles vous surprennent, comme je viens de faire voir dans la rougeole.

Outre le différent appareil des causes internes, qui font avec la petite verole, une complication de maladie très-dangereuse, il faut convenir que l'athmosphere excite souvent des petites veroles contagieuses & malignes.

Pour mieux comprendre toutes ces différences, il faut rechercher la cause de la petite verole. J'ay connu un fort habile Medecin à Aix en Provence, qui comparoit la petite verole à l'écume qui sort

des viandes que l'on fait bouillir ; il nommoit ſur ce principe la petite verole, l'écume des parenchymes & du genre muſculeux, il ſe fortifioit dans cette opinion, en ſoûtenant qu'il y avoit pluſieurs perſonnes exemtes de la petite verole, parce que la tranſpiration & les ſueurs avoient emporté l'écume infiltrée dans la ſubſtance des chairs, & concluoit de-là que la liberté de la tranſpiration étoit l'unique raiſon du privilege, & de l'exemption de la petite verole : quoiqu'il ſoit vraiſemblable que les chairs ſe dépurent par l'éruption de la petite verole, il eſt difficile de ſe perſuader que le ſang qui boüillonne dans ce mouvement, la cauſe de tant d'accidens, ſoit exemt de ce levain que l'on ſoupçonne avec raiſon avoir ſon origine dans les particules heterogenes d'un ſang retenu pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe, duquel quoique les parties les plus homogenes, les plus analogues & les plus convenables ſoient choiſies

pour la nourriture & l'accroiſſement du fœtus, il eſt difficile qu'il n'en reſte quelques-unes de diſſemblables, d'étrangeres, & diſproportionnées, qui tôt ou tard ; comme un reſſort forcé pendant longtems, ne ſe détendent, ſe ſoulevent, & enfin excitent ce trouble dans la maſſe du ſang, qui precede & accompagne tout l'appareil de la petite verole, plus ou moins conſiderable, ſelon la diſpoſition du ſujet où ce levain ſe développe.

Les Chinois penſent comme nous ſur ce principe de petite verole. Le Neveu de Monſieur Bernier, Monſieur Gayot, le Medecin qui a été long-tems à Pequin, m'a dit que les Sages-Femmes, dans tous les accouchemens avoient grand ſoin, avant & après avoir coupé le cordon umbilical, d'exprimer le ſang qui y eſt contenu du côté de l'arierefaix, perſuadées que dans ce reſidu de ſang pouvoit être contenu le germe de la petite verole.

Pour ſe former une idée juſte des différentes eſpeces de petites

veroles, il faut d'abord convenir que le levain de la petite verole, indépendemment d'aucun appareil dans les premieres & secondes voyes se développe quelquefois avec la même facilité, qu'on voit survenir à la peau l'ébullition du sang, une dartre, des boutons ou un mouvement eresypelateux ; ce que nous avons vû souvent arriver avec une fiévre mediocre, & sans fiévre encore plus souvent.

Si ces boutons paroissent d'abord assez gros, plus larges qu'élevez, d'un rouge pâle, assez éloignez les uns des autres, représentant plutôt des hydatides, que des boutons ; & à dire vrai ce sont des vesicules, où l'on trouve une serosité qui ressemble à la laveure de chairs : on peut appeller cette éruption presque toujours sans fiévre, verole bâtarde.

Les différens temps que le levain d'une vraye petite verole parcourt dans son éruption, meritent une grande attention.

Cette différence de temps dé-

pend des différens mouvemens excitez dans la masse du sang soulevée tout à la fois, ou en différens intervalles.

Si dans le flot de la liqueur tout le levain de la petite verole fermente, d'un mouvement continu & uniforme sans interruption, il y a tout lieu d'esperer un bon succès, en donnant toutes les aides que la nature indique, pour faciliter l'éruption qui se termine ordinairement du septiéme au neuviéme, lorsqu'il n'y a rien de compliqué avec le levain développé.

Si le levain de la petite verole est plus engagé, & que la nature ne puisse pas secoüer le joug dans le premier mouvement, l'éruption devient plus difficile, & le peril augmente, par les différentes tentatives que la nature est obligée de faire.

Voilà la premiere & la plus importante différence de petites veroles qui engage le Medecin à rechercher la cause de la difficulté du développement du levain.

Comme les principales indications, après l'examen de la constitution du malade, se tirent de l'invasion de la maladie & du mode de l'invasion, on commencera par l'inspection exacte, à s'assurer du caractere de la maladie; on observera attentivement la poitrine, le cou, les lombes, & le visage, si les boutons sont fort éloignez, mais encore plus, la différence du pouls & les accidens. Si ceux qui ont accoutumé de se faire ressentir dans l'augmentation & la violence du mal, s'expliquent d'abord, ce que nous appellons symptomes déplacez, ἄτοπα, il n'y a pas de temps à perdre pour les grands remedes.

Cette circonspection fondée sur le prélude de l'éruption, est d'une grande consequence.

Les autres signes se tirent de l'éruption figurée, le gros ou petit volume du bouton, son inégalité, son éminence, ou sa dépression, ses différentes couleurs, & sur tout les intervales qui sont entre les bou-

tons, la blancheur de la peau ou la rougeur éreſypelateuſe ou phlegmoneuſe de la peau des intervalles.

Sur les intervalles qui ſont entre les boutons, on diſtingue les petites veroles en ſeparées diſcrettes, confluentes aſſemblées & contigues, & coherentes entâſſées & continuës. Dans ces trois eſpeces on en remarque de ſimples & de malignes.

L'experience nous apprend que les boutons élevez ſont toûjours plus favorables que ceux qui ſe diſtinguent ſeulement un peu au-deſſus de la ſuperficie de la peau, que leur couleur doit plutôt être d'un rouge couleur de feu que clair & couleur de roſe, que l'éminence doit être plutôt arrondie que pyramidale. M. Gueneau appelloit cette éminence chaperonnée. Toutes les autres figures & couleurs ſont d'autant plus ſuſpectes, que les autres accidens répondent à ces mauvais caracteres.

Nous avons ſouvent obſervé que les boutons qui éclattent le ſecond ou troiſiéme jour ſont toûjours de

mauvais augure, lorſque la fiévre eſt conſiderable, & qu'il s'échappe de ces boutons une ſeroſité claire ſouvent verjutée. Si le bouton eſt luiſant, ou qu'il y ait de la noirceur dans la circonference, l'inſpecteur doit redoubler ſa garde.

La couleur d'un cramoiſi foncé ou brun de pourpre, fait craindre avec beaucoup de raiſon: c'eſt ce qui fait dire qu'il eſt mort du pourpre, & non pas de la petite verole.

Quoique la fiévre maligne accompagnée de ces taches pourprées dont il eſt parlé dans les épidemies d'Hippocrate ſoit une des plus perilleuſes maladies, on peut auſſi dire avec raiſon qu'une petite verole épidemique ou compliquée n'eſt pas moins dangereuſe; je dirai même plus, puiſqu'outre la complication qui cauſe l'accompagnement d'une fiévre pourprée, la nature eſt encore ſurchargée d'un levain plus que difficile à expliquer dans un pareil engagement, dont je conclus que le peril dépend plutôt de la mauvaiſe qualité d'un levain in-

explicable que de l'appareil de la fiévre pourprée, à laquelle le levain de la petite verole fort embarrassé donne lieu.

On peut dire dans ces circonstances que les parties insensibles du sang sont si desunies, & les integrantes si alterées, que ne se reproduisant presque plus d'esprits, le mouvement est bien-tôt intercepté.

Quoique l'intervalle des boutons marque en quelque maniere plus de liberté, on ne laisse pas de voir des petites veroles discrettes & separées malignes.

Il faut aussi convenir que nous en voyons de confluentes & même de coherentes simples. Pour mon compte j'ai été chargé de cette derniere espece, & ay eu les yeux couverts pendant six jours d'un paquet de petite verole ; je fus saigné trois fois sans aucun accident.

Ces petites veroles confluentes & coherentes simples, dépendent ordinairement de la plethore d'un sang épais qui est poussé avec ra-

pidité à la circonférence, dont il arrive que manquant de vehicule, le reſeau du ſang eſt porté par paquets à l'habitude du corps, ce qui fait l'aſſemblage des boutons contigus, lorſqu'ils ſe touchent, & continus lorſqu'ils ſe penetrent & qu'ils ſont également penetrez.

Il eſt pourtant hors de doute que ces deux dernieres eſpeces de confluentes & coherentes accompagnées de malignité ſont plus formidables que les diſcretes malignes : mais comme la malignité des unes & des autres dépend de la complication épidemique ou de l'appareil ſuſpect où ſe trouvent les malades attaquez de la petite verole ; la principale étude du Medecin ſera de rechercher la cauſe de la complication. L'examen de l'invaſion & du mode de l'invaſion, les changemens dans le regime animal, dans le naturel, & dans le vital le conduiront à cette découverte, avec l'inſpection du caractere du viſage, des yeux & des boutons qui ſont ordinairement le

principal objet du Medecin.

Cette recherche faite avec exactitude apprendra bien-tôt à un Medecin experimenté, à quoi il doit imputer la cauſe & l'eſpece de la malignité de la petite verole.

Quoique toutes les diviſions & ſouſdiviſions des différens ſignes ayent leur merite, on conviendra qu'un ſigne plus ou moins conſiderable ne ſera pas pour un Medecin qui a vû beaucoup de ces maladies, une nouvelle eſpece; il dit avec raiſon que le plus ou le moins ne la change pas : cela eſt ſi vrai qu'il ne ſe déterminera pas par cette augmentation ou diminution d'accidens, je dis même plus, qu'un nouveau ne ſera pas ſi induiſant que le concours de tous les ſignes, c'eſt le conſeil des Fernels, des Duretz, des Holliers, des Valeſes, & de tous les meilleurs praticiens. Tant il eſt vrai que ce n'eſt pas la ſingularité des ſignes, mais leur concours qui nous doit déterminer: *Concurſus ſignorum.* συνδρομὴ.

Cette attention, cet examen nous empêchera de prendre la fauſſe attaque pour la vraye.

Il faut convenir qu'entre tous les ſignes qui viennent d'être décrits en dernier lieu avec tant de préciſion & d'exactitude, les ſignes ſuivans ſont preſque toûjours funeſtes, d'autant plus que nous les avons toûjours vûs accompagnez d'un changement conſiderable dans le pouls, dans les déjections ou dans la maniere de reſpirer, & la liberté de l'eſprit.

Un mouvement convulſif dans les bras, ou dans les jambes, precedé d'un treſſaillement frequent, le hocquet ſuccedant à la palpitation du cœur, ou un changement de l'un à l'autre.

Le tremblemnt convulſif de la levre inferieure.

La ſubite perte de connoiſſance d'une perſonne qui vous parloit fort raiſonnablement, & les urines ſanglantes, lorſque nous avons été appellez dans de pareilles circonſtances, les remedes propoſez

ont toûjours été inutiles.

Comme nous reconnoiſſons que le ſiege de la rougole eſt dans le plus liquide du ſang, on ne peut pas diſconvenir que le levain de la petite verole reſide plutôt dans la partie rouge & fibreuſe du ſang, que l'on nommera, ſi l'on veut, ſubſtance reticulaire, ou reſeau du ſang; la lymphe n'en eſt pas exemte, car j'ai vû pluſieurs fois des petites veroles toutes perlées ſans aucune teinture de rougeur, élevées, qui groſſiſſent, & qui ſuppurent.

Mademoiſelle de S. Victor, ſœur de M. le Maréchal de Camp, a été attaquée de ce même mal, & une femme de la ruë du gros Chenet en 1715.

Si le levain eſt fort infiltré dans le raiſeau du ſang & dans les globules, il arrive tres-ſouvent qu'il ſoit entraîné en forme de raiſeau; ce qui fait la petite verole aſſemblée, qu'on appelle confluente, comme en grappe, dite en Eſpagne *Gaio de Pequennas Virvelas*.

Cette eſpece de petite verole eſt

toujours suspecte, & fort à craindre, par la difficulté que le premier mobile trouveà separer de la masse du sang ce qu'il y a d'heterogene, étant hors de doute que ce qui le compose soit fibre, lymphe, globule ou serosité, est susceptible de ce levain, c'est par son implication en differens reduits de la masse, que l'on rend raison des différens mouvemens d'acceleration & suspension de l'issuë de tout ce qui est porté à la circonference du corps.

Qu'on ne dise plus que tous les boutons sortent en neuf jours; on voit cette éruption fort souvent déterminée le septiéme, & tres-souvent elle recommence l'onziéme, comme j'ay vû à Madame l'Intendante & à Monf. le Duc de Retz, à qui nous vîmes le 17. un nouveau mouvement accompagné d'accidens aussi dangereux que ceux de la premiere éruption; le 21. il parut de nouveaux boutons, mais avec beaucoup moins de trouble, & le tout fut suivi pendant plus de six semaines de petits phlegmons. Ce détail

ſi ſouvent obſervé nous apprend que le dévelopement regarde les differentes parties dont le ſang eſt composé ; & comme mathematiquement on ne peut pas dire que ce levain eſt reparti dans toute la maſſe, ou qu'il eſt preciſément dans la lymphe, ou dans les globules ; on dira toujours plus vraiſemblablement que l'heterogeneité ſe pouvant trouver dans les parties integrantes & dans les parties inſenſibles, la dépuration ſe fait, comme dans toutes les autres maladies, à proportion des forces du principe ſeparant, & pouſſant à la circonference.

Cette theorie nous explique facilement comment Pierre n'a qu'une fois la petite verole, & que Jean l'a euë trois fois. La rechute dans le principe d'Hippocrate dépendant de ce qui reſte de levain, nous fait douter avec raiſon qu'il n'y ait eu quelque reduit dans la maſſe, qui n'ait pas été de la partie de la petite verole.

Il arrive même aſſez ſouvent que les levains de la rougeole & petite

verole ſoient exaltez tout à la fois; ce que nous avons ſouvent diſtingué par des marques rouges ſans éminence, & par des puſtules élevées encore differentes entr'elles ; ce qui nous apprend que les parties heterogenes au ſang, miſes en mouvement, ſoulevent quelquefois toute la maſſe.

Si dans cet état la nature ſe trouve ſurchargée d'un appareil, de ſucs étrangers retenus dans les premieres voyes, le Medecin trouve de terribles obſtacles à ſurmonter. Il faut pour lors écouter la voix de notre Maître, qui conſulte le mouvement & le penchant de la Nature, dont l'irritation apprend à celui qui l'écoute, le party qu'il doit prendre. *Natura ſtimulata artis peritis agendæ indicat.* Ce que je viens d'obſerver dans les exemples ſinguliers & tres-inſtructifs de la rougeole, nous rendra le precepte d'Hippocrate plus profitable.

L'experience me confirme dans l'uſage de la ſaignée, au moment qu'on ſe méfie d'une maladie, dont les

avantcoureurs & accompagnans sont le mal de gorge, douleur de tête, envie de vomir, pouls inégal, petit, profond, les yeux fixez & pleins de sang, assoupissement continuel avec une profonde difficulté de respirer, accompagnée d'une inspiration plus grande & plus étenduë que l'expiration par l'appesantissement du sang, dans les grands vaisseaux de la poitrine; ce qui fait qu'ayant besoin d'être foulé & pressé par les vesicules des poumons, que l'air étend, notre respiration est toujours machinalement plus grande. Dans cette conjoncture un grand abbattement est inseparable de tous ces accidens, que la palpitation de cœur rend encore plus formidables. Je vis dans cet état mon fils le Medecin à l'âge de huit ans, avec perte de connoissance, & un si petit pouls, que mon pere ne pensoit pas à le faire saigner, si l'oppression & un battement de cœur surprenant ne m'y eût déterminé. La saignée fut suivie de l'éruption parfaite de la petite verole, qui n'a-

voit fait que se montrer, la connoissance revint, & tous les accidens cesserent le même jour.

Cette maladie, comme toutes les autres les plus malignes, & la peste même, demandent une differente conduite, étant plus vrai en Medecine qu'en tout autre art, que l'exception fait presque toujours la regle.

Les remedes generaux pretendus, & toujours supposez, doivent être soumis à cette direction particuliere, tant il est vray que l'étude attentive à l'état du malade, les comparaisons des vrais ou faux rapports à la presente maladie, l'examen des faits qui auront suivi l'usage des remedes éprouvez dans de pareilles circonstances, doivent déterminer un Medecin à faire l'application de tel ou tel remede à la presente espece de petite verole.

Un bon & sage Medecin ne dira jamais, Monsieur & Madame ont été saignez du pied, pour conclure au même remede pour son malade, si cette experience ne s'accorde avec

l'indication que l'examen de la presente maladie luy donne.

On eſt également mal fondé de dire, Un tel dans la petite verole n'a point été ſaigné du bras ny du pied, donc il ne faut pas ſaigner notre malade, qui peut-être doit être abſolument ſaigné.

La differente conduite des Medecins, mal entenduë du public, luy met des armes à la main, qu'il tourne preſque toujours contre luy-même, par les méchantes comparaiſons qu'il a accoutumé de faire, & par les ſiniſtres applications qu'il fait d'une même methode à des differentes eſpeces de petite verole.

Quoique la diverſité des accidens & des conjonctures exige à tous momens de nouvelles meſures, il faut convenir qu'un Medecin qui a des raiſons pour ne pas craindre la complication d'une autre maladie, doit avoir dans la petite verole naiſſante deux principales vûës.

La premiere eſt de faciliter le mouvement du ſang, pour qu'elle ſouleve plus aiſément, & porte

à la circonference les portions du levain qui l'agite.

La ſeconde vûë conſiſte à adoucir la liqueur, la rendre plus fluide, en combattant l'aigreur qui lie & retient dans la lymphe & les autres parties du ſang, les particules qui doivent être ſeparées, & pouſſées aux glandes de la peau.

La premiere de ces indications eſt ſingulierement remplie par la ſaignée, par les raiſons du reſſort qui ſe détend d'autant plus librement, que la preſſion, qui rapproche les parties élaſtiques, diminuë; ce qui arrive par l'ouverture de la veine, qui diminuant le volume de ſang, donne plus de liberté à ſon mouvement, & aux particules heterogenes, à ſe détacher.

On peut encore dire vraiſemblablement que les veſicules du poumon étant moins preſſées, & recevant une plus grande quantité d'air, le ſang eſt foulé, & diſtribué avec plus de facilité; ce qui eſt un troiſiéme avantage de l'effet de la ſaignée.

Ce remede eſt ſingulierement efficace dans les jeunes gens, où le ſang, outre ſon abondance ordinaire, boüillonne fortement dans tous les vaiſſeaux.

Si l'embarras des premieres voyes ne l'emporte pas ſur les ſignes qui vous engagent à pourvoir à la plénitude, il faut hardiment ſaigner lorſque la fiévre, la vivacité du pouls, l'oppreſſion, le mal de gorge & la douleur de tête s'opiniâtrent; ce qui fut pratiqué pluſieurs fois dans la petite verole de Madame la Comteſſe de Gui avec grand ſuccès, quoique la petite verole ſortît aiſément, tant il eſt vrai que la plus grande des erreurs en Medecine, eſt celle qui défend la ſaignée, lorſque la petite verole paroît & que ce remede eſt exigé par des accidens conſiderables. Le Comte de Stralzunt couvert de petite verole, & de bon caractere, mais avec difficulté de parler, & peine de reſpirer, fut ſaigné onze fois du bras par l'ordre de mon pere, ſans qu'on pût trouver les vaiſſeaux des pieds

à l'ouverture desquels nous avions été déterminés dès le cinquiéme jour par la violente douleur de tête. Ce remede si redouté parmy le peuple des grands & des petits, sauva la vie au Comte. Dans ces grandes fermentations du sang, si vous n'en reprimez l'impetuosité par la saignée, il arrive du sang comme du lait qui est sur le feu, qui souleve & emporte tout le liquide qui est contenu dans le vaisseau ; cette ardeur est fort souvent augmentée par l'inconsideration de ceux qui renferment si étroitement & couvrent les malades, au point qu'ils ne peuvent plus respirer, & qui font faire un si grand feu que les personnes les plus robustes n'y peuvent resister ; le froid n'est quelquefois tant à craindre que l'excès de la chaleur, qui dissipant les esprits, ne vous laisse aucune ressource ; ce que nous vîmes à Lyon, à M. L. C. D. C. & à plusieurs autres que l'on bourre de camisoles d'écarlate, de manteaux de lit, de ledredons & couvrepieds, les en-

fermant entre quatre rideaux où ils sont étouffez. Monsieur Hedoin son Medecin & moi, nous opposâmes inutilement à cette pernicieuse coutume.

Quoique tous les bons praticiens confirment les avantages de la saignée par mille exemples favorables, le bel esprit qui est né le correcteur des Medecins soutiendra toûjours qu'il ne faut pas saigner, quand la petite verole est déclarée : ce même correcteur me fera dire contre mon sentiment qu'il faut toûjours saigner quoique la petite verole paroisse ; comme la violence des accidens, qui accompagne l'éruption de la petite verole, m'a obligé de faire valoir la necessité de la saignée, pour y pourvoir ; il est également de la prudence du Medecin de s'abstenir de ce remede, la petite verole paroissant, & de respecter les mouvemens de la nature, maîtresse de son ouvrage, & de ne la pas interrompre lorsque vous avez des signes de sa superiorité.

Il eſt même des cas où le bouillonnement du levain & la ſortie de ce qui le compoſe, ſe font avec tant de douceur, qu'il ſeroit fort temeraire au Medecin de faire entrer ſon Art en concurrence avec le plein & libre pouvoir de la nature.

Si le Medecin doit être plus ſur ſes gardes dans cette maladie qu'en toute autre, il ne faut pas auſſi conclure, ſur le premier ſoupçon de petite verole, à la ſaignée du bras, à l'émetique & aux ſaignées des pieds, il faut étudier la conſtitution de votre malade, le regime de vivre qu'il a obſervé avant ſa maladie, & celui dans lequel il étoit actuellement, s'informer de ſes exercices, de ce qui a precedé l'état où on le trouve, & ſingulierement des accidens de la preſente maladie. Avec toute cette attention le Medecin ne ſera point ſurpris. Je citerois une infinité d'exemples, où nous n'avons pas préludé par les grands remedes, & où même dans la ſuite, nous n'avons eu beſoin que d'une ſimple ouver-

ture de la veine, du regime de vivre, & des adouciſſans.

Quoiqu'il y eût lieu de ſe défier du debut de la petite verole de M. le Prince de Pont, par le mauvais état de ſon pouls, par le regard fixe & l'ardeur de ſes yeux, la veine ne fut pas ouverte que le changement de la couleur des urines très-claires d'abord, & la qualité des déjections me raſſurerent; je jugeay que ce qui ſe vuidoit par les voyes des reins & par celles des inteſtins, étoit très-propre pour dérober la matiere qui pouvoit rendre la petite verole compliquée; la ſuite me confirma dans ce ſentiment, l'éruption devint d'autant plus favorable, qu'il y eut de liberté dans les vaiſſeaux qui ſont deſtinez pour le dégagement du bas ventre, la ſuperiorité de la nature s'établiſſant tous les jours, par le regime de vivre & par les aides les plus ſimples, nous fûmes bien-tôt témoins de la perfection de ſon ouvrage.

Monſieur le Marquis de Longueil qui avoit cruellement ſouffert dans

ſa rougeole ne fut pas maltraité de la petite verole ; M. le Commandeur Bignon, Madame Deſpreaux, un fils de Monſieur Bertelot de Pleneuf, Madame Lombard, de l'Hôtel de Boüillon, Madame Arnoud furent preſque traitez de la même maniere.

Madame la Ducheſſe de Bouflers a été malade plus conſiderablement, mais les premiers accidens & les plus conſiderables étant diminuez par le grand remede, on s'eſt retranché ſur le regime & les cordiaux les plus temperez.

Meſſieurs Vande ſortis du College, eurent des crachemens ſi opiniâtres & ſi abondans, qu'ils furent fort près d'y ſuccomber, les bouillons d'écreviſſes avec les pattes de chapons de quatre en quatre heures, & les purgatifs leur ſauverent la vie.

Le ſurveillant & heureux F. D. S. ne croyant pas que M. L. C. D. pût revenir de l'extremité où il le voyoit, le bezoart & les viperes nous donnerent des ſecours

qui rétablirent la ſuppuration.

Monſieur de Marci & quatre domeſtiques qui entroient dans l'appartement de M. le Duc de Retz furent preſque malades de la même maniere que Mrs Vande ; une semblable methode eut un pareil ſuccès.

La petite verole de M. Roüillé le Contrôleur General, fut precedée par une fiévre maligne, avec un grand embarras dans la tête, le pouls ne pouvoit preſque pas ſe diſtinguer, l'inégalité étoit très-inégale ; un abbattement mortel me rendit très-circonſpect ſur la ſaignée, le meteoriſme du bas ventre m'invita à l'uſage de pluſieurs lavemens avec le lenitif & le ſel armoniac : le bezoart mineral, le ſel volatile de vipere nous furent d'un grand ſecours pour donner plus de mouvement au ſang, & en ſuſciter des eſprits, je profitai de ce moment pour revenir à la ſaignée, du dix au douziéme jour la ſuppuration commença & continua avec un ſoulagement qui nous fit tout eſperer.

Monsieur de Roissi son frere fut malade tout differemment ; la fiévre se declara d'abord avec une grande ardeur, l'artere étoit d'une tension & d'une dureté extraordinaire, tout le corps étoit couvert de boutons d'un très-gros volume; la repetition de la saignée, l'usage des temperans & des remedes propres pour rappeller par les intestins une bile qui bouillonnoit dans l'hypocondre droit, n'empêcherent pas que le 10. la suppuration commençant, la tête ne souffrît beaucoup avec une espece de delire, l'œil droit fut enflamé avec une disposition éresypelateuse qui ne gagnoit pas seulement les paupieres, mais les tempes ; je fis ouvrir la veine des pieds sans les mettre dans l'eau, le surlendemain la petite verole sortant encore plus abondamment, je fis ouvrir un amas de plusieurs boutons, qui formoient une assez grande tumeur à la plante des pieds, il en sortit beaucoup de pus ; cette éruption qui dura quelques jours contribua beaucoup au rétablissement de M. notre malade.

Quoique j'aye rendu raiſon de ces différens mouvemens, dans le cours de la petite verole, cet exemple m'oblige de repeter qu'ils dépendent ſouvent d'un nouveau développement de parties heterogenés dans le flot du ſang, & d'un ſoulevement de ſucs étrangers cantonnez en différens foyers des glandes, dont la preſſion & contrainte empêchent qu'ils n'enfilent les vaiſſeaux excretoires, où trouvant plus de reſiſtance, ces ſucs détrempez, & par là plus libres, ſe ſubliment, & excitent des orages, lorſqu'on s'y attend le moins.

Madame de Ciry ſœur de M. de ſaint Eugene, après avoir ſouffert pendant deux jours une violente douleur de tête, qui ceda à deux ſaignées, fut couverte d'une petite verole confluente avec une diſpoſition éreſypelateuſe dans toute l'habitude dn corps, le crachement, dont je me défiois, ceda à la liberté du ventre pareſſeux procurée par pluſieurs lavemens; la ſuppuration commença du 7. au 8. le 10. la

fiévre ſe raluma, la toux, le crachement du ſang, l'inſomnie me firent craindre une imflammation éreſypelateuſe du poumon. Madame fut ſaignée du bras & du pied, la tiſanne de lentilles, raiſins, guimauve & regliſſe calma la toux : la decoction de bête-rave avec les grains de tourneſol, les pieds, la tête, & les os de poulet concaſſez nous procurerent un peu de ſommeil comme à Monſieur de Roiſſi & à pluſieurs autres, la ſuppuration interrompuë par la violence de la toux & tous les autres accidens, proceda avec liberté, nous fûmes en ſureté le dix-neuviéme.

La petite verole de Mademoiſelle Deſpreaux s'expliqua par un mal de cœur, la fiévre s'alluma, grande haimoragie, elle fut ſaignée, le mal augmenta, quelques boutons que l'on avoit obſervez diſparoiſſant, la tête s'embaraſſa, l'haimoragie revînt, on parle de reſaigner, la langueur extrême, la tenſion du bas ventre nous détermina à la purgation qui fut ſuivie d'une éruption très-favorable.

Madame d'Euri Bignon d'une constitution très-délicate a été traitée avec le même ménagement par mon fils. Madame la Marquise de Coligni effrayée sur la fin de la petite verole dans le grand hyver nous obligea de revenir aux remedes generaux pour procurer la suppuration.

J'ai soutenu de mes conseils la guérison de Madame la Marquise de la Carte ; Monsieur le Comte son fils a été dangereusement malade , le vomitif du troisiéme jour & la saignée du pied l'ont garanti du peril.

De toutes ces observations on conclura très-aisément qu'une methode uniforme a de grands inconveniens.

Les consequences que l'on tire de la singularité, font toûjours abuser des raisons, & même des principes lorsqu'on en fait l'application à une espece différente de celle qui est en proportion avec la regle generale: les faux raisonnemens & les préjugez changent le droit , dans une

très-grande injuſtice, & font ordinairement, que ce qui a été très-utile dans un temps, devient non-ſeulement injurieux, mais très-ſouvent funeſte au malade.

Bien que les meilleurs moyens, tirez de la raiſon & de l'experience, ayent établi non-ſeulement l'utilité, mais la neceſſité de la ſaignée dans la naiſſance de la petite verole aprés l'éruption & dans le cours de cette maladie, dans les circonſtances que nous avons deſignées, il faut convenir qu'il y a une ſeconde vûë propoſée cy-deſſus, qui merite l'attention d'un bon Medecin, qui doit être ſingulierement occupé, d'adoucir l'acide & de délayer toutes les parties qui compoſent le ſang, pour que le levain enveloppé dans la lymphe, dans la ſubſtance reticulaire, dans les globules, comme nous avons fait voir cy-deſſus, ſe développe & s'explique plus aiſément.

La tiſanne legere de lentilles avec un peu d'écorce de citron & la ſemence d'helcotropium a une vertu ſinguliere en pareil cas. Cette

Cette matiere peut être utilement employée dans les bouillons avec un poulet, lorſqu'il y a de la toux & de l'irritation dans la poitrine.

Le bouillon des pates & queuës d'écreviſſes pilées, concaſſées & écumées, eſt un des plus efficaces remedes, d'autant plus qu'il eſt alimenteux & s'introduit aiſément dans le flot du ſang par la repetition.

Il eſt d'experience que les écreviſſes déterminent les parties heterogenes du ſang à la circonférence, en combattant l'aigreur qui les enchaîne non-ſeulement, mais y forme de nouvelles brides.

Lorſque le pouls eſt petit, inégal, & que tout languit dans le centre, & ſur la ſurface, je fais faire le bouillon de vipere, avec la racine de perſil; il réuſſit merveilleuſement à Madame l'Intendante de Paris dans une terrible extremité, où je ne jugeay pas qu'on pût lui tirer du ſang une ſeconde-fois, le ſel volatil de vipere, la poudre d'écorce de bigarade fait un remede très-

propre, pour donner du mouvement à un ſang appeſanti & pour le délayer.

Le conſeil de Monſieur Chirac doit être ſuivi ſur la doſe de pareils remedes, qui eſt toûjours diſproportionnée à la réſiſtance de la cauſe qu'il faut combattre. Ce conſeil eſt très-utile dans la pratique où nous ſommes tous les jours fruſtrez du fruit de nos remedes, pour ne les par rendre ſuperieurs à l'humeur dominante.

Les remedes ſpiritueux & volatils ne conviennent point dans les grandes fermentations, qui ſont marquées par la qualité du pouls, la rougeur des yeux, le mal de gorge, & par de ſemblables accidens, ce que le public ne diſtinguant pas conclut toûjours qu'il ſe faut ſervir d'un remede qui a réuſſi, ſans examiner les raiſons qui ont déterminé le Medecin à s'en ſervir.

Dans cet état, ayant ſatisfait à la plenitude, il faut inſiſter aux adouciſſans, les bouillons propoſez doivent être donnez de ſix en

ſix heures, & du bouillon de poulet, avec le bout ſaigneux de mouton, & une racine de perſil dans les intervales.

La poudre de la Comteſſe de Quent, où le bezoart & les écreviſſes entrent, a un merite éprouvé. Le bezoart oriental eſt autoriſé tous les jours par les bons effets qu'il produit dans les doſes de Monſieur Chirac.

Les doſes de 7. 8. 10. 12. 15. grains ne peuvent rien gagner ſur un acide liant qui reſſerre le reſeau du ſang.

Le ſuccès du perſil bouilli avec le lait, dont les Flamans & les Bretons ſe ſervent dans cette maladie ne peut être attribué qu'à l'impreſſion que fait ce mêlange ſur l'acide.

L'experience que l'on fait ſur le ſang diſtilé d'une perſonne en ſanté, dont on ne tire preſque que des parties volatiles, lorſqu'on tire beaucoup d'acide du ſang d'un malade de la petite verole, nous fait aſſez connoître notre ennemi & les armes dont

il faut se servir pour le combattre.

Le diaphoretique d'antimoine préparé avec la corne de cerf est un des puissans degrumelans, prenant par-dessus de l'eau de scabieuse.

Le plus grand peril que cause la petite verole, dépendant de l'état où se trouve le malade qui en est attaqué, il s'agit de faire voir toutes les manieres dont la petite verole peut être compliquée.

Premierement, la masse du sang peut être insensiblement embarrassée de parties heterogenes susceptibles de mouvement, qui ne pouvant être surmontées par le regime naturel, s'exaltent, & prennent feu, sans que les filtres de la secretion & excretion où elles ne sont point déterminées, y ayent aucune part: cet état peut être regardé comme une fiévre synoche qui devient souvent la cause du développement du levain de la petite verole, le grand trouble de la liqueur agitée par la multiplicité des parties étrangeres au sang, ne laisse pas un retranchement sur au foyer de la petite ve-

role, s'il eſt difficile à penetrer, plus les ſymptomes de cette fiévre ſont conſiderables, plus de difficulté de reſpirer, plus de tranſport à la tête, plus les nerfs ſont quelquefois attaquez, ce que j'ai vû à une jeune Damoiſelle, qui perdit la parole le ſecond jour d'une fiévre ardente, ſans perdre neanmoins la connoiſſance, ce qui dura juſques au dix-ſeptiéme jour, que la petite verole ſortit abondamment, elle recouvra la parole & fut délivrée de tous les grands accidens, après les remedes convenables.

Une ſeconde complication, & preſque la plus ordinaire, eſt l'inſenſible obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires, qui n'admettant que difficilement une partie de ce qui eſt heterogene au ſang, cauſe dans le commencement une fiévre, qui paroît finir dans 18. ou 20. heures, & devient bien-tôt double-tierce continuë par ſouſintrance : la ſuſpenſion de ce qui ſe doit ſeparer continuellement du ſang, augmente tous les jours le deſordre, & donne

lieu à l'explication du levain de la petite verole.

Troisiémement il y a quelquefois dans les premieres voyes un amas de recrémens retenus & endurcis, qui causans une pression sur les aboutissemens des vaisseaux excretoires du mesentere, suspendent non-seulement ce qui se separe de la premiere digestion, mais une grande partie de ce qui arrive d'heterogene, de la seconde region du corps: de cette suppression dépend très-souvent une fiévre considerable qui est très-capable d'exalter le levain de la petite verole. J'ai vû plusieurs fois arriver cette maladie le troisiéme ou quatriéme jour d'une grande fiévre continuë, après une évacuation considerable de tout ce qu'il y avoit de gros excrémens dans les premieres voyes, & une diarrée de matieres bilieuses.

C'est dans de pareilles complications qu'il ne faut pas attendre le 9. le 10. ou 12. jour pour purger les malades.

Une tension considerable dans la

region épigastrique, avec envie de vomir, nous obligea le deuxiéme jour, de faire vomir M. le Duc de Retz, que j'avois fait saigner la veille; nous eûmes beaucop de peine à trouver le moment favorable pour placer une seconde saignée, le caractere de la petite verole étoit des plus mauvais, le pouls petit, inégal, & un abbattement sans pareil, au-milieu d'un hyver des plus rigoureux. Les bouillons d'écrevisses décrits, le bezoart oriental, la poudre de la C. de Q. le diaph. de CC. le vin, le sucre & l'eau de scabieuse nous procurerent enfin l'éruption de plusieurs petits phlegmons qui suppurerent successivement, pendant lequel temps la tête fut souvent embarassée par une sublimation des parties les plus vives de ce qui étoit retenu dans les premieres voyes; ce que nous reconnoissions par une tension & soulevement considerable du bas ventre, sur-tout dans les temps du redoublement, ce qui me détermina à un usage fréquent de lavemens. Je

ne peux pas oublier qu'il fallut faire une grande consultation pour convenir du premier lavement; les Dames & le peuple craignent également ce remede dans la petite verole : cette erreur trouve tant d'autoritez à la Cour & à la ville & y fait tous les jours un si grand progrès, que les Medecins ne doivent pas perdre une occasion pour en desabuser le public. On se servit de ce remede avec beaucoup de succès, les lavemens terminoient presque tous les redoublemens ; je ne conclus pas, qu'il faille en toute occasion s'en servir, je me retranche toûjours sur les indices du besoin, persuadé qu'un Medecin attentif ne prendra pas le change.

On me permettra sur l'usage du lavement une digression qui ne sera pas inutile.

Dans le même Hôtel de ce Seigneur, nous fûmes obligez de faire faire l'operation du bubonocele à Monseigneur le Mar. reduit à une telle extremité, qu'on ne jugeoit pas qu'elle dût se faire pour avoir

été trop long-temps differée. Comme il ne nous restoit d'espoir que dans cette operation, j'insistay fortement & déterminay le plus habile Chirurgien de Paris, de ne plus attendre & de profiter du courage que ce Seigneur fit paroître dans cette extremité.

De toutes les operations la plus difficile fut faite avec autant d'habileté que de succès ; comme l'engagement de l'ileum avoit suspendu la plus grande partie de ce qui se sépare dans les premieres voyes, nous eûmes une fiévre assez considerable après l'operation, avec une toux fort violente dans le redoublement de la nuit, qui étoit precedée d'un meteorisme dans tout le bas ventre ; sa paresse m'obligeoit de proposer des lavemens ; on m'opposoit toûjours le peril du dévoyement dans les grandes playes, la regle generale ne m'imposa plus, la seconde nuit ; je fis donner un lavement, l'effet justifia si bien le besoin, que je le fis réiterer une & deux fois dans les vingt-quatre heu-

res jusques à ce que le cours de ce qui avoit été retenu, nous délivra de la toux & de la fiévre. La suppuration en fut plus louable, & l'on revint bien-tôt de la prévention où l'on étoit contre ce remede dans de pareilles circonstances.

Je reviens à quelques faits importans qui appartiennent à la complication de la petite verole.

Le plus singulier regarde une Princesse d'une vertu solide aussi distinguée parmy les personnes de bon esprit que le P. D. T. M. son oncle l'a été parmy les grands hommes de l'Etat, mais née avec une opposition extraordinaire au seul nom de remede, également difficile dans le regime de vivre, seduite par le méchant exemple des Dames de la Cour qui mâchoient à toute heure du Boucaro. Dans cette disposition qui nous menaçoit de quelque grande maladie, la petite verole d'un méchant caractere se déclara à Versailles, avec une fiévre considerable, difficulté de respirer, maux de cœur, envie de vo-

mir & un dévoyement dyſenterique.

Comme les premieres voyes tapiſſées du ciment des Indes, oppoſoient une digue à la nourriture & aux remedes, la ſaignée ne fut pas faite que nous penſâmes à l'hyppecacuana. M. Beyſſe Medecin de merite fut de cet avis, nous revînmes à une ſeconde priſe déterminez par une irritation qui ſuſpendoit l'éruption des boutons plus étendus qu'élevez en forme de paquets; la petiteſſe, la vîteſſe du pouls fort inégal, la difficulté de reſpirer, la lenteur d'un ſang empâté de la teinture de Boucaro nous mit à l'uſage du bouillon de vipere avec la racine de perſil & quelques grains de ſel armoniac dépuré. Ce remede alimenteux fut réïteré trois & quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Nous trouvâmes plus de liberté & plus de reſſort dans le pouls, l'augmentation de la fiévre nous fit changer les viperes en écreviſſes, les adouciſſans & les délayans firent tout l'effet deſiré, & enfin nous fûmes délivrez de la petite verole, la

plus compliquée qu'on verra de long-temps.

Dans ce même temps Madame la Maréchale de Villeroy me fit l'honneur de me recommander deux Dames de Bretagne couvertes d'une petite verole confluente très-maligne, plutôt verte & cendrée que rouge ; je les trouvay toutes deux ſaignées, dans le délire accompagné d'aſſoupiſſement, le pouls étoit ſi profond & ſi difficile à diſtinguer que Meſſieurs Freſquier & de la Carliere ne crurent pas, ny moi, qu'on pût les ſaigner du pied ; je fis faire du bouillon d'écreviſſes avec une vipere, de la tiſanne avec les lentilles & l'écorce de citron ; je leur fis appliquer des veſicatoires aux deux jambes, on donna pluſieurs lavemens avec l'urine : les urines preſque ſupprimées, reprirent leurs cours, elles furent noires pendant deux jours. Cet accident effraya beaucoup, quoiqu'il y eût lieu de juger plus favorablement comme les autres diminuoient, & que la tête devenoit

plus libre, & le pouls plus expliqué, je conclus toûjours sur le concours des signes, & non sur un, de quelque caractere qu'il soit, que la malade étoit en meilleur état, les vesicatoires suppurerent de plus en plus, enfin le 22. les Dames furent hors de danger après avoir été purgées le 8. & le 12. jour.

Peu de temps après la Princesse de Bryone fut fort maltraitée de la rougeole & petite verole qui l'accompagna bien-tôt, la poitrine fut fortement attaquée, les saignées, les adoucissans, les bouillons d'heliotropium & d'écrevisses nous furent d'un grand secours.

Une presque semblable petite verole survînt à Monsieur Delaki, les boutons éminens n'empêcherent pas la saignée ny le soulagement qui fut suivi d'une parfaite guerison avec les remedes que nous venons de décrire.

Je n'ai point vû de petite verole où le pouls fût plus extraordinairement inégal, qu'à Madame de Ferriol; nous observions deux bat-

temens précipitez, qui étoient ſuivis d'un periſiſtole, dans lequel on pouvoit compter deux pulſations ordinaires à l'état ſain, avant que le pouls revint à ce battement précipité qui frappoit deux fois. Fernel l'appelle *Dicrotum bis ferientem.* Les bouillons d'écreviſſes avec le ſaffran, la ſaignée du pied, & les doſes magiſtales du bezoart mineral ſouvent réïterées, redonnerent la fluidité au ſang & rétablirent Madame.

L'automne ſuivante une Preſidente de Br. fut preſque dans le même état où avoit été la Princeſſe, pour le caractere de la petite verole & la complication, qui dépendoit d'une ſouſintrante double-tierce, aprés un grand uſage de fuits mal digerez, qui dès le troiſiéme jour, lui cauſerent des langueurs & des nauſées inſupportables.

Après deux ſaignées nous fîmes vomir Madadame, l'effet fut ſi conſiderable que les boutons qui verdiſſoient changerent de couleur dans ſix heures de temps; (preuve authentique d'une plus grande liberté

des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires par l'operation du remede.) La jeuneſſe, la vivacité du pouls, & l'inſomnie de ſept jours, nous firent reſoudre à la ſaignée du pied qui fut fort combattue par une aſſemblée de parents & de Dames profeſſes en Medecine, la tête fut fort ſoulagée, les battemens des tempes ceſſerent, la petite verole étoit de la couleur & du volume deſirez, mais ſans ſommeil; on propoſa des hypnotiques, quelques gros de diacode, des gouttes anodines; on ne manque jamais d'experience pour faire prendre le parti que l'on propoſe: pour moi j'avoüe de bonne foi que je n'ai j'amais vû employer ce remede impunément. Comme les jeunes Medecins ſont preſque toujours tentez de ſe ſervir des remedes dont leurs partiſans publient hautement le merite, je n'ai pu me diſpenſer de m'en ſervir dans les commencemens, quelque reſervé que j'aye été dans la doſe de l'hypnotique, & encore plus dans celle du Narcotique, j'ai toûjours obſervé

des changemens qui m'en ont fait craindre l'uſage.

Je citerois beaucoup d'exemples d'évenemens, non-ſeulement fort oppoſez aux intentions du Medecin, mais funeſtes aux malades. Mademoiſelle de Mayer âgée de 17. ans, dans le 9. jour de la petite verole preſque au port, pour ſix gros de ſyrop de nenuphar, y fit naufrage. Madame la Princeſſe de Fuſtemberg, qui m'avoit fait l'honneur de me mener à la conſultation où je m'étois fort oppoſé à ce tranquilliſant, m'y ramena trois heures après; je fus fort ſurpris du changement du pouls, & encore plus de celui du viſage de la mourante.

M. L. D. d'Alb. par le même remede donna les dernieres allarmes. Madame la Bar. de Bret. fut dans le même peril.

J'ay vû deux de mes enfans auſquels d'office on avoit donné ſept ou huit gouttes anodynes en mon abſence, l'éruption de la petite verole en fut preſque ſupprimée, & les malades en grand peril.

Je ſçai que pluſieurs Medecins eſtimez donnent des hypnotiques, & même du narcotique avec confiance, qu'ils ont même imprimé de ſçavans Traitez où ils en autoriſent l'uſage par pluſieurs experiences; mais en cela (je croi l'avoir déja dit) je ſuis le conſeil du Chancer Bacon, qui ne ſe donne pas la peine de rendre raiſon des faits qu'il n'a point vûs. Quoiqu'on puiſſe me retorquer cet argument, je me retranche ſur les miens & ſur pluſieurs autres de pere & grand-pere, que j'ai vûs & examinez; j'ajoûte parité de raiſons, ſi l'on veut, ſans me prévaloir des experiences favorables dont j'ai à louer le Seigneur; mais les obſervations citées & pluſieurs autres me rendront toûjours ce remede très-ſuſpect.

L'examen attentif de la cauſe de cette maladie, nous convaint de la neceſſité de délayer, d'adoucir, de ſeparer; cette indication eſt ce que nous appellons en bonne medecine, l'importante, l'urgente, la dominante, puiſque le ſuccès de cette

maladie dépend continuellement du mouvement de ſeparation & d'excentricité, & enſuite de celui de ſuppuration ; tout ce qui peut ralentir cette progreſſion de mouvement, doit faire trembler un Medecin, lorſqu'on lui rapporte tous les jours qu'on a vû ſouvent mourir le 4. le 5. le 7. le 9. le 13. le 14. le 17. même au 19. dans ces temps malheureux, ayant été appellé chez des malades qu'on croyoit échappez à la malignité de cette maladie. Je ne puis donc trahir la verité des faits dont je ſuis témoin, ny perdre la mémoire d'une infinité d'exemples que mon pere m'a donnez de l'infidelité de ce remede.

Mais laiſſera-t-on un pauvre malade ſans repos & ſans aucun eſpoir de ſommeil? C'eſt en ce cas qu'il faut ſe ſervir de tout ce que le regime de vivre nous offre de plus propre pour moderer l'ardeur qui cauſe l'inſomnie ; il faut ſuivre le conſeil d'Hippocrate : *Optimum in alimento medicamentum* ; on préparera le bouillon avec la chair, les

pieds & les os caſſez d'un poulet, & quelques grains de gruau, on paſſera ce bouillon ſur une douzaine de ſemences de groſſes citroüilles pilées par un tamis fin, en ſeparant le marc parfaitement.

Dans le temps des concombres on les lavera dans pluſieurs eaux chaudes, on en fera cuire quelques tranches, avec un clou de gerofle, avec la chair & les pattes d'un vieux cocq.

Tous ces temperans doivent être donnez avec la derniere circonſpection, & une ſinguliere attention au mouvement de l'éruption, ou ſuppuration.

La décoction de bête-rave eſt plus ſûre & plus efficace pour temperer, ſans ſuſpendre le mouvement du ſang. *Beta rubra radice rapæ*

La liqueur que l'on trouve dans le Coco, ſe peut mêler avec égale portion de tiſanne de ſcorſonnere, & lentilles.

On peut faire avec la même confiance des potions avec la ſemence d'heliotropium & le ſyrop de li-

mon avec l'écorce, pour reprimer l'exaltation de ce qu'il y a de plus irrité dans le ſang.

Le peuplier a ſon merite en pareil cas ; on fait diſtiler les gouſſes appellées les yeux ; cette eau ſe donne avec le même ſyrop.

Dioſcoride que Scaliger appelle la Sybille des botaniſtes, propoſe l'oubelon & le ſaffran dans les inſomnies, peut-être parce qu'ils facilitent la ſeparation des particules qui excitent le tumulte dans les liqueurs ; quelques-uns dans ces inſomnies opiniâtres ſe ſervent du ſouphre lavé dix-huit fois, dont on tire l'eſprit par les campanes en mêlant 4. ou 5. goutes dans la tiſanne de lentilles avec le ſyrop propoſé. Je préfererois ce remede à l'eſprit de vitriol, dont je ne me ſervirois pas, quoiqu'il ſoit propoſé par de grands praticiens, dans les grandes fermentations qui dépendent de l'exaltation du ſouphre. Le vinaigre cordial de Sylvius de le Boë a ſon merite ; on en mêle pluſieurs gouttes dans l'eau de

la Reine des prez avec peu de ſyrop fait avec l'écorce & le ſuc de la bigarade.

Hippocrate propoſe contre l'inſomnie & les grandes agitations du ſang la decoction favorium.

J'ajoûte que le mal de gorge eſt ſouvent un obſtacle au ſommeil ; après les grands remedes , l'application au cou des cloportes vivans couverts d'une fine mouſſeline a toûjours été pratiquée avec ſuccès.

Un Medecin choiſira dans tout ce que je viens de propoſer & dans ſa matiere medicale ce qu'il jugera le plus convenable à l'état de ſon malade. S'il ne trouve pas du ſecours dans tous les remedes que les vegetaux nous fourniſſent , la Medecine qui en tire des metaux & des mineraux , vous propoſera le calmant de Crollius & de Beguin dans la préparation de la lune avec la craye de Briançon & l'eſprit d'urine. Le pacifique de Quercetan , qu'il tire du vitriol & de l'eſprit de camphre eſt fort eſtimé ; j'ay vû pratiquer avec ſuccés l'hypnotique

d'Hartman, par Mrs Hedelin & Lyonet Medecins d'une grande reputation. Je me ſuis ſervi avec avantage du ſedatif de l'illuſtre M. Homberg, tiré de la même matiere que ces fameux Artiſtes mettoient en œuvre. Mon pere m'adit que M. Valot premier Medecin du Roi le propoſa à Lyon en 1658. pour deux perſonnes de la Cour qui avoient la petite verole; j'ai encore ſa preparation écrite de ſa main. Monſ. Courtois très-entendu dans ſa profeſſion en a ſouvent donné à nos malades. On oppoſera en vain que le vitriol, que je n'ai pas approuvé, eſt la baſe de tous ces calmans, puiſque les longues & réïterées lotions, le borax & la craye, en ont fait un remede très-propre pour reprimer l'agitation du ſang & des eſprits, de laquelle dépend l'inſomnie, ſans ſuſpendre l'éruption de la petite verole, dont on doit toûjours ſe défier, dans l'uſage de l'opium. Si j'étois contraint de me ſervir de ce remede, je préfererois la préparation de Volff, qui ſe ſert

des esprits acides pour ouvrir l'opium, qui en est mieux corrigé que par le gingenvre & tous les aromates, qui élevent plutôt le souphre narcotique de l'opium, qu'ils ne le repriment, mais je délibererois long-temps.

Je ne conseillerai jamais un remede opposé aux premieres & plus importantes vûës, qu'on doit avoir pour favoriser la nature occupée dans le commencement de separation, dans la suite d'un mouvement du centre à la circonference, & successivement de l'ouvrage important de la suppuration de ce qui a été porté à l'habitude du corps; tous lesquels mouvemens étant traversez, suspendus, ou quelquefois supprimez entierement par un remede liant, je ne prendrai jamais sur moy d'en faire une pareille experience, convenant même qu'elle a été faite impunément: *Nec ideo rectè, quamvis cum successu egisse existimabitur, qui temere & contra legem egisse convincitur.* Demost.

Il n'y a pas long-temps que nous

fûmes obligez de revenir aux grands remedes, pour tirer Mademoiselle de la Faye, d'un assoupissement & de la suppression du mouvement de la petite verole, après avoir pris demie once de syrop nenuphar.

J'ay vû M. de Fleury Conseiller au Parlement de Dijon dans un pareil état pour avoir pris un fort doux hypnotique.

Je ne doute pas, que les critiques ne disent sur l'opium, que mes experiences ne décideront pas, que chacun rapportera les siennes, & qu'il en arrivera ce qu'Horace dit sur de pareilles consultations : *Nihil agit exemplum, litem, quod lite resolvit.*

Il faut donc examiner la vertu de l'opium & le principe par lequel il agit : on dispute en vain s'il est chaud, ou froid, quoiqu'il refroidisse dans un sens, en interceptant non-seulement le mouvement, mais en l'arrêtant entierement dans les sujets ausquels il ôte la vie.

On ne peut pas conclure qu'il soit froid, puisque l'analyse nous

fait voir qu'il eſt composé d'un ſouphre abondant condenſé & fœtide, combiné avec un ſel fixe, dont il eſt aiſé de conclure que l'eſtomach tapiſſé d'une infinité de nerfs, ſouleve bien-tôt par ſa chaleur & ſon diſſolvant, les particules de ce ſouphre gluant, ductile, & très-diviſible, dans les petites bouches des nerfs, par leſquels il ſe fait une promte communication aux eſprits animaux, qui ſont d'abord troublez par cette vapeur maligne qui eſt réellement *Tetra ἀναθυμίασις*. Leur volatiliſation eſt attaquée par le viſqueux, le gluant, & la lenteur du ſouphre de l'opium, comme la lumiere s'obſcurcit, diminuë & enfin s'éclypſe par un gros brouillard, & par des nuages épais, qui font ce qu'une noire fumée excite à l'égard du feu; un Auteur grave dit dans cet état: *Pauciores, fatiſcentes & opreſſi ſpiritus, tam jam concidunt & vela ſua non explicant.*

Il eſt aiſé de comprendre que le manque d'irradiation des eſpris cauſe le ſommeil. On me dira que les remedes les plus dangereux, corri-

gez deviennent excellens ; s'il ne s'en presentoit pas de cette espece de plus innocens, il n'y auroit rien à dire : les remedes dont on se sert pour corriger l'opium marquent assez que sa substance attaque la pureté, la continuité & la direction des esprits animaux.

Par cette Theorie on explique fort aisément comme l'opium redouble quelquefois les douleurs & l'insomnie dans les sujets susceptibles de mouvemens, & dans les corps atrabilaires.

Ce qui arrive lorsque la dose du narcotique n'est pas superieure proportionnément à telle constitution, les esprits dans un grand mouvement, trouvant de l'opposition dans leur cours, s'irritent, & souvent excitent un plus grand trouble, que celui qui engage à donner de l'opium.

Si dans d'autres sujets plus susceptibles de l'impression de l'opium, il cause la sueur & la demangeaison, ces deux accidens doivent être attribuez à la suspension des parties

heterogenes liquides, & ſalines, par la retroceſſion des eſprits, qui eſt toûjours accompagnée d'une moindre liberté des tuyaux ſecretoires & excretoires, inſeparable de l'exaltation du ſouphre de l'opium & de ce qu'il produit ſur le volatil des eſprits, la langueur, le poids qu'un homme reſſent dans l'eſtomach après avoir pris du narcotique, la ſuppreſſion d'urine, ſans parler de l'étourdiſſement ſenſible au moment que la doſe eſt priſe, ſont des preuves de l'impreſſion qu'il fait ſur le genre nerveux. De maniere que le flot du ſang, auquel les particules de l'opium ne peuvent jamais s'unir, étant chargé de ces recrémens ſereux, urineux & ſalins, il ſe fait par iritation un mouvement excentrique, duquel dépend la ſueur & la demangeaiſon, ſelon que le ſel eſt plus ou moins délayé, & ſuſpendu.

Tout ce raiſonnement contre l'uſage de l'opium dans la petite verole, n'empêche pas que nous ne faſſions un grand cas de ce remede, lorſqu'il s'agit, dans une vive dou-

leur, de ſuſpendre la détermination du mouvement violent, d'une humeur irritée ſur quelque partie ſenſible; mais dans la petite verole, où le mouvement excentrique eſt toûjours neceſſaire, qui peut s'aſſurer de tenir les rênes de ſon remede, de n'enrayer de la rapidité des eſprits, que ce qui excede, & de meſurer ſi juſte la ſuſpenſion du mouvement, qu'il en reſte ſuffiſamment pour le continuer & en fournir au beſoin de la nature.

Le ſuccès que l'on cite dans l'uſage de l'opium, eſt un engagement à faire de perilleuſes experiences. Dans les Arts importans & les plus difficiles, on ne ſe détermine pas par la ſingularité des évenemens, ny par le ſuccès;

Careat ſucceſſibus opto
Quiſquis ab eventu, facta putanda putet.

La raiſon, les maximes, qui ont des principes, une ſuite d'experiences qui prévalent, l'indication, bouſſole du Medecin, ont accoutumé de diriger les plus circonſpects; les

exemples particuliers ſont pour eux des modeles qui ont des defauts, ces modeles ſont d'autant plus dangereux, qu'on en prend ſouvent le mauvais, ſans ſe ſervir du bon: on ne loüe pas l'habileté ny la diligence d'un Pilote qui fait paſſer ſon vaiſſeau au-milieu des bancs & des rochers, où les meilleurs voiliers ont preſque toûjours échoüé, ou fait naufrage ; ce ſuccès eſt de l'eſpece de ces guériſons, dont peu de gens veulent imiter la pratique; un malade eſt gueri de la fiévre quarte, pour avoir bû trois ou quatre bouteilles de vin blanc. J'ai vû un Officier à la Cour qui vouloit perſuader le feu Roy de boire beaucoup de vin de Champagne dans le temps que la goute ſe declare.

M. de Barbezieux me pria de voir un Gentilhomme reduit à l'extremité, pour avoir mangé près de deux cent cerneaux, dans la vûë de ſe guerir d'un dévoyement, qui ceda veritablement à un vomiſſement de trois jours. On m'appella dernierement pour voir une Dame guerie

de l'ophtalmie par le bain de l'eau froide qui lui causa une fiévre continuë de 25. jours avec des mouvemens convulsifs : de semblables guérisons ne détermineront jamais un Medecin sensé à donner un remede opposé à la principale indication.

En quelque temps qu'il s'agisse de développer un levain infiltré dans la masse du sang, ou dans la lymphe, de délayer le poissé & le gluant qui l'embarrasse & le lie, qu'il s'agira de le pousser & de le déterminer aux glandes de la peau, d'en procurer enfin la suppuration, je suis convaincu qu'on risque en se servant d'un remede qui traverse tous ces mouvemens. Dioscoride, Santes, Hardoyn, Ferdinand, Ponzet, Prosper-Alpin, Bellon, Freitagius, Septalius, Fernel, conviennent du danger que l'on court en donnant de l'hypnotique, & du narcotique encore plus, dans de pareilles circonstances. Je suis surpris que dans de semblables, un sçavant Anglois défende l'opium dans les

fiévres malignes & s'en ſerve dans la petite verole.

Les ſueurs gluantes & poiſſées devenus critiques dans la petite verole, par la ſuperiorité de la Nature, qui ont terminé le crachement & le dévoyement, font eſperer des partiſans de l'opium, un pareil ſuccès de ſon action, qui eſt bien différente, comme nous l'avons expliqué.

Mais quel éclairciſſement, quel avantage peut-on retirer d'une controverſe, où le défendeur de l'opium, nous aſſure qu'il a gueri une vieille verole par l'uſage de l'opium, en diminuant peu-à-peu la doſe, & enfin en le retranchant abſolument? il nous aſſure que le malade avoit été parfaitement gueri: peut-être conclut-il du grand au petit, *A majori ad minus*, que le remede qui a gueri la grande & la groſſe verole, ne peut manquer de guerir la petite.

On ne manquera pas de s'inſcrire en faux contre une hiſtoire faite à plaiſir; mais elle eſt rapportée par

un Medecin de réputation de l'Academie d'Angleterre. M. Wilis, dans ſa pharmaceutique rapporte ce fait.

Comme les protecteurs de l'opium ne peuvent ſe retrancher que ſur leurs experiences, je pourrois finir toute cette diſcuſſion par la multiplicité & le bonheur des miennes ſans le ſecours du narcotique.

L'examen de l'opium nous apprend que l'eſtomach eſt plus aidé par ſon diſſolvant que par les forces mouvantes : lorſque l'on donne deux gros d'opium à un chien dans du potage, & qu'il n'en eſt que fort peu étourdi, on peut dire que le diſſolvant plus actif du ventricule du chien penetre & briſe les particules rameuſes du ſouphre, en émouſſe le volatil, & en diminue beaucoup la ſublimation, ce qui revient à ce qu'Hippocrate dit: *Ab acidis amara diſſolvuntur.*

Nous ſommes entrez dans un trop grand détail, pour oublier de parler du crachement fort ordinaire dans la petite verole; j'en ai reſervé quelques

ques exemples, pour engager les Medecins à être toûjours en garde contre cet écoulement, ſur-tout quand il eſt abondant & involontaire, puiſqu'il ravit au ſang le vehicule du levain; cette ſalivation eſt un témoin de l'exaltation de l'acide, qui liant & embarraſſant le ſujet de la petite verole, produit dans le ſang un effet ſemblable à celui que la preſure opere ſur le lait: le crachement continuel, comme nous l'avons vû pluſieurs fois, marque la diſſipation & le manque de reproductions d'eſprits abſolument neceſſaire pour ſoûtenir le mouvement de ſeparation, filtration, & de vibration du centre à la circonference, les fibres qui executent toute cette manœuvre, manquant d'eſprits pour être dans la tenſion neceſſaire à leur reſſort, le relâchement inſeparable de cet état, laiſſe échapper la lymphe des glandes, & ſur-tout celle qui abonde dans le cerveau, qu'Hippocrate appelle la plus grande de toutes les glandes du corps, laquelle s'afaiſſant pour

ainsi dire, par le manque d'esprits ; pour être soûtenue, les glandes salivaires, celles du palais & de la gorge se trouvent inondées. C'est dans cet état que je vis l'année passée une attaque d'apoplexie succeder à une grande salivation, dans une femme de 45. ans, le 6. jour de l'éruption; le diaphoretique d'antimoine & l'émetique rappellerent l'éruption de la petite verole : il y a plus de quinze ans que je vis à Argenteüil, la sœur du Gouverneur des Pages du Roy, dans un âge fort avancé, revenir d'un pareil état par le vomissement d'un suc vitriolique : il y a trois ans qu'une parente de Madame la Marquise du Halé revint d'un crachement qui la suffoquoit par le dévoyement d'une matiere grise & noire qui fut suivi de l'éruption de la petite verole supprimée depuis deux jours.

Mademoiselle de Croissi dans l'Abaye de Saint Antoine & Mademoiselle d'Albret eurent la petite verole avec un crachement insup-

portable, que les ſueurs & la liberté du ventre emporterent ; ces Demoiſelles furent rétablies ; je fus appellé en même-temps en conſultation pour une Demoiſelle, qui outre le crachement continuel, rendoit des urines ſanglantes ; tous les remedes furent inutiles, cet accident m'a preſque toûjours paru funeſte.

Je n'ay jamais vû un crachement plus abondant que fut celui de la parente de Mad. la Preſidente de la Coquerie de Bretagne ; le vomiſſement facilita l'éruption de la petite verole, mais diminua peu le crachement. La boiſſon d'Angleterre, la gelée de CC. les œufs frais, ſoûtenus du ſyrop d'hipecuana préparé avec l'ortie, l'écorce de citron & les feuilles de ſanicle, firent ceſſer ces deux accidens.

Madame la Marquiſe de Rochebone dans un âge avancé, le 6. jour de l'éruption de la petite verole favorable en apparence, fut preſſée d'un éternuement qui dura près d'une heure ; il fut ſuivi d'un

crachement ſi precipité, qu'à peine pouvoit-on entendre parler la malade, qui perdit connoiſſance dans le moment; on ne pouvoit preſque plus diſtinguer trois battemens du pouls. Le bezoart mineral, & le lilium, qui étoient ſous nos mains, nous donnerent le tems d'attendre le ſouphre doré d'antimoine, que je fis prendre dans les eaux generale & de noyaux de pêches fort eſtimées par Madame de Grignan. M. D. M. S. arrivant dans le moment, s'étonna fort que je me vouluſſe charger d'un évenement, diſoit-il, funeſte & inévitable, que l'on imputeroit à mon imprudence. Comme ce Gentilhomme avoit l'eſprit orné du prélude de toutes les ſciences, il fit entendre à Monſeigneur l'Archevèque de Lyon, que dans de pareilles circonſtances l'émetique ne pouvoit convenir, & qu'il étoit fâché de ce que je n'avois pas compris qu'on ne pouvoit revenir d'une pareille extremité, que le public diſoit déja que j'avois tiré un coup de piſtolet à la Marquiſe, Mon-

ſeigneur l'Archevêque lui dit que j'avois tort de ne l'avoir pas conſulté avant de donner le remede, puiſqu'il jugeoit ſi bien de ſon operation. Sur le ſoir j'eus l'honneur de rendre compte à Monſeigneur du ſuccès de l'émetique ; Madame la Marquiſe ſe fit entendre, la connoiſſance revint, le crachement ceſſa après le vomiſſement, la petite verole reparut ſur le minuit, dans l'uſage du ſel volatil de vipere, la ſuppuration commença le 5. jour de l'operation & continua également, quoique l'hyver fût auſſi rude que celui de 1709. & enfin le 18. une Dame qui n'étoit plus jeune, qu'on croyoit avec raiſon dans la derniere extremité, fut entierement hors de danger.

Le crachement exceſſif qui fut ſuivi de l'attaque d'apoplexie, en inondant toutes les glandes de la gorge, avoit fort groſſi l'œil droit, la glande lacrymale étoit ſi ſurchargée que Madame avoit un larmoyement fort importun, & la vûë fort affoiblie, je purgeay Madame deux

fois, avec la teinture de Thé, la rhubarbe, l'agaric & le ſel de ſennert. Je faiſois expoſer l'œil à la fumée du Caffé brûlé, on fit le collyre avec l'eau de fenoüil & de tabac, la coupe-roſe blanche & quelques goutes d'eſprit de vin tartariſé.

Je fis border la paupiere avec le camphre pilé, avec l'anthera incorporez avec l'eau roſe chargée de ſucre candi, remede dont on ſe ſert en Portugal, comme en France; vulgairement on applique le ſafran pilé avec les feuilles d'or.

Mon grand-pere faiſoit faire un collyre avec le ſumach, l'eau de la petite veronique & le blanc d'œuf; on s'en ſervoit les premiers jours avec ſuccès. Ces topiques émouſſant la pointe des acides, contribuent à moderer leur irruption, ſur des parties auſſi delicates que celles qui compoſent l'œil.

Il y a beaucoup de femmes, & d'apothicaires de maiſons Religieuſes qui ſans aucune miſſion que la prévention du public, entreprennent de guérir toutes les maladies

des yeux, comme si cette pathologie & therapeutique étoit reservée à des gens qui sans connoissance, & sans principes concluent d'un remede particulier qui a réussi en telle circonstance, pour qu'il doive être appliqué indifféremment à une partie qui est susceptible de beaucoup plus d'incommoditez qu'aucune autre partie du corps.

Madame la Marquise fut délivrée entierement du larmoyement, & sa vûë fut aussi assurée, qu'elle étoit avant la petite verole.

J'ai vû depuis peu une Demoiselle de Bourgogne à qui la petite verole avoit laissé une rougeur fort opiniâtre sur la conjonctive & une érailleure dans la cornée, qui avoit éludé tous les remedes des oculistes; après une saignée de la jugulaire, les autres ayant été faites inutilement, je lui fis user de la préparation de Thé. Je fis appliquer un setum à feu ouvert, on se servit du collyre proposé, & je faisois toucher l'érailleure avec la teinture de chelidoine où lon délayoit quel-

ques grains de fleurs de ſel armoniac chalybées, & l'on mettoit au grand canthus pluſieurs fois dans le jour, de la pulpe de pommes renetes cuites dans égale partie de lait & d'eau de fenoüil où l'on ajoûtoit de la tutie bien lavée; l'eau de Mad. Mat. n'avoit pas fait plus d'impreſſion que les autres remedes. La Demoiſelle fut abſolument guérie à la fin de la ſuppuration du ſetum.

Les différentes faces où j'ai expoſé la petite verole, les différens remedes que j'ai appliquez à ſes differentes eſpeces, me font eſperer que mes obſervations ne ſeront pas inutiles aux Medecins qui commencent.

On trouvera ſans doute fort étrange, que j'aye nommé ceux qui ont échappé à la malignité de la petite verole par la force de leur conſtitution, ou par le hazard, dira-t-on, & que j'aye paſſé ſous ſilence la mort de ceux qu'on pourroit m'imputer avec plus de juſtice.

Comme je dois cet éclairciſſement

au public, je dis en premier lieu que je ſuis le conſeil du Chancelier Bacon, qui ne fait aucun cas des obſervations citées, ſi la preuve n'y eſt jointe. Quoique ma methode ſoit conforme à celle des bons praticiens, les exemples qui la confirment, m'ont paru neceſſaires, & l'autorité de pluſieurs experiences, dont le public auroit toûjours pû douter, ſans que l'Auteur eût raiſon de s'en plaindre ; ſi j'avois vû plutôt le ſçavant traité de la petite Verole que nous liſons avec plaiſir, je me ſerois peut-être épargné la peine d'entrer dans un ſi grand détail, mais ma diſſertation étoit finie ; je me perſuade que l'Auteur ne ſera pas fâché d'y trouver des confirmations de ſes preuves, comme j'en trouve des miennes dans l'ouvrage qu'il vient de nous donner.

On ſera ſurpris ſur le ſecond article qui regarde ceux que la petite verole a emportez, que je paſſe ſous ſilence, lorſque j'aſſurerai que depuis plus de 27. ans, je n'ai vû mourir

de malades de la petite verole qui m'ayent été d'abord confiez, qu'une Dame du premier rang dont je ne puis retracer l'hiſtoire qu'avec une extrême douleur.

La conſternation où l'on étoit de la perte de Monſeigneur, avoit tellement redoublé la frayeur naturelle qu'avoit Madame la Ducheſſe de Vill. de la petite verole, qu'on ne pouvoit la raiſûrer quand on parloit de Meudon.

Avant la nouvelle de ce deſaſtre, un dégoût & un commencement de jauniſſe m'avoit obligé de propoſer à Madame, qui étoit au Calvaire, à Paris, quelques remedes neceſſaires & de précaution. Madame fut obligée d'aller à Verſailles; la vûë de ceux qui avoient été à Meudon, la ſaiſit & la troubla ſi fort que la fiévre la ſurprit. Mad. diſputa les deux premiers jours, ſans preſque vouloir ſe plaindre, le 3. on me fit l'honneur de me demander, je trouvai beaucoup de fiévre, de petits boutons verdâtres de petite verole, un pouls inégal in-

termittent & la tête fort étonnée, je demanday en arrivant du conſeil, Mrs Burete & Sydabre ſurvinrent & n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit combattre les cauſes d'une ſi cruelle maladie : je me flattois ſur l'heureux ſuccès de la maladie de Madame ſa mere, échappée à la fureur d'une rougeole des plus malignes dans un âge avancé; mais la jeuneſſe ne ſervit qu'à redoubler le feu que la cauſe compliquée avoit allumé & à ſoulever la malignité de ce levain.

Je ne doute pas qu'on ne veuille me rendre reſponſable de la mort de M. le Comte de Tavane que je laiſſai le 7. jour de la petite verole ſortant avec beaucoup de facilité & un commencement de tumeur dans la parotide gauche, dont la tête avoit été fort ſoulagée; je fus obligé d'aller à Verſailles pour voir M. le D. de B. dans mes deux jours d'abſence M. le Comte fut ſaigné trois fois, je trouvay la parotide diſp nue & le malade à l'extremité. M. Beyſſiere le Chirurgien trouva toute la cir-

conference de la parotide & les tempés odemateux.

Le Chirurgien trouva dans la ſubſtance du cerveau, du côté de la parotide, un abſcès conſiderable dont nous avions un ſoupçon bien fondé, ſur lequel je m'expliquai à Monſ. le Chancelier avant l'ouverture. Dans le même Hôtel quelque temps auparavant, je vis deux petites veroles, l'une diſcrete, l'autre confluente, toutes deux malignes. M. le Chevalier ne fut ſaigné qu'une fois du bras, je donnai à tous deux du bouillon d'écreviſſes, du purgatif le 3. jour au plus âgé après le bezoart oriental, tous deux furent rétablis le 17. jour.

Sur la frayeur qui ſaiſit ſi vivement Mad. la Ducheſſe, je dois dire qu'une Dame de Metz, avec qui j'étois à le Meſſe aux Capucines, apperçut à ſa gauche une rougeur conſiderable à la jouë d'une Dame, elle ſe recria en même-temps, Voilà une Dame bien inconſiderée de venir avec la petite verole dans l'Egliſe. Je reconnus dans ce moment la Dame à qui M. Dupré Chirurgien de Paris

avoit emporté une loupe, qui laissoit une rougeur dans toute la circonference de la cicatrice. Je rassuray en vain la Dame de Metz; elle sortit de l'Eglise, se mit au lit sur le soir avec un grand mal de tête, la petite verole parut le 3. jour, le trouble dans lequel la malade resta, nous fit plus de peine que tous les accidens, je la fis saigner du pied deux fois, elle fut purgée le 10. avec beaucoup de succès.

Cet exemple peut faire juger, que plusieurs personnes effrayées d'avoir vû ceux qui ont été dans des maisons suspectes sont plutôt attaquées par la revolution que la frayeur cause que par des particules transportées des lieux où étoit la petite verole:

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali.

Nous ne pouvons pas finir le Traité de la petite Verole, sans parler de l'insition & transplantation pratiquée dans le Levant & au Nord pour communiquer la petite verole à ceux qui ne l'ont point euë.

Plusieurs Medecins ont parlé de guérir des maladies par transplantation, ce qu'ils appelloient insemination; mais la transplantation contraire est une nouveauté de ce siecle; nous allons dire ce que nous en pensons, après avoir expliqué ce que Quercetan, Glober, Vanhelmont de Guebis, & plusieurs autres entendoient par l'insemination qu'ils regardoient comme une medecine magnetique; l'insemination se fait quand l'aimant empreint de la mumie détachée du corps malade est mêlé avec de la terre grasse, dans laquelle on seme la graine de quelque plante convenable à la maladie. Il faut avoir soin de l'arroser de temps en temps avec l'eau dont on a lavé la partie malade, & même tout le corps; on prétend que par ce moyen la maladie diminuera à mesure que la plante croîtra. Par mumie on entend une portion spiritueuse du malade qui a pour suppôt un solide, ou liquide; & par aimant, le milieu qu'on choisit pour servir de ve-

hicule à cette particule ſpiritueuſe ; ceux qui tentent les philtres, imaginent de pareils expediens.

Dans cette medecine magnetique, j'ay vû employer la ſalive pour guérir les tumeurs ſcrophuleuſes ; on fait cracher la malade ſur une éponge fine, on ſurpoudre le tout d'arſenic, on enterre l'éponge ſous la tige de l'Ellebore blanc.

Il y a long-temps que l'on ſe ſert du ſuc de ſouci, dont on frote la verrue, & qu'on enterre la plante. J'ai vû à Valance, couper tout le poil d'un barbet pour l'envelopper d'un linge moüillé de la ſueur d'un febricitant, le mettre dans ſa loge, lui donner d'une omelette faite avec l'urine du malade : la fiévre finit après deux pareilles operations ; toutes ces tentatives magnetiques, comme les ſympathiques, qui ſe font par les ongles, le ſang & les cheveux, quelque imaginaire que ſoit cette medecine, ne peuvent être blâmées, puiſqu'elles ont toûjours en vûë le ſoulagement des malades ; on ne peut s'em-

pêcher de juger bien différemment de la tranſplantation de la petite verole, qui fait des malades pour faire venir un mal ou ſemblable, ou peut-être fort différent, duquel il eſt fort douteux de guérir. En attendant que M. le premier Medecin prononce, nous allons propoſer notre ſentiment, perſuadez qu'il fera attention aux raiſons qui me font prendre des concluſions contre la tranſplantation & inſition de la petite verole en faveur de ceux qui ne l'ont point eûë. Premierement les tranſplantans & oppoſans à la tranſplantation, conviendront que lorſque la petite verole ſera ſuſpecte de malignité, on ne choiſira pas ce temps pour faire l'opération dont il s'agit.

Il reſte donc à examiner ſi les malades de la petite verole, étant traitez favorablement, on profitera de l'occaſion, pour hanter la petite verole par la transfuſion de la bouë, ou de la matiere dont elle eſt formée dans la playe que l'on fait à la perſonne qui ſe porte bien, ſoit qu'on

qu'on ſe ſerve de la matiere qui forme d'abord le bouton, comme on pratique dans le Levant, ou qu'on employe la matiere ſuppurée, comme on en uſe dans le Nord; je vais faire voir que cette tentative eſt temeraire,& perilleuſe de toutes manieres.

Nous ne devons pas être plus touchez des effets merveilleux de la tranſplantation qu'on nous vante tous les jours, que le Chancelier Bacon l'eſt des faits étrangers & extraordinaires qu'on lui rapporte: ce ſage Philoſophe dit qu'il eſt aſſez occupé de rendre raiſon des faits dont il eſt témoin, ſans ſe donner la peine de rechercher la cauſe de ceux qui ſont preſque toûjours déguiſez, alterez, ou ſuppoſez. Que ne diſoit-on pas de la transfuſion du ſang des animaux, comme l'agneau, le veau & chevreau, dans les veines des malades d'Angleterre? il n'y eut que l'experience qu'on fit à Paris & dans quelques Villes du Royaume, qui nous deſabuſa de

tout ce qu'on avoit dit de merveilleux de cette nouvelle Medecine.

Si la transfusion du sang des animaux qui nous servent de nourriture, causa tant de desordres dont nous fûmes témoins à Paris, que ne doit-on pas craindre d'une matiere maligne & corrompuë qui remuë & confond toute la masse du sang pour separer un levain, qui ne s'y rencontrant pas, (comme il arrive souvent) ne peut qu'exciter un trouble & un dérangement capable de causer la mort? Hippocrate défend l'usage des remedes qui alterent les humeurs à ceux qui sont en santé, toûjours dans la vûë de conserver l'union des principes de laquelle dépend la bonne constitution: *Sanas carnes habentibus medicamenta periculosa.* Hipp.

On peut juger par le conseil d'Hippocrate, du peril évident, auquel on expose un corps lorsqu'on y introduit une substance corrompuë, & un levain empoisonné, qui fermentant tout le liquide, peut pervertir le mouvement des esprits, &

ſuſpendre la ſeparation des particules heterogenes, par un mouvement irregulier, duquel aucun Medecin ne peut répondre, & encore moins combattre la cauſe nouvelle d'une maladie extraordinaire.

D'ailleurs le danger que court le malade de la petite verole, dépendant de la complication d'une cauſe miſe en mouvement par le levain de la petite verole, ou même d'un appareil de mauvaiſes humeurs qui ſuſcitent le levain de la petite verole, un Medecin déterminé à la tranſplantation ſera obligé d'examiner l'état & la ſituation de celui à qui il veut enter la petite verole, dans leſquelles circonſtances il ſera obligé de le mettre dans les remedes, pour le préparer à cette opération, & éviter par cette précaution les inconveniens de la complication; ainſi le corps ſacrifié à la tranſplantation va courre le danger de la préparation contre le ſentiment d'Hippocrate, qui défend les remedes à ceux qui joüiſſent apparemment d'une bonne ſanté, &

cette perſonne ſacrifiée ſera encore expoſée à tous les accidens qui peuvent ſurvenir à la transfuſion du levain & d'un veritable venin.

Le party pris par Madame la Marquiſe de Grignan, étoit bien plus raiſonnable & plus ſage. On lui dit que la petite verole étoit à la Garde, en Provence. Après avoir demandé ſi on en étoit maltraité, & avoir appris que les malades ſe rétabliſſoient aiſément, elle y mena ſes enfans qui eurent une petite verole très-favorable. Cette Marquiſe, fille de M. de Sevigni, Dame qui avoit un eſprit ſuperieur, ne croyoit pas, comme la plûpart de nos Dames, & quelques Seigneurs, qu'une perſonne qui venoit de voir non-ſeulement des malades de la petite verole, mais qui venoit des lieux où il y en avoit, pût communiquer un mal qu'ils n'avoient pas.

J'avois l'honneur de lui dire que la petite verole avoit trois cauſes; une generale contagieuſe qui ſe trouve dans l'athmoſphere, dont nous avons parlé, une particuliere con-

tagieuſe que je vais détailler, & une troiſiéme perſonnelle qui dépend du développement du levain, dans un tel ſujet indépendemment de la cauſe generale & particuliere.

Pour exclure la communication de la petite verole prétenduë & imaginée par un Medecin qui vient de voir le malade, ou par une perſonne qui vient de la maiſon où il eſt, il faut examiner ce qu'on doit entendre par la communication particuliere contagieuſe.

Dans ce vrai & inconteſtable ſens je dis que la petite verole ſe communique à celui qui eſt près du malade par l'inſpiration de ce levain expiré ou tranſpiré. Je dis plus, que ce levain contenu dans la colonne d'air, qui eſt dans la chambre du malade,peut être communiqué à celui qui y eſt, ou qui y arrive; ce que j'ay vû dans cinq perſonnes qui vinrent dans l'appartement de Monſeigneur le Duc de Retz. Je dis encore plus, qu'un homme ſain arrivant peu de temps après dans la chambre d'un malade guéri, qui

n'y eſt plus, ſi l'air de ce lieu n'a pas été renouvellé, que les fenêtres n'ayent été ouvertes, une perſonne ſaine ſuſceptible de ce levain, pourroit en être ébranlée & frappée.

Je ſoûtiens en même-temps que celui qui vient ſain & ſauf de la chambre du malade ne peut communiquer un mal qu'il n'a pas, & qu'il ne porte pas, ny peut porter avec lui une portion d'air infecté, puiſqu'il change d'air en ſortant de la maiſon du malade, & qu'il ſuit l'air, & que l'air ne le ſuit pas, d'autant plus que celui qu'il quitte eſt beaucoup plus peſant, & moins ſuſceptible de mouvement. Si l'on me dit, Mais l'habit de cette perſonne qui vient de la chambre du malade peut être chargé de quelque particule de levain, je réponds que ce détachement eſt dans l'idée de ceux qui ont peur que les particules de levain de petite verole, & fiévres malignes ſont engrainées dans une molecule d'air, qui ne quitte pas ſa colonne qui le ſoûtient pour ſuivre la perſonne qui ſort de

la chambre du malade. On ne peut pas diſconvenir que l'air ne ſoit & le ſuppôt & le vehicule de ce levain qui s'inſpire pour ſe communiquer, & qui ne s'acroche pas comme le miaſme & le foyer de la peſte ; ce que nous avons expliqué en ſon lieu.

La précaution que nous gardons à l'égard du Roy ne conclud pas, puiſque l'idée du ſoupçon eſt plus que ſuffiſante pour garder toutes les meſures les plus regulieres & les plus juſtes, dès qu'il s'agit de tout ce qu'il y a de plus precieux dans l'Etat.

La tranſplantation du levain de la petite verole, qui nous a engagez dans cette diſcuſſion, exige que nous propoſions une objection que j'ay oubliée, à laquelle il eſt très-difficile de repliquer.

Si les ſemences des animaux parfaits, & des vegetaux les plus cultivez, produiſent des fruits fort différens du principe qui les a formez, ſi on voit des plantes dégenerer au point que les ſalutaires deviennent très-nuiſibles*; ſi on voit des peres & meres ſains, des enfans

défigurez, mutilez & monſtrueux ; que ne doit-on pas craindre d'une ſemence pourrie & empoiſonnée, propre tout au plus à produire un fruit qui attaque la perfection de l'ouvrage de la Nature ?

Si le ſujet, comme j'ai remarqué, n'eſt pas propre à faire éclôre ce levain, ne peut-il pas produire un levain élephantique, un virus carcinomateux, & des tumeurs d'un caractere auſſi pernicieux ? ſi cette ſemence veneneuſe développe le levain prétendu, qui peut répondre de tous les accidens qui accompagneront une maladie excitée par une cauſe extraordinaire & auſſi violente?

J'attends l'arrêt qui ſera prononcé par M. le premier Medecin, & le ſuccès des experiences qui doit toûjours prévaloir aux ſiniſtres évenemens, pour déterminer un Medecin raiſonnable, à communiquer la petite verole par la tranſplantation à une perſonne qui ſe porte bien.

TRADUCTION ET EXTRAIT d'une diſſertation Latine, intitulée, *Deſcriptio inoculationis variolarum à Gualtero Harris Collegii Regalis Medicorum Londinenſium Socio, & Chirurgiæ itidem Profeſſore, Londini* 1721. *in* 8°. *page* 48.

CE que nous apprend M. Harris ſur la maniere d'enter la petite verole, eſt tiré en partie d'une Lettre écrite de Conſtantinople à M. Woodward, en 1713. par un Medecin de ce Païs-là, nommé Emanuel Timon, & publiée dans les tranſactions Philoſophiques de la ſocieté Royale de Londres, & en partie de la Relation verbale que lui a fait un Marchand Anglois de retour d'Alep, où il avoit paſſé 8. ans, en partie des experiences qu'il a vûës lui-même en Angleterre.

Il y a environ 50. ans que les Tartares, les Circaſſiens, les Georgiens, & quelques autres peuples d'Aſie, ont introduit à Conſtantinople, l'o-

pération dont il s'agit, par laquelle on communique la petite verole à ceux qui n'ont point encore éprouvé cette maladie.

On recueille deux avantages de cette opération, l'un que la petite verole que l'on prend par cette voye, est des plus favorables, puisqu'elle se réduit à deux ou trois pustules dans certains sujets, à 10. ou à 20. en d'autres, qu'elle va très-rarement à une centaine de grains, & qu'elle n'est accompagnée d'aucun accident.

L'autre avantage est, que par-là on se trouve pour le reste de ses jours garanti de cette maladie, & par conséquent hors d'atteinte, par rapport à ces petites veroles malignes & confluentes, si dangereuses & si meurtrieres. Voici la maniere de l'opération.

L'Opérateur après avoir placé son sujet dans un lieu chaud, & cela au Printemps ou vers l'Automne, lui fait aux muscles du bras quelques legeres scarifications avec une aiguille à trois pointes, ou quelquefois avec une lancette, jusques à tirer de la partie blessée quelques goutes de sang,

ensuite par le moyen d'un stilet mousse, ou d'un cure-oreille, il porte dans chacune des petites playes, une goute de pus, qu'il a tiré des pustules situées aux jambes & aux jarretz d'un jeune garçon actuellement malade de cette espece de petite verole, dont les grains sont distincts & séparez les uns des autres & qu'il conserve chaudement, en mettant dans son sein le petit vaisseau qui renferme ce pus, après quoy il couvre chaque blessure avec la moitié d'une coque de noix, qu'il assujettit sur la partie par une ligature pendant quelques heures, de crainte que le pus n'en soit essuyé avant d'avoir communiqué son infection au sang: cela ne produit ordinairement son effet qu'au bout de 7. jours, pendant lesquels il faut s'abstenir de viande, & même de bouillons où elle entre, ainsi que de vin & de toute liqueur ardente, ou spiritueuse.

La femme du Consul de France, à Alep, fit voir au Marchand Anglois dont on a parlé plus haut, trois de ses enfans, sur lesquels on avoit greffé

la petite verole à Conſtantinople ; lorſque leur pere étoit Secretaire de M. de Châteauneuf Ambaſſadeur du Roy à la Porte. La manœuvre de l'opération avoit été un peu différente de celle que nous venons de décrire. L'operateur paſſoit pluſieurs aiguilles garnies de leurs fils, à travers pluſieurs grains de petite verole parvenus à leur maturité : enſuite après avoir graté juſques au ſang avec la pointe d'une aiguille la peau du ſujet, & cela en huit endroits, c'eſt-à-dire, au front, aux deux joües, & au menton, aux paumes des mains, & aux plantes des pieds, il frotoit ſur la playe qu'il venoit de faire ſes fils imbibez de matiere purulente ; au reſte ces enfans qui avoient eu tous trois la petite verole, n'en conſervoient aucun veſtige.

L'Auteur obſerve à ce propos que cette derniere façon de greffer eſt mal entenduë, & qu'elle avoit été miſe en uſage à Conſtantinople par une vieille femme Chrêtienne & ſuperſtitieuſe, qui s'imaginoit qu'il étoit de l'eſſence de cette opération, de faire au vi-

ſage quatre bleſſures diſpoſées en croix. Monſ. Harris aſſure qu'une ou deux ſcarifications ſuffiſent pour cet effet.

Il ajoute que l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople fit faire cette opération avec ſuccès à ſon fils unique,& qu'à ſon retour il a fait paſſer ſa fille âgée de cinq ans par cette épreuve qui lui a réuſſi de même,puiſqu'elle n'a eu que 12. grains au viſage, & très-peu au reſte du corps, & qu'elle n'a pas même été obligée de garder le lit pendant le jour.

L'Auteur obſerve encore, qu'on ne peut gagner qu'une ſeule fois la petite verole par cette ſorte d'opération, & qu'à Conſtantinople on a fait inutilement diverſes tentatives pour la communiquer de nouveau à perſonnes qui l'avoient déja eüe par ce moyen. Il remarque de plus que les Chinois la donnent à leurs enfans, en leur fourrant dans le nez une petite tente de coton trempée dans le pus ſorti des puſtules de la petite verole ; & que pour les préſerver de cette maladie, les Sages-Femmes ont ſoin,avant

que de couper le cordon umbilical, d'exprimer vers le placenta, le ſang contenu dans ce même cordon, ce qu'elles réïterent après l'avoir coupé, avant que d'y faire la ligature.

REFLEXIONS SUR LA RELATION.

LE memoire de M. Harris ſur la maniere d'enter la petite verole, ne me fait point changer de ſentiment : bien-loin de me déterminer à l'opération, ſur un ſujet qui m'intereſſe, ce memoire augmente ma défiance par la certitude qu'il donne de retirer deux avantages conſiderables de la tranſplantation. Il fonde le premier ſur le petit nombre des grains qui ſuivent cette opération.

Le ſecond avantage que promet la Relation, conſiſte dans l'exemption de la rechûte, étant garanti pour toûjours du retour de la petite verole.

Comme le ſuccès dépend de la diſpoſition des malades, & de la maniere

dont les levains agiſſent dans les différens ſujets, on ne me perſuadera jamais que cette opération puiſſe être pratiquée ſans aucun danger, de celui à qui on vient de la faire, d'autant plus, que dans la Relation il n'eſt fait aucune mention de la cauſe compliquée, de laquelle dépend preſque toûjours le ſuccès des petites veroles.

Toutes ces juſtes reflexions ne m'empêchent point d'approuver les tentatives que l'on fait par cette opération. L'experience nous inſtruira, la certitude des faits qui ſeront ſous nos yeux, nous fera prendre de juſtes meſures pour le choix des ſujets & pour une conduite reguliere.

On fera trois claſſes.

L'éxamen que l'on fera dans la premiere, nous dirigera dans la ſeconde, avant qu'on ſe détermine à faire des experiences dans la troiſiéme.

M. Borenz qui revient d'Angleterre, vient de me dire dans l'Hôtel de S. A. M. L. P. Charles, qu'il meurt beaucoup de perſonnes à qui on a greffé la petite verole.

DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

L'HABITUDE dans laquelle on est de condamner les Medecins, de les rendre responsables de l'évenement des maladies, & du succès des remedes qu'ils ordonnent, fait dire depuis long-temps, qu'il est plus aisé de rendre raison du flux & reflux de la mer, & de tout ce qui se passe entre le fer & l'aiman, qu'il n'est aisé de la rendre des retours fixes des fiévres intermittentes & des inégalitez de leurs periodes.

J'oseray dire que dans l'idée qu'Hippocrate nous donne des fiévres, on peut les expliquer avec plus de précision, que l'on n'explique le flux & reflux de la mer, & les vertus magnetiques, qui supposent des agens externes, qu'on peut regarder comme étrangers aux corps qu'ils mettent en mouvement, pendant que celuy qu'Hippocrate reconnoît pour cause

cauſe de la fiévre, eſt intrinſeque au corps où la fiévre s'excite, qui dépend, dans ſa juſte idée, d'un ſurcroît de parties heterogenes, qui ne pouvant être reduites ny ſoumiſes à l'union, irritent & allument le ſang.

J'ay oüy dire à Aix en Provence dans le cabinet de M. de Peyreſc, à un Italien qui ſe diſoit de la Maiſon de Pic de la Mirandole, que ſi la machine ſtatique de Santorius étoit bien montée, on pourroit prévoir les maladies qu'Hippocrate annonce, *laſſitudines ſpontaneæ morbos prædicunt*, ſur la peſanteur, les laſſitudes & un changement conſiderable dans la liberté du mouvement, leſquels accidens dépendans de la diminution de la tranſpiration, comme la plus puiſſante cauſe des maladies, ou de la ſurcharge des parties heterogenes arrêtées dans les vaiſſeaux ſecretoires, ou bien engagées dans les canaux excretoires. Ce Philoſophe de la Mirandole pretendoit qu'on pourroit, ſur ce principe, prédire les éclypſes de la ſanté, comme on prédit celles de la clarté du jour, ou

celles de la lumiere de la nuit, par l'oppoſition des aſtres, dans les nœuds de l'Eclyptique. Il ſoûtenoit dans ce ſens que le corps examiné tres-attentivement par la machine ſtatique, dans une égalité de vêtemens, ſeroit le jour de l'accès, & encore plus quelques minutes auparavant, fort different, c'eſt-à-dire, augmenté de poids, & ſurpaſſeroit celuy non ſeulement des jours precedens, mais celuy du matin, ſi l'accès revenoit ſur le ſoir. Ce Philoſophe continuoit de dire qu'on pourroit annoncer le changement du pouls par le changement & augmentation du poids, que l'on calculeroit ſur la machine; ce qui ſeroit d'autant plus aiſé à prédire, qu'on auroit eu le temps, par differentes experiences des comparaiſons & rapports de poids, de s'aſſurer, par les changemens qu'on auroit obſervez, de ceux qui ſeroient ſur le point d'arriver. Mais quelque proportion ou diſproportion qu'il y ait de ce calcul microcoſmique avec l'aſtronomique, on pourra toujours dire

que si la conjonction dans les nœuds de l'Eclyptique cause un changement dans le grand monde, la conjonction & le surcroît des particules étrangeres au centre de l'union, dans le flot du sang excite dans le petit monde un trouble considerable. C'est sur ce dernier plan, qu'indépendemment de toute comparaison je vais examiner les causes de la fiévre, de l'augmentation, de la remission, & singulierement de l'intermission.

Le sublime de la doctrine d'Hippocrate se manifeste singulierement dans les justes rapports de la cause des fiévres & des maladies au principe qu'il reconnoît dans le livre de l'ancienne Medecine. S'il m'a servi de guide jusques icy pour rendre raison de tous les phenomenes des fiévres continuës, de la rougeole, de la petite verole, & même de la peste, je n'imagineray pas un nouveau systême pour faire voir les differens degrez d'heterogenité dans le liquide, & dans ses cribles, qui nous expliqueront les differens caracteres

des fiévres intermittentes.

Comme on ne peut pas rétablir le défaut exterieur d'une partie, si l'on ne connoît sa situation, sa figure & son action, il en est de même des défauts qui arrivent dans l'interieur, ausquels il n'est pas possible de remedier, si l'on n'a une connoissance, du moins proportionnée, de la disposition naturelle des liqueurs & des canaux qui servent à porter la nourriture, & de ceux qui traversent les solides, pour separer ce qui pourroit alterer le fluide, ou pervertir son mouvement.

Hippocrate explique cette mechanique en deux mots; mêler ce qui doit être mêlé, & separer ce qui doit être separé.

Ce principe est tiré de son livre cité de l'ancienne Medecine, oú il établit la necessité du mêlange, *miscenda miscere, secernenda secernere,* pour parvenir à l'union, laquelle emporte, par une nouvelle necessité, une continuelle separation de ce qui n'a pû entrer dans la composition de la liqueur necessaire pour la nour-

riture & pour le mouvement & la reproduction continuelle des esprits qui sont les instrumens de toute la mechanique.

A cette speculation Hippocrate ajoute, que s'il y a quelque partie qui ne subisse pas le mêlange de la seconde digestion, qui resiste, s'éleve & domine dans le liquide, elle doit être regardée comme la cause & la source de la maladie.

Cette theorie ne donne pas seulement du jour aux phenomenes des fiévres continuës & intermittentes, mais elle donne beaucoup de facilité pour expliquer les retours des maladies periodiques, & l'opiniâtreté des chroniques.

J'ay fait voir que la principale cause des fiévres continuës étoit dans le flot du sang ; il s'agit maintenant de rendre raison de la difference des retours des fiévres intermittentes,& d'en dire la cause le plus précisément qu'il nous sera possible.

Pour donner une idée juste de la cause des fiévres intermittentes, avant que de parler de ses differentes

efpeces, je diftingue les fiévres intermittentes en celles qui laiffent dans les intervales les malades dans une fi grande liberté, qu'ils doutent du retour de l'accès. Les autres font toujours accompagnées, dans les jours libres, de quelques incommoditez plus ou moins confiderables, appefantiffement, douleur de tête, laffitude, dégoût, peine à s'endormir, fueur en s'éveillant, pareffe de ventre, diminution ou legere ardeur d'urine.

De cette difference d'état tranquile & incertain du retour de l'accès dans les jours libres, ou d'indifpofition dans l'intervale entre la fin de l'accès & le commencement du fuivant, on peut raifonnablement conclure que dans la premiere fituation favorable la maffe du fang eft exempte des particules heterogenes dépendantes du dominant, qu'Hippocrate reconnoît la caufe du mouvement étranger, ou du moins que s'il y en a, elles font fi envelopées, qu'elles ne troublent pas la direction & la route ordinaire du fluide.

C'eſt ce qu'on ne peut pas dire du ſecond état douteux que nous venons de décrire, où l'on doit ſoupçonner des reſtes du ſuperieur & dominant d'Hippocrate, qui n'ont point été conſumez par le feu du dernier accès.

DES CAUSES DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

IL reſulte de cet examen, qu'il y a deux cauſes generales des fiévres intermittentes. L'une conſiſte dans quelque portion plus ou moins conſiderable dans le flot du ſang, du reſidu des parties heterogenes, qui ont cauſé le premier accès; l'autre dans les aboutiſſemens des vaiſſeaux ſecretoires, ou dans les vaiſſeaux excretoires. On ne pourra pas nous accuſer d'expliquer une choſe obſcure par une plus obſcure, ſi l'on veut faire quelque attention au principe ſimple & inconteſtable que nous avons rapporté, & qui établit que tout ce qui arrive au ſang, doit

être mêlé, alteré & penetré, non ſeulement pour conſerver l'union, mais pour devenir un ; ce qui emporte la neceſſité continuelle des ſeparations des parties diſſemblables & étrangeres, qui peuvent combattre l'harmonie dont reſulte l'union.

Notre Maître renferme toute cette mechanique en deux mots cy-deſſus rapportez, *mêler* & *ſeparer*, pour éviter le dominant, qui eſt la cauſe de toutes les maladies.

On ne ſçauroit trop ſouvent repeter ce principe, qui ſervira toujours de leçon à ceux qui veulent s'inſtruire.

Ce raiſonnement n'eſt pas ſeulement dans l'idée ny dans les conjectures d'Hippocrate, il eſt fondé dans la Nature, ou pour mieux dire, dans ſou ouvrage même. Tout ce qui ſe paſſe dans le corps humain, eſt une preuve continuelle de mêlange & de ſeparation, à commencer par l'eſtomac, quoique la nourriture ait été penetrée par le ſuc des glandes ſalivaires, & mouluë par les dents : elle eſt travaillée

par un reſidu de levain, & par un abord continuel d'eſprits, par les nerfs, par les arteres, comme dans un vaiſſeau de digeſtion, & non comme dans un moulin à bras. Le Duumvirat de Vanhelmont explique les forces unies de la Nature pour ſon ouvrage le plus important, puiſque la bonne ou mauvaiſe diſpoſition du corps en dépend abſolument. *Qui ſtomachum Regem totius corporis eſſe contendunt, verâ niti ratione videntur : hujus enim validus firmat tenor omnia membra, at contra ejuſdem franguntur cuncta dolore.*

Hippocrate explique la digeſtion par le terme de ſpiritualiſation; & veritablement tant de parties diſſemblables pourroient-elles être unies intimement, ſi elles n'étoient penetrées, diſſoutes, ſubtiliſées & communiquées intrinſequement par un agent ſuperieur?

Pour revenir à nos ſeparations ou ſecretions, le chyle n'arrive pas dans le premier inteſtin qu'à l'aide des ſucs pancreatiques & bilieux, il ne ſe faſſe une ſeparation des parties,

que l'intime mêlange du chyle a rejettées, pour paſſer avec plus de facilité dans les vaiſſeaux qui le conduiſent dans le ſang, où il ſeroit reçu tumultueuſement, s'il n'avoit pas le caractere de la ſpiritualiſation & proportion à la nature du ſang même, qui luy a été communiqué dans l'eſtomac, par ſon eſprit arteriel, & par celuy des nerfs, qui eſt diſtilé de la partie la plus pure du ſang. C'eſt ce caractere de la ſpiritualiſation d'Hippocrate, qui fait ſon introduction dans la ſouclaviere ; & ſans ſe beaucoup échauffer avec M. Pik & tous les ſectateurs d'Eraſiſtrate ; ce que ſouffrent tous les jours pluſieurs perſonnes quelques heures après la digeſtion, ne reconnoît pas d'autre cauſe que la mauvaiſe reception que le ſang fait à un chile mal digeré, quoiqu'il ait été travaillé dans l'eſtomac d'un homme robuſte & nerveux.

Mon opinion n'étant qu'un point dans la carte de la Trituration, que tant de grands hommes ont a-

doptée & renouvellée, je pourſuis mes ſecretions, la plus conſiderable ſe faiſant dans les inteſtins. Monſ. Bellini les regarde comme des glandes avec beaucoup de raiſon, car toute leur circonvolution ſe termine en des corps glanduleux, outre le grand nombre qu'elles renferment, en differens endroits, de leur propre ſubſtance.

De cette premiere ſecretion dépend la facilité de toutes les autres. S'il n'arrivoit au ſang qu'un ſuc broyé & émincé (j'oſe le dire) ſans être penetré d'eſprits diſſolvans, & qui n'eût un commencement de conformité avec la liqueur qui le reçoit, l'ouvrage de la Nature ſeroit preſque impratiquable, pour arriver à cette union, qui fait uniquement l'état de la bonne diſpoſition.

Quelque travaillé que ſoit le chyle arrivé dans le ſang, quoique nouvellement exalté, ſublimé & ſpiritualiſé dans le cœur, foulé dans les poumons par ſes veſicules, il en reſulte beaucoup de parties heterogenes, qui ſont continuellement ſe-

parées, celles de ſuye par l'expiration & par la tranſpiration par les glandes de la peau, les autres par celles du cerveau, du palais, par celles du foye, du pancrée, des reins, du meſentere & des inteſtins.

Comme le ſujet ne pouvoit pas être conſervé ſans une ſinguliere diſpoſition des organes, pour filtrer ce qui ne peut être mêlé, il eſt à preſumer que les parties heterogenes ſont determinées ſur des glandes qui ont des bouches de rapport & de proportion aux ſucs qu'elles doivent filtrer. Si même on ne peut pas dire que la Nature, qui fait des poulies, des valvules, & qui d'un os fait un crible, n'ait fait des tamis configurez à la liqueur qui doit les traverſer. On peut regarder ces tamis comme des moules trigones, pentagones, exagones & d'une infinité de figures, comme je l'ay expliqué au Traité des Fiévres; ce qui ſera contre la pretention des Cylindres, juſqu'à ce que par des angyſcopes bien armez on puiſſe s'aſſurer du contraire.

Heraclide interpretant Hippocrate ſur les ſeparations, dit qu'Hippocrate croyoit que la Nature étoit doüée de puiſſances actives, qui conſiſtoient à attirer ce qui luy convenoit, à rejetter ce qui luy étoit étranger, à alterer ce qui pouvoit s'unir, & enfin à le retenir.

Comme cette forme de filtration de ſecretion, dont j'ay déja rendu raiſon, ne change rien dans le fond, je vais entrer dans la diſcuſſion des fiévres intermittentes.

Quoique les Auteurs & l'experience nous apprennent que l'intermiſſion des fiévres va au 4. 5. 7. & 9. jours, nous nous renfermons dans la quotidienne, la tierce, la double-tierce & la quarte, dont l'intelligence explique non ſeulement le retour des autres, mais encore celuy des maladies periodiques & imprévuës, comme l'éreſipele, l'aſthme, l'épilepſie, l'apoplexie, les hemorragies, les ſyncopes & les mouvemens convulſifs.

Fernel parlant de la fiévre quotidienne, dit que s'il y en a, elle dé-

pend d'un ſuc glaireux & pituiteux, abondant dans l'eſtomac ou dans les inteſtins. Les enfans, qui mangent des fruits verds & cruds, comme les Demoiſelles dans les pâles-couleurs, les eunuques & les vieillards ſont ſujets à cette maladie caracteriſée par un aſſoupiſſement, à l'entrée de l'accès, une chaleur mêlée de reſſentiment de froid, mal à l'eſtomac, & des urines cruës.

Dans notre plan nous rendons raiſon de cette fiévre par la ſecrette collection d'une lymphe épaiſſe dans les premieres voyes, dont quelques particules peuvent avoir paſſé dans le flot du ſang, & par une exaltation d'un ſemblable ſuc engagé dans les vaiſſeaux ſecretoires embarraſſez; ce qui cauſe un retour par le même canal oû il avoit été dirigé par la loy du mouvement, qui s'imprime à la partie qui cede, lors qu'il y a de la reſiſtance dans la partie oppoſée.

Comme l'accès de la fiévre intermittente dépend d'une certaine quantité de parties heterogenes introdui-

tes dans le flot du ſang ; ou preſentes capables de ſe ſoulever, & de troubler ou accelerer le mouvement du cœur, il s'agit d'en faire voir la cauſe la plus vraiſemblable, par laquelle on puiſſe rendre raiſon de tous les phenomenes de la fiévre.

La remarque que j'ay faite de la pleine liberté dans l'intervale des accès, & de l'état ambigu où ſe trouvent pluſieurs autres qui ont des fiévres intermittentes, nous convaint de la maniere dont le ſang peut recevoir les differentes impreſſions qui excitent les differens accès.

DE LA CAUSE GENERALE DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

L'ETAT ſain dépendant du mêlange de ce qui doit être mêlé, & du retranchement continuel de ce qui doit être ſeparé, ſur le principe inconteſtable d'Hippocrate, nous pouvons dire que la cauſe generale des fiévres intermittentes dépend d'un ſecret reſidu plus ou moins con-

ſiderable de particules heterogenes, dans le flot du ſang & d'une inſenſible obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires.

C'eſt à ce réſidu conſtant & profond, quoiqu'imperceptible, dans les commencemens & à l'obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, que nous attribuons tous les retours des fiévres intermittentes.

Nous ne diſputerons pas même avec ceux qui ſoûtiendront qu'il ny a rien dans le flot du ſang d'un homme qui ſe porte fort bien quatre minutes avant l'accès, parceque la détermanation ſe peut faire ſans qu'il y ait aucune particule heterogene excedente dans la maſſe du ſang.

Ce que j'explique en cette maniere, la ſeparation continuelle de l'heterogene, arrivant aux vaiſſeaux ſecretoires qui manquent de dégagement, par l'obſtruction du vaiſſeau excretoire, il s'enſuit que peu-à-peu les glandes du vaiſſeau ſecretoire ſe gorgent au point, que ne pouvant plus ſouffrir de dilatation

ny contenir un plus grand volume, la porte du dégagement luy étant fermée dans l'excretoire, cette matiere heterogene pressée & repressée par l'abord continuel de semblables particules étrangeres, tous ces sucs arrivez & arrivans se soulevent comme un ressort qui se détend & impriment ce mouvement qui excite la fiévre.

DE LA DIFFERENCE DES FIE'VRES.

LES Fiévres sont distinguées par les différens periodes qu'elles ont dans leurs retours.

Si ce mouvement arrive tous les jours dans les glandes du foye, dans les canaux cistique ou choledoque, on doit compter sur la double-tierce; s'il se fait le 3, jour, vous devez attendre la tierce que l'on appelle exquise; si la bile sans aucun mélange d'autre suc étranger prend feu, ce qui n'arrive gueres qu'aux jeunes

gens : on voit plus fréquemment des fiévres tierces, doubles-tierces excitées par un mêlange d'humeurs étrangeres, de laquelle confusion de sucs retenus hors du regime, dépendent l'hemitritée, & toutes les fiévres bâtardes, erratiques & irregulieres. Le siege de la fiévre quarte n'est pas si aisé à établir, quoiqu'on accuse toûjours la rate ; plusieurs prétendent qu'on n'y trouve aucun vaisseau secretoire ny excretoire.

On sera contraint de dire que l'action qu'on lui attribuë étant fort diminuée, & le sang par ce défaut étant chargé de parties étrangeres, il en resulte des particules de levain, qui s'éxaltant le 4. jour, causent l'accès de la quarte; d'autres le cherchent dans la lie du sang, singulierement dans celle qui resulte des vaisseaux spleniques & mesenteriques qui rapportent un sang limoneux des premieres voyes au tronc de la porte, lesquels vaisseaux sont comme envelopez dans la capsule de Glisson : un tartre residu dans ce foyer peut s'éxalter le 4. jour & causer la fiévre quarte.

Je l'ay eüe assez long-temps double-triple-quarte & continuë, pour ne pas rapporter que j'avois une tumeur dans le pancreas fort considerable, un dégoût mortel nonobstant ou plutôt par l'usage du KK. qui ne pût jamais se distribuer. Je ne fus délivré de tous ces maux, que par le souphre doré d'antimoine, qui me fit vomir un suc aigre d'un acide fœtide, inexplicable au-dessus du vinaigre, du verjus & de tous les acides mineraux; j'usay d'une teinture de chamisdræ, avec le sel volatil de tartre, ma tumeur ceda, je repris du K K. avec succès, j'ay vû plusieurs malades dans le même état, & je vois actuellement une Dame qui a été délivrée d'une fiévre quarte qui l'a desolée près de 15. mois, avec une tumeur considerable dans le pancreas s'étendant dans l'hypocondre droit.

Quoique le Kermes mineral, joint au tartre soluble émetique ne l'ait pas fait vomir, il lui a procuré un soulagement considerable; j'en ai fait ajoûter à l'extrait de gentiane bryoine & sené, avee les fleurs volatiles

chalibées de ſel armoniac, & par-deſſus du bouillon d'écreviſſes ; les jours libres, elle a uſé de la teinture dont je me ſuis ſervi ; il y a huit jours que la fiévre a manqué. Les eſprits inquiets, que tout raiſonnement irrite plutôt qu'il ne les contente, ne laiſſent pas de dire où eſt la fiévre, pendant les 2. 3. 4. jours que le malade ne reſſent aucune incommodité;s'ils vouloient bien convenir de la neceſſité de la ſeparation continuelle & neceſſaire, qui ſe fait en nous, pour vivre & vivre en ſanté, ils reconnoîtroient facilement que de cette ſeparation étant retardée, même ſuſpenduë plus ou moins, il ſe fait un amas de ſucs heterogenes, que cette matiere retenuë s'échauffe, & ſe ſouleve, que comme l'amas s'eſt fait dans un certain intervalle, le ſoulevement ſe fait de même & irrite dans ce tems, la maſſe du ſang, par le dominant deſigné, que comme un baſſin ne deborde que lorſqu'il eſt plein, que la balance ne trebuche que par un certain poids, que l'heure ne ſonne

qu'après 60. minutes, de même le retour de l'accès répond à l'amas qui s'eſt fait dans une certaine periode, & au mouvement de l'humeur étrangere qui eſt ſuſpenduë : *Quæ periodicè colliguntur, periodicè moventur.*

Par cette theorie qui donne une idée juſte de Pathologie, il eſt aiſé de comprendre le retour des maladies periodiques & la durée des chroniques.

La migraine, par exemple, toûjours acompagnée d'envie de vomir & qui ſe guérit très-ſouvent par le vomiſſement, dépend d'un amas inſenſible, qui ſe fait dans les glandes de l'eſtomach ou dans les vaiſſeaux cyſtiques, dans la veſſie du fiel, ou dans l'aboutiſſement du choledoque dans l'inteſtin.

On vient de me conſulter pour une Dame de S. Brieux, ſujette à la migraine, qui pour s'être cruellement échauffée à faire des confitures, ſouffre preſque continuellement de nouvelles douleurs en différens endroits de la tête ; ſes crachats ſont ronds & durs preſque comme de la

corne ; ce que Madame mouche, eſt embaraſſé de pluſieurs petites pierres quadrangulaires, ce qu'on impute avec raiſon à la fumée du charbon. Comme on a fait déja pluſieurs remedes, j'ai conſeillé l'ouverture de la jugulaire, l'abſtinence du vin, l'infuſion de milium ſolis concaſſé, de la graine de lin avec la regliſſe, pour boiſſon ordinaire & abondante, le gruau émulſioné par les grains de melon & de groſſe citrouille. Le bain entier dans lequel on donnera à Madame la teinture d'Enula campana, avec la mane & l'huile d'amandes douces ; la tête ſera raſée, bien fomentée avec l'hydræleum plus que tiede & quelques goutes d'eau generale ; on y appliquera enſuite un cerat fort leger compoſé avec le ſavon blanc, la gomme élemi parfaitement diſſoute, & les mucilages de ſemence de plyllium, graines de lin & fenugrec y incorporant une petite portion de la pierre de jade paſſée ſur le porphyre ; tous ces remedes internes & topiques feront ſuivisde l'uſage des

L'éresypele periodique, selon le plus grand ou le plus petit intervalle reconnoît une plus ou moins considerable obstruction dans les glandes du foye, qui par un complet engagement ne filtrant plus de bile & gorgées d'un pareil suc qui n'a pas son écoulement, cette matiere souphrée, renfermée comme dans une mine se souleve & irrite la masse du sang au point que par l'effort qu'elle fait pour écarter cette matiere combustible, elle en pousse à la circonférence ou une partie ou tout ce qui est entré dans son sein. C'est ce qui fait dire à Hippocrate que l'éresypele arrive lorsque la bile fait une irruption dans le sang.

La goute, le reumatisme, les vapeurs dont je fais un traité separé, succedent à de pareils engagemens, quoique ces maladies & leurs accidens ne soient pas les mêmes.



DE LA GOUTE.

ON ne convient pas aiſément de la cauſe de la goute. Quelques Arabes la faiſoient dépendre de la foibleſſe naturelle des articles & d'une eſpece de relâchement de leurs ligamens, ils remarquoient que les enfans qui avoient en naiſſant ces parties plus élevées & plus étenduës, ce que le public appelle noüé, étoient plus ſujets aux reumatiſmes & aux dépôts de la goute; ceux qui accuſent un vice fermentant dans les epiphyſes rendent plutôt raiſon de la maladie appellée παιδαρθροκακὴ que de la goute. Sans changer de ſyſtême, le dominant de nôtre Maître nous apprend qu'il cauſe une ſeparation de ce qu'il y a d'étranger & d'irritant dans le corps des liqueurs, qui ſe dépoſe ſur les articles. Sur ce même principe d'autres expliquent le mouvement de la goute par une preſure qui fait une

précipitation des parties ſalines & tartareuſes du ſang ſur les articles, qui leur cauſent non-ſeulement de vives douleurs, mais des engorgemens ſuivis de ſuppuration & des racorniſſemens, & contractions des tendons.

Si la lymphe ſurabonde ou legerement fermentée, s'échappe ſur les articles, on ý voit des tumeurs plutôt odemateuſes que phlegmoneuſes & éreſypelateuſes, parcequ'il y a ſi peu de ſenſibilité à la partie que le malade dit que ſa goute eſt froide.

M. de Bils accuſeroit avec raiſon la lymphe fort peu alterée de cette eſpece de goute, comme il croit que ce ſuc eſt très-propre pour la nourriture des parties, il ne ſeroit pas difficile en imaginant différens degrez d'alteration de la rendre reſponſable des différens depôts qui ſe font ſur les articles, ſi cette liqueur ne communiquoit pas avec le ſang : mais l'ardeur, la fiévre, la rougeur, la tenſion & la vive douleur des parties inſultées par cette humeur, nous fait bien juger que

tout ce qu'il y a de plus âcre, de plus piquant dans la masse des liqueurs est précipité sur les parties les plus sensibles des articles, ce sincere d'Hippocrate, le vrai εἰλικρινὲς, cet heterogene & insupportable à l'union, degenere au point, qu'il devient presque caustique, qu'il desole les reins, la vessie & les intestins lorsqu'il s'y dispose. Ce que nous remarquons très-souvent, lorsque l'humeur de la goute quittant les articles, excite la nephretique, la dysurie ou la dysenterie, ou même concentrée dans l'estomach, cause des défaillances & les dernieres langueurs ; ce que j'ay vû à feu Monseigneur l'Archevêque de Lyon, qui après une grande douleur de goute déterminée au coude, avec une rougeur considerable, se plaignit quatre heures ensuite d'un grand mal de cœur; la rougeur disparut, il ne resta qu'un peu d'emptyseme au coude, la petitesse & l'inégalité du pouls marquoient le retour de l'humeur dans le centre.

Je fis vomir Monseigneur à deux

heures après minuit; il rejetta plus d'une chopine de bile verte, le ventre s'ouvrit, la tumeur du coude reparut quatre heures après, elle suppura même dans la suite, tous les accidens cesserent; Monseigneur fut purgé; le cours des urines, qui avoit été suspendu dans l'orage, devint plus libre, & Monseigneur fut rétabli en peu de tems.

Pour confirmer ma theorie sur la goute, j'ajoûte que cet illustre Seigneur souffroit souvent de vives douleurs nephretiques, lorsque l'humeur de la goute prenoit une autre route.

Quoique je n'aye pas resolu de parler singulierement de la guérison des maladies, je ne finiray pas l'article si interessant de la goute sans m'expliquer sur la saignée, les purgatifs, les sudorifiques & plusieurs autres remedes, dont le Public se veut rendre le maître, s'attribuant une inspection particuliere sur cette maladie; ce qui a donné lieu à une infinité d'erreurs qui prévalent aujourd'huy aux plus sages conseils

que pourroient donner les Medecins les plus experimentez.

Il ne faut plus s'étonner si la goute est une maladie si rebelle. L'un dit: Si vous saignez, vous faites rentrer la goute; l'autre vous menace d'un engagement dans l'article si vous prenez un purgatif, vous fondez le sang si vous usez de diaphoretiques. Les Topiques doivent être de leur choix, autrement vos tendons seront racornis, les nœuds & l'anchylose les cloüeront; enfin cette maladie n'est plus de la competence des Medecins. Un avanturier qui parle de purifier le sang, qui promet de guérir, engagera un Seigneur à faire des remedes pendant long-temps; on ne vous écoutera pas, si au bout de quarante jours vous proposez un purgatif, ou quelque autre remede.

Sur le terme de purifier le sang, qui étoit l'expression favorite de M. A. A. dont se servent encore les Medecins de Bonevoglie, je n'iray pas plus avant sans faire voir l'illusion de cette proposition & l'im-

possibilité de l'executoire de la purification dans l'état où sont les vaisseaux secretoires, & ceux qui leur servent de déboûché, pendant qu'il se fait une continuelle separation des parties étrangeres aux liqueurs, lesquelles s'y engagent d'autant plus que l'entrée des égouts (on le peut dire) où elles sont envoyées, devient toujours moins libre.

Si l'Empyrique dit: J'ay un remede qui fondra, qui resoudra & fera transpirer tout ce qu'il y a d'impur dans le sang: sans parler du peril que le gouteux courra dans l'action d'un remede aussi violent, qui attaquera plutôt les parties insensibles du sang que les integrantes, on peut luy dire (s'il est capable de l'entendre) que les sucs heterogenes rejettez, disproportionnez aux pores de l'habitude du corps, n'ont pû trouver d'issuë par les glandes de la peau, parce que la violente dissolution entraîne toujours des parties branchuës, graisseuses & rameuses, plutôt capables de faire un nouvel engagement dans les glan-

des, que de les penetrer. D'ailleurs les parties heterogenes rejettées, nichées & épaissies dans les filtres des vaisseaux secretoires & excretoires, sont un continuel obstacle à la pretenduë purification, lorsqu'un mouvement rapide, precipite pêle-mêle de bonnes & mauvaises particules du liquide sur des tamis déja embarrassez.

Quoique je ne puisse pas me flatter de faire revenir les Seigneurs de la prévention où ils sont contre les secours methodiques & raisonnables des Medecins, & contre l'impuissance de la Medecine sur la goute, je ne puis m'empêcher de rendre témoignage à la verité sur plusieurs faits qui regardent cette maladie, que lon guériroit, comme les autres, si le malade étoit docile, & que dès la premiere insulte il voulût s'assujettir au regime de vivre, & aux remedes qui conviendroient à son état & à sa constitution.

La crainte que l'on a de la saignée, desarme souvent le Medecin dans une goute naissante, qui atta-

que un homme de 35. à 40. ans, d'un bon temperamenr, ſur tout lorſqu'il y a des ſignes de plenitude, & que la goute commençante cauſe de la fiévre, de l'agitation, difficulté de dormir, & qu'elle a de la de la peine à ſe declarer dans un ſujet nourri dans l'abondance.

Dans ces circonſtances j'ay toujours fait ſaigner avec ſuccès, auſſi ſouvent que les accidens l'exigeoient.

Le volume du ſang étant moindre, les parties qui luy ſont étrangeres, ſe ſeparent plus aiſément, & le mouvement excentrique eſt beaucoup plus libre, les vaiſſeaux deſtinez pour ſeparer ſont moins chargez; les particules qui ſe ſeparent ſans ceſſe, les enfilent avec moins de reſiſtance.

J'ay vû Monſ. le M. du Paſſage ſe plaindre d'une vive douleur dans la malleole interne du pied droit. On le fomentoit avec une veſſie pleine de lait chaud; on fut un peu plus long-temps à le changer; ce refroidiſſement ſupprima la dou-

leur ; demie heure enſuite il ſe plaignit d'une ſi cruelle douleur dans la tempe du même côté, qu'on tint un grand conſeil pour trouver du ſecours. Mon pere, Monſieur Garnier le pere & moy proposâmes la ſaignée. On s'y oppoſa fortement. L'auditoire l'emporta ſur ceux qui tenoient l'audience. Il étoit fort tard. Je fus prié d'y reſter la nuit. La douleur fut ſi preſſante ſur les deux heures, que Monſ. le M. voulut être ſaigné. La tête fut ſoulagée dans le moment, la douleur ceſſa, la main du bras ſaigné fut un peu élevée ; ce qui fut diſſipé par des ſerviettes chaudes. Monſ. le M. fut abſolument délivré de ce mouvement de goute.

Il y a trois ans que je vis un fait fort reſſemblant à M. Du Bourg. L'humeur de la goute, ſans quitter le genou, ſe fourvoya dans l'œil, & y cauſa la plus cruelle ophtalmie que j'aye jamais vûë. Nous le fîmes ſaigner deux fois. Le ſang étoit auſſi vert que la bile qu'il rejetta le lendemain par le remede que nous

fûmes

fûmes obligez de luy donner.

Dans de pareilles ſituations, ſi le gouteux a du dégoût, des nauſées, on ne fera aucune difficulté de l'aider à vomir. Nous citerions une infinité d'exemples, tous avantageux pour ceux qu'on a dirigez dans cet eſprit, ſi ceux que j'ay rapportez de Monſ. de Lyon, de Monſ. le M. du Paſſ. de M. de Bo, n'étoient des convictions de la neceſſité d'une conduite reglée & entenduë d'un homme qui fait la Medecine avec de bons principes.

Pour faire convenir le Public que les gouteux ont plus beſoin d'un Medecin que d'autres malades, nous remarquons qu'il eſt des cas où la ſaignée ny la purgation ne luy conviennent point.

Par exemple, lorſque la goute ſuccede à une maladie conſiderable, elle doit être regardée comme un mouvement critique, par un effort que la Nature fait de chaſſer des particules rebelles & dominantes ſur les articles.

On ſaigneroit fort mal à propos

un gouteux dans une pareille conjoncture ; le feu, la fiévre & l'ardeur donneroient le change à un Medecin toujours occupé du ſymptome, & peu attentif à ſa cauſe.

Un corps delicat, en qui la goutte ſe declare avec une liberté de ventre plus grande que l'ordinaire, merite pareillement une circonſpection fort étudiée.

Dans une pareille circonſtance une douleur dans le metacarpe determina une ſaignée, que deux Medecins n'approuvoient pas. Elle fut ſuivie d'un hoquet, qui ne finit que par la liberté du ventre, qui avoit été ſuſpenduë par la ſaignée.

Dans cette maladie, comme dans toutes les autres, il faut diſtinguer le ſymptomatique, du critique ; c'eſt pourquoy j'ay dit qu'on avoit plus beſoin d'un bon Medecin que dans aucune autre.

Quoique je me ſois défendu de donner une Therapeutique, je ne puis me diſpenſer, après avoir vû tant & ſi long-tems des gouteux, de rapporter les remedes les pl s é-

prouvez & les plus efficaces.

Quelque experience que l'on ait, il faut toujours convenir de la disposition & constitution de celuy à qui on applique le remede.

Les regles qui regardent les remedes generaux étant observées, il s'agit de ceux qui sont les plus propres pour combattre le produisant de la goute.

L'idée que nous avons donnée de cette premiere cause détermine plusieurs gouteux à l'usage du lait pour amortir cet acide dominant, dont l'exaltation fait la precipitation d'une serosité piquante sur les articles.

Si l'on ne prend qu'une fois le jour du lait, il me paroît tres-difficile qu'une si mediocre quantité puisse prévaloir au levain de cette maladie; ce que l'experience nous apprend tous les jours.

Quoique le lait pris pour toute nourriture fasse attendre avec raison un adoucissement plus considerable, l'exactitude qu'il faut avoir dans ce regime, rebute souvent les plus constans, d'autant plus que la gou-

te revient, quoique moins frequemment. D'ailleurs le lait trouve rarement des ſujets où il puiſſe ſe diſtribuer avec facilité, ſur tout ſi on commence cet uſage ſans avoir ſoigneuſement dégagé les premieres voyes.

La tiſane des bois, y ajoûtant l'antimoine, les grains de chartame avec la racine d'Enula campana continuée aſſez long-tems dans le Printems & dans l'Automne, ſoutenuë des boüillons d'écreviſſes, agit avec plus de ſeureté. J'en ay vû de tres-bons effets. Monſ. le Marquis de Non. fut, dans la rigueur de l'hyver, délivré par ce ſecours d'une des plus violentes attaques de goute qu'on puiſſe voir.

La poudre, au decours des Lunes, preparée avec le glyciriſé, les grains de perroquet, l'écorce de guaiac, & tout le reſte connu, a un grand applaudiſſement. On prend par-deſſus cette poudre de la teinture de chamædrys. Si on en continuë l'uſage, prenant alternativement du boüillon d'écreviſſes, &

qu'on veüille prendre de la rhubarbe les quatre derniers jours du decours de la Lune, on fera mentir ce distique,

Solvere nodosam nescit medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.

Monf. Bach. Tresorier de France qui ne sortoit plus & presque sans mouvement, va maintenant à la chasse après un pareil usage continué.

Comme la goute reconnoît deux causes semblables à celles des autres maladies, l'une dans la partie, & l'autre dans le centre; ce qu'on a de tout temps en bonne Medecine distingué en cause antecedente & cause conjointe, il n'est pas indifférent de se servir de tous les remedes exterieurs que l'on propose pour appaiser la douleur.

La raison & l'experience nous convainquent du peril où l'on expose le gouteux, lorsque vous appliquez sur la partie un remede qui boûche les pores & suspend le mouvement de l'humeur qui s'y depo-

ſe. Nous en vîmes un terrible exemple ſur le pied de Monſ. D. F. tres-enflé & fort douloureux, ſur lequel on appliqua de l'eau de frais de grenoüille avec le ſucre de Saturne. La douleur fut diminuée, le malade eut une meilleure nuit; mais le lendemain il commença de ſe plaindre d'une petite toux, la difficulté de reſpirer ſurvint; il ne fut plus queſtion de goute; on ne parloit que d'aſthme & d'engagement dans la poitrine. Feu M. de S. Yon & moy ne pûmes jamais l'empêcher de mourir hydropique de poitrine. Il faut donc tenir pour maxime conſtante, que l'uſage des remedes qui interceptent & repercutent eſt tres-perilleux dans une pareille conjoncture.

Il n'y a pas moins à craindre de la qualité de ces remedes dans les mouvemens critiques, dans les depôts qui ſe font ſur les articles indépendemment de la goute, & dans ceux qui ſe font près des parties nobles.

Les parotides, les tumeurs des hy-

pocondres, les éresipeles exigent une tres-grande circonspection dans l'usage des remedes exterieurs. Je n'approuve point celuy du vinaigre dans les éresipeles, ny sur les tumeurs ardentes que la goute excite. On y applique plus seurement l'eau chaude avec un sixiéme d'eau de vie, le boüillon de mou de veau avec quelques grains de geniévre & la reglisse toujours chaudement, la décoction des écrevisses concassées avec le persil est un grand anodyn; le cataplame fameux avec la mie de pain, le lait; il faut y ajoûter les jaunes d'œufs & le safran.

J'ay vû plusieurs gouteux qui avoient le courage d'appliquer la poix noire sur la tumeur; quelques-uns s'en loüoient, d'autres se plaignoient d'un nouveau dépôt plus fâcheux que le premier. Sur ce principe j'ay vû appliquer à Monf. le Maréch. de Villeroy des sangsuës sur les vaisseaux que le mouvement de l'humeur dilate. Monf. le Maréchal ne reçut aucun soulagement du conseil que Mrs de la Brete-

che & Lapara luy donnerent.

L'application d'un papier enduit d'un côté de chaux vive détrempée, & de l'autre de miel sur la partie malade, soulage plutôt du reumatisme que d'une goute declarée.

Les feüilles de bouleau doivent aussi être regardées comme un topique. J'eus l'honneur d'en faire couvrir Monseig. le Maréchal à Marly. On ne peut pas dire qu'il en fut ny plus ny moins incommodé.

Le topique suivant, pratiqué par mon pere, est sans doute le plus seur & le plus efficace. Il y a trois ans que j'y determinay Monseign. le Maréchal de Villeroy. Le bras & la main également rouges & enflez luy faisoient souffrir les plus aiguës douleurs. On y appliqua le mêlange de dix jaunes d'œufs, huit culierées de bon vin ou d'Espagne, on bat le tout avec une culiere de bois dans un vaisseau de terre qui resiste au feu, on remuë le tout jusques à ce qu'il commence à prendre quelque consistance; on y jette

deux bonnes cuilerées d'eau generale, on remuë encore ſur le feu, on retire bien-tôt, on y ajoûte une bonne culierée de la même eau.

J'appliquay ce remede preſque depuis l'épaule juſques ſur la main. Monſeig. en reçut un ſoulagement dans le moment. Monſeig. ſon oncle de Lyon s'en eſt ſervi avec le même ſuccès. Je ſuis perſuadé que ſi on s'en ſervoit dès les premieres attaques de la goute, faiſant les remedes convenables à la cauſe antecedente, on garantiroit les articles de tous ces malheureux depôts qui les lient, en y engageant le tartre & la craye, qui les noüent, racorniſſent, défigurent, & leur ôtent le mouvement.

Monſ. Baile me donna à Toulouſe le remede ſuivant, qui ſoulage tres-ſouvent. On fait rougir à grand feu ſix onces de vieux cloux de fer, on jette ces cloux ſur trois onces d'huile d'olive, & autant d'eau forte. Après deux boüillons, jettez toute la matiere ſur une pinte d'eau froide dans un vaiſſeau de terre; le

jour ſuivant, ſeparez une eſpece de crême qui ſurnage, ſeparez-la & la lavez en pluſieurs eaux, juſques à ce que la derniere ſoit claire, liez ce qui reſtera avec la cire jaune, le camphre, & peu de ſel armoniac. Ce remede topique eſt d'un grand ſecours non ſeulement aux gouteux, mais à ceux qui ont ſouffert des contuſions par des chutes.

Les remarques que je viens de faire ſur l'éreſipele & ſur la goute, confirment la doctrine des fiévres intermittentes, ſur leſquelles ſi je ne me ſuis pas auſſi étendu que je me l'étois propoſé, je crois qu'on en ſera dédommagé par l'examen que j'ay fait de la goute & des vapeurs, ne doutant pas qu'on ne puiſſe facilement rendre raiſon des periodes des fiévres par la proportion de l'humeur retenuë dans les filtres & dans les voyes de la ſeparation & excretion, puis qu'on doit convenir qu'il faut une certaine quantité de matiere heterogene retenuë, pour ſe ſoulever ou faire irruption dans l'habitude, comme le remarque Hippoc.

C'eſt du mouvement de cette matiere que dépend le retour de l'accès, & c'eſt du repos de cette matiere que dépend l'intervale d'un, de deux, de 3. 4. 5. 8. & 9. jours. C'eſt même de ce repos d'un & de pluſieurs mois que dépend le ſilence d'une maladie periodique.

Les critiques voudroient une préciſion geometrique pour rendre raiſon des intervales, & qu'on leur dît numeriquement, qu'il faut un demy-gros, ou quatre ſcrupules de ſuc heterogene dans les filtres pour ſe ſoulever tous les jours, & de cette proportion mathematique, dans leur ſens, on raiſonneroit conſequemment, Puiſque cette quantité n'y eſt pas aſſemblée, vous n'aurez point d'accès; ſi le troiſiéme la meſure eſt complette, vous aurez la tierce; ſi le 4. elle s'y rencontre, l'accès de la quarte ſe declarera. Mais la neceſſité de la ſeparation étant démontrée, les lieux où elle ſe fait étant inconteſtables, peut-on n'être pas content de la ſuſpenſion de la ſeparation dans le flot du ſang, & de l'em-

barras des filtres, où les matieres ſeparées ſont determinées, pour expliquer les maladies qui dépendent de l'un & de l'autre de ces defauts.

L'experience qu'a fait Sanctorius par la Medecine ſtatique de la quantité de la matiere qui ſe ſepare par les pores dans l'état ſain, pourroit bien nous conduire à apprendre la diminution de cette matiere tranſpirable, lors qu'un homme commenceroit à ſe plaindre de quelque incommodité.

J'ay expliqué au commencement de ce chapitre le raiſonnement du Gentilhomme de la Mirandole, qui paroîtra tres-ſenſé à ceux qui en jugeront ſans prévention.

Quoy qu'il en ſoit, on ne pourra jamais conclure d'une autre maniere que nous l'avons jugé, ſçavoir qu'il eſt de toute neceſſité, lors qu'il y a quelque ſuc dominant dans la liqueur, qui ne peut être reduit à l'unité; le ſujet eſt bleſſé: *Aliquid conſpicuum hominem lædit.* Si ce dominant eſt conſiderable, & exalté dans le fond de la liqueur, la ma-

ladie ſe declare dans le moment.

Si ce dominant eſt pouſſé & engagé dans les vaiſſeaux ſecretoires, ſelon ſa quantité & ſa qualité, ſa plus promte ou plus lente fermentation, les accès ſont plus prochains ou plus éloignez.

Puiſque la ſoif eſt un des plus grands tourmens que le malade ſouffre lorſque la fiévre ſe declare, nous condamnons le public qui refuſe cruellement à boire au malade dans le friſſon. On doit luy donner de l'eau ou de la tiſane chaude tant qu'il en pourra boire. Elle devient ſouvent un doux vomitif. Si la nauſée preſſe le malade, il faut l'aider.

Comme j'ay compris l'épilepſie dans le nombre des maladies periodiques, il ne me ſera pas plus difficile d'en rendre raiſon que des cancers, de la migraine, des vapeurs, de l'aſthme, de l'éreſipele, & des maladies auſquelles on ne s'attend pas, lorſque les ſucs excrementeux degenerez ſe changent en eaux fortes.

La grande glande du meſentere pourroit bien être le reſervoir de

quelque matiere maligne, qui manquant d'iſſuë par le vaiſſeau excretoire, exciteroit les ſecouſſes du genre nerveux, qui eſt tres-conſiderable dans ce voiſinage.

Cette maladie, nommée épilepſie, qui commence preſque toujours par quelque contraction du genre nerveux dans les bras, dans les pieds ou dans les mains, marque toujours le tranſport, ou pour mieux dire, la communication de ce malheureux levain au principe des nerfs.

Quoique ce mal ſoit inſurmontable aprés 25. ans, par l'affoibliſſement de la partie ſouffrante, & par l'exaltation de la malignité de cette matiere, nous avons vû des malades fort ſoulagez par la juſte application des remedes ſuivans.

Entre les vegetaux le ſigillum Salomonis, & ſingulierement la petite valeriene, la terebentine, la pivoine, la chelidoine, le polipode de chaîne & l'ariſtoloche ronde ſont les plus efficaces. La preparation qui ſe fait avec les porreaux qui ſurviennent aux jambes des chevaux les plus vi-

goureux, la melise, l'ambre noir & le succin est un des plus puissans remedes. Mons. Bon Medecin de Valence en grande reputation m'a indiqué ce remede, duquel j'ay vû de tres-bons effets.

Le crâne humain, l'usnée, le castor, la corne de cerf, le pied d'élan, le besoart.

On vantoit la tête de loup, qui n'a pas réüssi.

L'ambre noir, le cinabre d'antimoine; mais le plus actif de tous se tire du camphre. Je viens d'en faire trois experiences surprenantes.

L'application d'un caustique à la jambe gauche : le lait est tres-contraire, le vin encore plus.

Ce qu'on défend toujours aux hommes, devient quelquefois un remede pour les Dames.



DE L'ASTHME.

COMME nous avons compris l'aſthme dans le nombre des maladies periodiques, quoy qu'elle ſoit continuelle à de certains ſujets, nous devons neanmoins rendre raiſon de ces retours. Nous examinerons ſes differentes cauſes qui nous conduiront à ſes differentes eſpeces, je propoſeray des remedes ſinguliers contre cette maladie formidable, que Plutarque & Seneque appellent la Meditation de la mort.

Comme notre principal deſſein eſt de traiter de l'aſthme periodique, nous ſommes obligez de faire remarquer que l'aſthme eſt ſympathique ou idiopatique.

Nous parlerons des differentes eſpeces de ce dernier, après avoir expliqué les differentes cauſes de l'aſthme ſympathique. J'en vais rapporter trois ſingulieres, auſquelles on peut attribuer toutes les difficultez de reſpirer periodiques, qu'on a accoutumé

coûtumé d'appeller Asthme.

Le siege de ces trois causes est ordinairement ou dans les glandes du mesentere & des intestins, ou dans les glandes de la matrice, ou dans celles de l'oüaire.

Je place le troisiéme siege dans les vaisseaux & vesicules de la rate, & dans le corps glanduleux du pancreas.

Par ma theorie des secretions & excretions, que j'ay fort éclaircie cy-dessus, il est aisé de juger que les parties heterogenes suspenduës, transportées avec des vents dans les vaisseaux qui traversent l'organe de la respiration, y excitent un soulevement & un gonflement, duquel dépend la difficulté de respirer, qu'on nomme asthme ou orthopnoë, parce que celuy qui la souffre ne peut demeurer dans son lit, étant obligé de se tenir debout, ou dans une situation qui soit perpendiculaire à l'égard des poumons.

Quelques Scholastiques comprennent toutes ces especes sous le nom d'asthme hypocondriaque, parce

qu'ils en recherchent la cause sous le diaphragme & dans les premieres voyes. Entre tous les remedes que je rapporte cy-dessous, & celuy dont j'ay fait mention dans le traité des Vapeurs, l'eau de Millefleurs est un des plus efficaces.

De l'Asthme Idiopathique.

Les parties contenuës dans la poitrine, ou la cavité même, sont accusées de l'asthme idiopathique.

Par les parties contenuës dans la poitrine, nous entendons les differens vaisseaux qui arrosent ou servent à la structure des poumons, nous entendons de plus leur propre substance.

Les vaisseaux sont les veines & les arteres, où le sang par sa seule quantité demesurée pressant les poumons, excite une difficulté de respirer asmathique, que la saignée repetée surmonte facilement, comme nous vîmes dernierement dans un grand Prince. La grande rarefaction & boüillonnement du sang cause le même accident. Mais la cause de

l'asthme, que nous nous proposons de combattre, la plus ordinaire, & qui fait le plus de resistance, regarde la coagulation du sang, veritable germe des polypes. Cette cause de fixation & d'épaisissement qui devient commune à la lymphe, au phlegme & à la serosité, nous apprend comment elle s'embarrasse dans les canaux qu'on appelle âpres, parce qu'ils sont des dépendances de la trachée artere, ausquels on donne le nom de bronches, où le suc lymphatique, où la serosité épaissie & en grumeaux cause ces violens accès d'asthme.

Les asthmes qu'on supporte longtems, sont ordinairement causez par l'embarras des vesicules du poumon & des bronches. C'est dans ces voyes, & dans leurs plus profonds reduits, où niche un suc par fois si épaissi & endurci qu'il s'en forme une espece de corps grandineux. M. de Thou rapporte dans son histoire, qu'un de ses amis attaqué d'un ancien asthme rejettoit souvent de petites pierres; nos observations sont

remplies de ſemblables faits, de Tailleurs de pierres, de Scieurs de marbres, de Cardeurs de laine, de Bateurs de plume & poil propres à faire des chapeaux, dans les poumons deſquels on a obſervé de ſemblables matieres à celles ſur leſquelles ils travailloient. J'ay même obſervé dans la diſſection d'un corps les inteſtins *Colum & rectum* entierement farcis de duvets entâſſez.

La quatriéme cauſe de l'aſthme & la plus difficile à connoître dans ſa naiſſance, eſt le commencement d'une ſeroſité répanduë dans la cavité de la poitrine. J'en ay déja parlé dans l'éxamen des ſignes qui nous apprennent à connoître la fiévre.

On vient de me conſulter pour M. le C. D. P. en Bretagne, qui attaqué d'une difficulté de reſpirer au coucher du ſoleil, & qui augmentoit conſiderablement ſur le minuit, après trois ſaignées conſecutives, eſt reconnu hydropique de poitrine, avec une ſi grande oppreſſion que les crachats ſont ſouvent

teints; ce que j'ay toûjours obſervé dans les hydropiſies de poitrine accompagnées de grandes difficultez de reſpirer, ſingulierement à un Officier de M. le Grand à Paris & à un habitant de Royaumont; M. le Mar. de Tourvile, & M. le Comte de Beuvron eurent les mêmes accidens.

Je remarquay un œdeme dans la partie poſterieure & laterale droite de la poitrine, comme on me le dépeint dans le malade pour qui je viens d'écrire. M. ſon Medecin qui a trouvé ce Gentilhomme ſaigné trois fois me demande, ſi on fera l'opération; j'ay répondu que s'il trouvoit de la force dans le ſujet, il ſuivroit le conſeil d'Hippocrate qui prononce d'ouvrir promtement ἀνλοκα ꞇαμνειν. M. Gras Medecin de M. de Turene fit faire cette opération à un Cartier de Lyon avec ſuccès. M. Delorme la fit faire à un Parfumeur fort âgé, il en reçut neanmoins un ſoulagement conſiderable, & ſurvêcut ſans oppreſſion plus de ſix mois. Je la fis faire à

Lyon à M. Barancy Secretaire de M. Dugué Intendant, qui revint en parfaite ſanté. Lorſque mon pere fut voir Madame de Cantecroix de Lorraine, il fit faire cette opération avec ſuccès à un Officier de ſa maiſon. Monſieur Lambert Chirurgien ordinaire du Roy, attaché depuis long-temps à Monſeigneur le Maréchal de Villeroy, fit l'année derniere cette opération à la femme d'un Tourneur ſi oppreſſée qu'elle demandoit qu'on lui ouvrît le côté, ce que M. Lambert fit à droit, & quelques jours enſuite du côté gauche; elle fut ſi ſoulagée que ſes parens qui la voyoient depuis long-temps mourante à tous momens, furent ſurpris de la réſiſtance qu'elle fit plus de ſix ſemaines malgré la fiévre & la ſuſpenſion des urines, dont on ne pût rétablir le cours.

Comme les Medecins ne conviennent gueres de l'hydropiſie de poitrine, que lorſque le malade eſt preſque noyé, cette incertitude eſt un grand obſtacle à l'opération, qui dans cette conjoncture eſt preſque

l'unique remede, qui feroit par fois fouverain, s'il étoit pratiqué dans le commencement.

Je ne repete point ce que j'ay dit de l'afthme convulfif dans le Traité des Vapeurs; on doit le regarder en bonne pathologie, comme la dépendance de la caufe de l'afthme, qui intereffant le genre nerveux, ne doit pas faire prendre le change à un bon Medecin qui dirige avec raifon fes vûës contre l'agent principal, & ne pas fuivre la fecte des Methodiques, que Cardan appelle avec raifon, Medecins fymptomatiques.

Quoique je me défende toûjours d'une therapeutique en forme, je fuis obligé de rapporter les remedes finguliers que j'ay promis pour le foulagement des afthmatiques par la coagulation du fang, & par l'embarras des bronches & veficules du poumon.

Comme j'ay parlé cy-deffus des effets merveilleux de la faignée lorfque l'oppreffion eft caufée par la quantité ou qualité d'un fang rare-

fié ou fermenté. Il s'agit maintenant de propoſer des ſecours convenables pour délayer le ſang & lui donner la fluxibilité neceſſaire, non-ſeulement pour continuer ſon cours,mais neceſſaire pour la ſéparaiton des parties heterogenes qui s'y trouvent & y arrivent continuellement.

Sans parler de la nourriture qui doit toûjours répondre à la premiere intention,ny des exercices & de tout ce qui regarde le regime de vivre, je me retranche ſur le choix de l'air pur & temperé, ayant vû très-ſouvent des aſthmatiques ſans oppreſſion en de certains lieux, & fort incommodez, lorſqu'ils reſpirent un air différent.

On doit choiſir avec le même ſoin l'eau la plus legere & la plus pure, on la fera plus que tiedir pour y jetter le ſoir de la ſcolopende, qui infuſera hors du feu pendant la nuit. Le malade en boira le lendemain à l'ordinaire avec un vin leger exemt de toute acidité : le vin de Champagne meur eſt préferable à celui de Bourgogne.

J'ay vû donner à M. l'Abbé de Luxembourg de l'infusion de la racine de Contrayerva dans le vin d'Okom avec beaucoup de succès.

Le bouillon d'écrevisses sans viande, avec la racine de persil, & les feuilles de cerfeuil, après avoir bien fait écumer les pattes, cous, cuisses & queües pilées ensuite avec la coque.

Ce bouillon est un très-bon délayant & fort opposé au principe de la coagulation.

Celui des viperes dans la suite dégrumele le sang très-efficacement. On en donne peu à la fois.

Je fais donner auparavant trois ou quatre culierées de la teinture suivante.

Sur deux pintes d'eau on jette deux onces de racine d'enula campana, une once d'hermodactes concassez, une bonne poignée de marrube blanc ratissé, concassé, lavé avec l'eau de vie, deux onces de la racine d'Iris nostras lavée de même, sel armoniac dépuré quatre scrupules, le tout cuira à petit feu, pour

être reduit à près de trois chopines, on paſſera le tout & on y jettera dans un vaiſſeau de terre deux gros d'hyſſope, & un gros de rue, une once de figues de Carême, deux gros de bayes de geniévre, une pincée de feuilles de menthe, un gros & demi de ſel de tartre, le tout demeure à la cave 24. heures, puis on y jette une livre de miel blanc, un gros de canelle, pour faire bouillir enſuite à petit feu juſques à la reduction de près d'une pinte, à laquelle paſſée, on ajoûtera une bonne culierée d'eſprit de vin tartariſé.

Cette teinture ſe donne avant le bouillon du matin, le ſoir avant le peu de nourriture qu'on doit donner, & même dans le temps de l'oppreſſion.

J'ay vû donner ce remede chez Monſ. le Marquis du Paſſage à un Gentilhomme ſuffoqué depuis longtemps par une ſuppreſſion des haimorroïdes. Les bouillons, de legers purgatifs & la teinture le délivrerent d'un aſthme terrible en rap-

pellant les haimorroïdes. Le dépôt fut même si précipité qu'il se fit un abscès dans l'intestin.

Comme le malade disputa quelque temps sur l'ouverture, la matiere par son sejour penetra & traversa l'intestin, ce que nous reconnûmes avec le Chirurgien qui proposa l'opération. Un Opérateur du Dauphiné promit la guérison avec le regime suivant & deux injections que je décriray dans la suite. M. le Marquis dit qu'il falloit tenter ce remede avant l'opération.

Le regime consistoit à boire ordinairement d'une décoction faite avec la sarse pareille en poudre, la racine de frêne & le vin blanc.

Le malade ne prenoit aucun bouillon ny potage. On lui donnoit à dîner un poulet rôti & le lendemain un pigeon sur le gril, le soir un ou deux œufs.

L'Opérateur se servoit de deux injections, dont il ne me fit plus de mystere dans la suite.

La premiere étoit composée avec la racine d'aristoloche, de thlaspi,

les feuilles de ranoncule, de tithymale & pervanche, le vin blanc & une pincée de cendres clavelées.

Après s'être servi de ce déterſif, eſpece de catheretique pendant huit ou dix jours, il employoit l'injection faite avec les feuilles de joubarbe, ortie, grieche, millefeuille, & millepertuis, la terebenthine, l'alun & le gros vin.

L'Apothicaire me dit qu'il avoit vû une fiſtule güérie dans ſon voiſinage par cette conduite. Je luy dis que la fiſtule étoit borgne, qu'elle ne penetroit pas; il me dit que M. Chapat Medecin de Grenoble le croyoit comme moy.

Il fallut enfin venir à l'operation après une tentative de trois mois.

Il y a cent perſonnes à Paris qui ont des remedes infaillibles pour guérir les fiſtules de l'anus borgnes, parfaites, imparfaites & de toutes les eſpeces; je conviens neanmoins que j'en connois un, qui a de ſinguliers remedes pour guérir des fiſtules, de l'eſpece que je viens de déſigner dans le Gentilhomme de

Saint George. S. A. R. de Lorraine s'en eſt même bien trouvée & ſoulagée pendant quelque temps ; mais l'inteſtin étant percé de part en part, & depuis long-temps, il a fallu avoir recours à M. de la Peironie, dont la capacité & dexterité détermina il y a trois ans un des premiere Princes de ſa maiſon, auſſi ſage que grand Capitaine, à prendre une confiance entiere à ſon merite, on n'a rien eu à deſirer pour le ſuccès à Luneville ny à Paris.

Cette digreſſion ne ſera pas inutile dans l'examen des fiſtules & des différentes cauſes de l'aſthme, que le retour des haimorroides a parfaitement terminé en délivrant le Gentilhomme de la difficulté de reſpirer preſque continuelle, de la palpitation de cœur & de l'intermiſſion du pouls, par les remedes que j'ay rapportez.

Les ſuivans conviennent mieux à l'embarras des bronches & des veſicules du poumon.

On tire du tabac & du ſouphre les plus puiſſans ſecours pour faci-

liter l'expectoration des ſucs poiſſez, & pour en combattre la cauſe antecedente.

Le ſyrop de tabac ſe fait avec le meum, le fenouil & les raiſins ojubis, les pepins ôtez, on en prend deux culierées, & par deſſus ſix culierées de l'hydromet ſcillitique avec l'helenium.

Avant ce remede & les ſuivans, c'eſt au Medecin d'éxaminer l'état de l'eſtomach & des premieres voyes.

La teinture ſuivante rend l'effet des bechiques plus favorable; je fais faire une infuſion de gratiola avec l'hyſſope, & la mane, ſur 2. à 3. onces de coulure, je mêle 2. ou 3. grains de Kermes mineral, ſelon que le beſoin l'exige. L'eſtomach & les premieres voyes dégagées, les remedes pectoraux s'inſinuent avec plus de liberté.

L'opiate ſuivante eſt un des remedes le plus recommendables. On prend le ſouphre lavé 18. fois, la terebenthine, la teinture de ſaffran dans l'eau de vie brûlée avec le ſucre, on incorpore le tout avec

le ſyrop de tuſſilage.

On prend de ce mêlange matin & ſoir.

Je connois des aſthmatiques qui ſe loüent fort de la fumée du meum, du tuſſilage, comme M. de Niert; la fumée du tabac a beaucoup de partiſans; mais la différence des ſujets & de la cauſe de l'aſthme doit faire décider du choix.

L'experience nous fait convenir de la ſuperiorité du tabac mâché ſur tous les autres remedes. Monſ. l'Abbé Dormand, Monſ. de Langlée, ſont des témoins de l'effet merveilleux de ce remede, Monſeigneur le Duc de Boüillon lui doit 12. ou 15. de ſes dernieres années.

Dans les grands accès d'aſthme; nous nous ſervons utilement de la gomme ammoniac diſſoute & mêlée avec l'eau d'hyſſope, le ſyrop d'éryſimum & quelques goutes d'eſprit volatil de ſel armoniac. Ce ſyrop qu'on appelle de Velar en Flandre, ou plutôt le ſyrop du chantre y eſt d'un grand uſage. C'eſt Lobel qui étoit d'Anvers, fameux Botaniſte

qui lui a donné le nom de ſyrop du chantre.

J'ay vû de vieux chaſſeurs à la venerie de Turin qui vantoient fort la poudre de poumons de Renard ſechez & détrempez dans le vin blanc que l'on ſouphroit ; j'en ay ordonné à Neuville, à Evreux & à Villeroy & n'en ay rien ouy dire de ſingulier ; l'opiate, le tabac & le maſticatoire emportent le prix.



DE

DE LA PESTE.

NE dira-t'on pas que je ressemble au soldat qui arrive à l'armée lorsque la bataille est donnée ; mais l'ennemi que l'on vient de combattre n'a point desarmé, il ne fait jamais de paix ; s'il donne quelque tréve, c'est pour faire de nouvelles invasions avec plus de surprise. Puis qu'on est encore sur ses gardes dans les lieux de la desolation, un Medecin doit son contingent pour soutenir la guerre contre l'ennemi du genre humain. Je dis même plus ; je ne pouvois pas écrire sur les fiévres malignes de 1713. ny sur les petites veroles suivantes, qu'on pourroit nommer pestilentielles, puis qu'elles emportoient le plus grand nombre des malades, sans parler de la peste, d'autant plus que mes remarques sont fondées sur les observations des pestes d'Allemagne, de Lyonois, de

Suiſſe, de Languedoc, qui m'ont été communiquées par le fameux M. de Lorme, M. Legras Medecin de merite, qui a paſſé ſa vie auprès de M. le Prince de Turene, par M. de Beleval, qui m'a preſidé à Montpelier, & par mon pere Commiſſaire de ſanté, premier Echevin de la ville de Lyon, qui n'a pas peu contribué à établir les reglemens & le bon ordre du Conſulat, pour garantir la Ville, la Province & ſes voiſines du plus terrible des fleaux.

Thucydide, Apian Alexandrin, Denis d'Halicarnaſſe, qui ont écrit des peſtes d'Athenes, d'Ethiopie, d'Egypte & de Carthage, tous mes auteurs, conviennent que la peur & la deſertion cauſent les plus grands deſordres, & font perir beaucoup plus de perſonnes que la peſte même. Cette derniere de Provence nous a confirmez dans ce ſentiment. Dans l'abandon où on fut d'abord on a vû mourir dix mille perſonnes faute de nourriture & de remedes; & ſouvent manque d'un verre d'eau.

Ceux qui ne croyent pas plus à la contagion qu'aux Sorciers, trouvent dans ces histoires de grandes autoritez.

Un Medecin du premier ordre & d'un merite distingué se fortifie tous les jours dans ce sentiment, qui luy sert de recreation avec ses amis; avec d'autres, il en fait un problême qui embarrasse beaucoup ceux qui ne se servent pas avec dexterité des deux anses d'Anacharsis. Si Monf. le premier Medecin n'avoit mis en évidence toutes les raisons qui insinuent la communication de la peste dans les Memoires qu'il a envoyez à Marseille, je ne croirois pas donner atteinte à la consideration qui est dûë à Monf. C. si je n'étois pas de son sentiment :

Diversum sentire duos de rebus iisdem,
Incolumi licuit semper amicitia,

je tâcherois de faire ceder la peur & les plus grandes frayeurs au contact immediat & aux particules empestées qui s'échapent continuellement par la transpiration & par l'expiration, qui sont autant d'étincel-

les qui allument le feu de la Peste dans les corps qui en sont susceptibles. Le sçavant Traité d'un Academicien de Languedoc fait voir que le dard invisible est le plus actif de tous les levains, qui pouvant avoir son supôt dans des particules empoisonnées, pouvoit avoir emporté les trente mille hommes qui perirent de la peste en trois jours dans l'armée de David. La peste du grand Caire, qui tuoit vingt mille hommes par jour, reconnoissoit sans doute une cause de cette activité, aussi-bien que cette peste generale de 1343. qui en cinq ans ne laissa presque pas la moitié des habitans de l'Europe.

On pourroit bien dire qu'une cause aussi generale n'avoit pas besoin de sujets susceptibles pour se multiplier : mais comme il est de nototrieté publique que de proche en proche par la communication on voyoit des lieux desolez, pendant que des voisins retranchez échapoient au peril, qui dans la suite devenoit commun par la communication ; ce

qui nous a paru dans la Provence, dans le Comtat & dans le Languedoc; on ne peut disconvenir que le commerce des pestiferez ne soit tres-dangereux pour ceux même qui avec beaucoup de courage sont incapables d'avoir peur. Le quartier de S. Just, qui se trouva muni de provisions, se garantit dans la grande peste de Lyon par la même précaution. Le quartier de Bourneuf à Lion, comme celuy de S. Marcel à Paris, a été moins exposé à cause des Taneries, qui élevant des particules capables d'émousser & d'embarrasser les atomes empoisonnez & du ciel & de la terre, servoient de sauvegardes aux peuples de ces cantons.

Ceux qui exceptent la peste des maladies contagieuses, rendent facilement raison, par la cause generale, de la perte des 20000. hommes du Grand Caire en un jour. Il en mourroit cent mille qu'ils n'en seroient point étonnez, & qu'ils ne croiroient pas que la contagion en pût augmenter le nombre. Ils trou-

vent autant de force dans l'activité de la cause generale, qu'on en trouve dans le bras de l'Ange Exterminateur de 72000. personnes.

Si on ne peut connoître le bois dont l'Ange se servit pour faire les fléches, un Astrologue prévenu vous dira qu'il faut examiner la malignité des aspects que l'on observa dans les grandes & horribles pestes qui desolerent le Royaume sur la fin du regne de Philippe de Valois en 1345. & qui se rallumerent trois années ensuite. L'Italie fut desolée en 1373. par une peste aussi cruelle sous le Pontificat de Gregoire XI. & dix ans ensuite, ne souffrit pas moins sous Clement VII. Sylvius & Dalechamp, tous deux Medecins de Lion, rapportent que la plus grande peste fut precedée du concours de Saturne, Mars & Jupiter au dix-neuviéme degré du Verseau. Le contemplatif continuëra de vous dire que sur de pareilles & approchantes positions, dont ils font mention, on peut prendre de grandes précautions, qui regardent le changement

d'air, la diſtance des lieux, le regime de vivre, les exercices, les ſoins redoublez de la voirie, la propreté des lieux, la ſeparation des malades, mais plutôt la ſortie promte de ceux qui ſeront dans les lieux où les maladies ſe declarent. Je n'approuve pas qu'on tranſporte les malades; c'eſt infecter l'air par lequel on les fait paſſer. Mais, dira-t'on, ce ſont des domeſtiques; les maîtres n'ayant rien de plus precieux que leur ſanté, doivent aller ailleurs, & laiſſer leur maiſon bien fermée, avec tous les ſecours neceſſaires. Avec cette attention un Prince, un Seigneur, un ami ſera étudié par ſon Medecin ſur l'eſpece des remedes pratiquables à la veille de l'orage, dans lequel nous nous retranchons ſur l'examen du ſujet attaqué de la peſte, qui ſelon les differentes diſpoſitions du malade exige une differente conduite; mais quelque incertitude qu'il puiſſe reſter du problême de la contagion, le Medecin doit toujours être attentif à empêcher la communication du ſain avec le malade, avec la mê-

me ſeverité qu'on preſerve une partie ſaine de celle qui eſt corrompuë, & menacée de la gangrene.

Cette maladie doit être traitée, comme toutes les autres, où l'indication la plus forte, & les égards à la cauſe compliquée doivent determiner le Médecin, qui doit être ſingulierement occupé de raſſurer ſon malade, puiſque la peur eſt une des plus puiſſantes cauſes de la peſte; réellement par la concentration des eſprits que la peur cauſe, & par la ſuſpenſion du mouvement, les dehors étant abandonnez, les miaſmes des particules empoiſonnées s'introduiſent avec beaucoup plus de facilité.

La raiſon & l'experience nous convainquent que les particules offenſives qui s'élevent continuellement des ſubſtances animées & inanimées, cauſent une infinité de maux proportionnez à leur activité. Lorſque les miaſmes attaquent des parties ſemblables à celles dont ils ſont détachez, dans une proportion aſſez conſiderable, pour faire impreſſion

ſur une ſubſtance diſpoſée, on voit éclôre une maladie contagieuſe.

J'ay vû M. le Marquis d'Urfé jeune & robuſte revenir de Flandre avec un Gentilhomme phtiſique, dans une chaiſe à deux places. Le froid étoit ſi rigoureux, qu'il fallut avoir les glaces toujours levées. Le Marquis perit du même mal, & avec tous les mêmes accidens, qui cauſerent un ulcere conſiderable dans le poumon malgré tous les ſecours que M. Dubeley & moy pûmes luy donner.

Madame la Marquiſe de Cagnol jeune & d'une bonne ſanté, eut le même ſort à Montmelian, où je fus envoyé par Madame Royale pour voir M. le Marquis de Pianeſſe malade.

Le Marquis de Cagnol avoit les mêmes accidens que le Marquis d'Urfé. J'avertis ſon épouſe du peril auquel elle s'expoſoit en couchant avec ſon mary, quoy qu'elle n'eût eu cette complaiſance que pendant quelques nuits. On ne put l'empêcher de mourir du même mal.

J'ay vû nombre de pareils exemples; mais ces deux me ſont toujours preſens.

Les ſeparations que mon pere fit faire autrefois dans la maiſon de la Charité de Lyon, pour empêcher le progrès du ſcorbut, ſont des témoins recolez & confrontez de la contagion. Il y en a des miliers de la petite verole, des fiévres malignes, de la rougeole, de la gale, du ſcorbut, de la ladrerie, de la toux; qui deſole les enfans, ſi vous ne les ſeparez pour les garantir de ce mal, que le peuple appelle coqueluche. Les maladies des yeux marquent ſouvent la force de ces miaſmes ſur les parties qui ſont en relation avec celles dont ils partent:

Dum ſpectant oculi læſos, læduntur & ipſi,
Multaque corporibus tranſitione nocent.

Si l'on trouve des miliers d'exemples de communicabilité de quelques levains aux corps qui en ſont ſuſceptibles, le monde entier nous

donne des milions d'exemples de la contagion qui a toujours rendu la peſte ſi redoutable.

La grande difficulté regarde les cauſes préciſes de la peſte. Comme il entre toujours plus d'amour propre dans de pareils examens, que de deſir de découvrir la verité, le Phyſicien eſt toujours plus occupé de ſoûtenir ſon ſyſtême, que d'approfondir les difficultez, & de reſoudre les objections qui luy ſont contraires ; tant il eſt vray que la plûpart des Sçavans n'ont jamais plus d'eſprit que lors qu'ils défendent une mauvaiſe cauſe.

La corde du Sonneur de Milan & le balot de Marſeille ont ouvert un grand champ aux miaſmes & aux inſectes du Pere Kirker. L'érudition de mes deux confreres a mis ces deux problêmes dans un grand jour. Ceux qui regarderoient ces faits comme des procès verbaux contre les Sorciers, les mettroient bien-tôt hors de Cour ; mais comme les particules offenſives, qui tranſpirent des corps, ſont demontrées, & qu'elles

participent du mouvement des ſubſtances animées, dont elles ſont détachées, il s'agit de faire voir que les atomes qui s'échapent des corps inanimez, ont ſouvent plus d'activité que les miaſmes qui partent des corps animez.

J'ay vû dans un laboratoire à Turin mourir un jeune homme dans un moment par la fumée du ſublimé corroſif. Ce qui arriva à Ste Croix eſt connu de tout Paris. Les terres nouvellement remuées combien en tuënt-elles tous les jours ? Il y eut les années dernieres pluſieurs perſonnes étoufées dans les foſſes des Hales. Les vapeurs de la grote de ſaint Germain près de Pouzol, dans le royaume de Naples, étouffent-elles pas le chien qu'on y jette, qui reſteroit mort ſi on ne le retiroit dans le moment ?

Les eaux corrompuës dans les conſtitutions de pluyes & de vents de Midy, dont parle Hippocrate dans ſes Epidemies, ſont tres-propres à remplir l'air de particules empoiſonnées.

S'il y a des eaux naturelles qui interceptent non ſeulement le mouvement du liquide, mais qui endurciſſent le ſolide, que ne peut-il arriver de ſurprenant dans le liquide ordinaire corrompu, pour être joint aux peſtilentielles vapeurs des planètes empoiſonnées, dont il peut s'élever des particules gorgoniques :

Flumen habent Cycones, quod potum ſaxea reddit
Viſcera, mox cunctis inducit marmora rebus.

En un mot, toutes particules émanées de corps vivans ou inanimez communicables, qui interceptent le mouvement des eſprits & du ſang, de maniere que les ſeparations ne ſe font plus, ou tres-difficilement, doivent être regardées comme cauſes efficientes de la peſte.

Si le mouvement eſt entierement intercepté, le malade meurt ſur le champ; s'il eſt interrompu ou traverſé dans ſa direction, on diſpute ſur le plus ou le moins d'obſtacles. La diſſolution, la coagulation du ſang ſont des dépendances de la puiſſance

de cette cauſe, qui arrêtant la grande rouë de la machine, cauſe la confuſion, dont parle Hippocrate, par le defaut de toutes les ſeparations, par les pores, par les glandes & par tous les vaiſſeaux excretoires. D'où il s'enſuit que cette union, qui fait le principe de la vie, n'y eſt plus, & que les parties integrantes ſe décompoſent, manque de directeur, d'où ſe forment les puſtules, les anthrax, les parotides, & tout ce que l'on voit ſur l'habitude du corps.

Par nos obſervations ſur les maladies contagieuſes, il n'eſt pas difficile de comprendre que les particules qui s'échappent des corps frappez de la peſte, peuvent produire de ſemblables effets ſur des corps ſuſceptibles, car cette condition ſera toûjours requiſe & concluante.

Tout ce qu'on dit des corbeaux & des femmes couchées avec leurs maris, ne fera jamais aucune impreſſion ſur des Medecins raiſonnables.

Les levains, les dragons volans trouveront toujours des exceptions,

lorſque la diſpoſition ſera contraire à leur activité; mais on accuſe l'impuiſſance de ce levain, lors qu'il paſſe par le fluide de l'air. La coutume dans laquelle nous ſommes de meſurer la force des agents aux volumes des corps qui les enferment, nous met toujours en défiance contre l'énergie des molecules, comme s'il n'étoit pas conſtant qu'il y a une infinité d'êtres d'une fort petite maſſe & d'une tres-grande vertu, *mole minimum, virtute maximum.*

C'eſt par cette prévention que notre jugement porte ſouvent à faux. On ne veut pas comprendre que le levain agit par toute ſa ſubſtance, que ce qui reſte, quand il s'en ſepareroit quelques particules, eſt également poiſon. Que ſi le fluide de l'air diminuë de la maſſe, il ne diminuë rien de la force. Il eſt même vraiſemblable que ce levain trouvant dans l'air de ſemblables particules, groſſit & ſe raſſemble dans les lieux où la peſte eſt allumée, & où il meurt à toute heure une infinité de perſonnes.

Il eſt hors de doute que dans une atmoſphere infectée les levains font de continuelles recruës, plutôt qu'ils ne diminuënt de leur force, ny même de leur volume.

L'Academicien de Languedoc qui a remporté le prix ſur le ſujet des levains, nous apprend qu'une livre de levain fermenteroit le bled de l'Univers reduit en pâte, & que la flâme, eſpece de levain, embraſe tout, ſans preſque rien perdre de ſa ſubſtance.

Je vois bien qu'on m'attend à Milan, & à l'ouverture du balot de Marſeille. Je crois être bien fondé de dire que les particules empeſtées s'attachent à la mouſſeline, à la gaze & aux toiles de coton, comme le muſc, la civete, l'ambre & les mauvaiſes odeurs s'attachent & parfument les étoffes où elles ſont renfermées. Une peau de franchipane gardée vingt ans frappe vivement tous ceux qui ſe trouvent à l'ouverture du cabinet d'où on la tire.

Les particules en queſtion ne ſont pas auſſi ſenſibles aux procès mammillaires, c'eſt-à-dire à l'organe du

ſens

ſens deſtiné pour l'odorat; mais elles le ſont, je dis tres-ſenſibles aux eſprits, au ſang, & au cœur même, lorſque l'homme meurt dans un pareil dévelopement de marchandiſes.

Les levains marquez & empreints du caractere de poiſon, ſont un objet auſſi diſproportionné au principe de vie, que le muſc eſt proportionné à ceux qui aiment les odeurs. Si l'un agit ſenſiblement, & l'autre inviſiblement, ce dernier, bien loin d'agir moins efficacement, agit avec d'autant plus de force, qu'il attaque des ſujets, qui n'étant point en défiance, ſont penetrez avec plus de violence: c'eſt ſur ce principe qu'on a vû des perſonnes empoiſonnées à l'ouverture d'une lettre, d'autres en portant un bouquet au nez, comme on a vû mourir à Piſe deux perſonnes en cachetant des lettres.

La corde du Sonneur ne ſera pas plus difficile à expliquer, étant chargée de corpuſcules empeſtez émanez des corps, auſquels elle a ſervi pour leur ſepulture. Je ne détermine point la qualité de ces particu-

les, ny l'impreſſion qu'elles peuvent faire ſur le ſang ; je paſſe plus avant, & je dis que ces particules attaquent les eſprits, qu'elles en troublent la pureté, qu'elles en pervertiſſent la direction, & ſouvent interceptent leur mouvement.

L'effet de ces molecules empoiſonnées me perſuade qu'elles ſont gorgoniques, deleteres & mortiferes, que dans leur cours elles s'aſſocient aux particules analogues qu'elles rencontrent dans l'athmoſphere, que cette recruë ſert de pâture au feu de la peſte, qui fait plus ou moins de progrès ſelon les diſpoſitions des ſujets, & le ſervice qu'on rend aux malades. La peur *animam expectorans* a cauſé l'abandon, le manque d'alimens & de remedes, qui ont donné lieu à la derniere deſolation de Marſeille.

Je ne puis finir l'article du Sonneur de Milan ſans rapporter un exemple plus ſurprenant dans cette eſpece

J'ay lû dans un Auteur grave, qu'un enfant mourut enragé pour

s'être bleſſé avec un tronçon d'épée qui avoit ſervi quatorze ans auparavant à tuer un chat enragé. Cet enfant joüant avec ſes compagnons dans un grenier, fut bleſſé à la main par cette même épée. Sennert ou Skenkius, où je l'ay certainement lû, rapportent que ce pauvre enfant mourut enragé. Ce fait pourroit favoriſer l'opinion des agens animez pour tranſmettre la cauſe de la peſte ſi l'on pouvoit comparer une particule expirée d'un corps vivant, avec l'ombre d'un atome de ſang, d'un animal mort depuis quatorze ans. Mais eſt-il permis de parler ſi longtemps de levain ſans rechercher la cauſe de ce levain qui part des corps & qui rend les autres ſuſceptibles de ſon impreſſion? M. B. ſuivi & préferé à tous les Academiciens dans ſon Traité de la Fermentation, prouve que dans la diſpoſition de la deſunion des parties integrantes, l'ébranlement des parties inſenſibles, leur déplacement & leur ſeparation eſt l'unique cauſe materielle ou occaſionelle de la generation des fer-

mens & de leur multiplication. Il attribuë ce dérangement au rapide mouvement de la matiere ſubtile, qui ſe mouvant dix-ſept fois plus vîte que le tourbillon dans lequel nous ſommes renfermez, ébranle, dérange & ſepare les parties inſenſibles des mixtes. Cet Academicien prouve l'exiſtence de la matiere ſubtile par la machine pneumatique, où la pâte s'aigrit plus tard que dans l'air. Le feu qui ſe communique à la poudre à canon enfermée dans la machine pneumatique, en eſt une preuve convainquante: c'eſt une grande ſatiſfaction pour ceux qui ſont leur étude particuliere des principes d'Hippocrate, de voir qu'un des plus grands Phyſiciens de ce temps rapproche l'unité de notre Maître, de laquelle dépend la durée des mixtes, & au défaut de laquelle il impute avec raiſon la ſource des plus grandes maladies. M. l'Abbé Villenot raiſonnant ſur la matiere étherée, n'étoit pas de l'avis d'un Philoſophe, qui par un changement imaginé dans notre tourbillon, don-

noit pour la cauſe des plus grandes peſtes, l'acceleration du mouvement de la matiere ſubtile, qui précipitant la ſéparation des parties integrantes, & inſenſibles, n'alloit pas ſeulement à la décompoſition des corps, mais à la prompte deſtruction des ſujets; ce ſçavant homme eſtimoit que la ſuſpenſion de la matiere ſubtile étoit plus aiſée à comprendre par la poſition & oppoſition de quelques corps, qui n'admettroit pas le paſſage de cette matiere dans la planete ſur laquelle nous ſommes; cette cauſe negative luy paroiſſoit plus propre & plus puiſſante pour rendre raiſon des grands ravages de la peſte; de ſemblables hypotheſes ſoûtenuës de quelque vraiſemblance reſoudroient bien des difficultez inſéparables des différens ſentimens ſur la cauſe de la peſte.

Monſ. G. a fait trop d'honneur à l'opinion du P. Kirker ſur les vers qu'il regarde comme la principale cauſe de la peſte, pour que je ne le prie pas de trouver bon que je

luy propose mes difficultez, après avoir établi, s'il me semble, assez vraisemblablement, que les parties offensives des vegetaux, des mineraux, des eaux & de la transpiration & expiration des corps vivans, sont plus que suffisantes pour causer les maladies contagieuses & la peste.

Je conviens que l'athmosphere est toûjours chargée d'une infinité d'insectes, mais nullement formez au hazard, ny dépendans de la corruption des animaux & des vegetaux, comme nous l'établirons dans la suite.

Cette generation fortuite pourroit être reçûë dans la Philosophie de Democrite & d'Epicure, la nôtre reconnoît un ordre constant dans la Nature, qui ne change point par le besoin des systêmes ; il y a une si grande quantité d'insectes créez, que ce seroit multiplier les êtres sans necessité, que d'imaginer qu'il s'en puisse produire de nouveaux ; il paroît même qu'il y a une espece d'ordre & d'arrangement dans cette

production naturelle d'insectes, puisqu'on en trouve de propres, ou, pour mieux dire, de destinez, pour chaque vegetant, & même différentes especes dans chaque genre d'insectes. Les infusions des plantes, des racines, des écorces, des bois & des fleurs, nous font appercevoir par les différens microscopes une infinité d'insectes, la teinture à froid du bois de chêne floté, nous découvre 15. ou 16. petits animaux qui représentent des poissons; l'infusion de l'anemone royale nous fait voir un masque de figure humaine, la teinture du seleri, du sené, de la rhubarbe, du vieil & nouveau foin fait nager un grand nombre de ces petits animaux. Il y a long-temps que nos Philosophes disent: *Omnia sunt animæ plena.*

Si Pic de la Mirande a crû que chaque Etoile faisoit croître une plante, je puis imaginer que chaque insecte y trouve sa subsistance, comme les mouches à miel y trouvent la leur dans la substance des fleurs qui leur est la plus convenable;

bien-loin de combattre les insectes je les reconnois par-tout, mais aussi anciens que tous les autres animaux. Leur moule est de tous les temps; s'il répugne à la Providence qui crée pour conserver, qu'il y ait une espece particuliere d'insecte pour dépeupler l'univers, il est presque impossible de comprendre que cette même Providence ait besoin d'une nouvelle generation d'insectes, pour châtier & punir les crimes des hommes; la toute-puissance du Seigneur paroîtroit bornée, s'il manquoit dans ce qui est créé de moyens pour executer les ordres de sa justice: elle s'est servie de mouches & de sauterelles, comme les plus vils de tous animaux, pour abbattre l'orgueil de Pharaon; les tremblemens de terre, les embrasemens, la foudre, les éclairs & le tonnerre, étoient trop éclatans, pour humilier une créature indigne de sa colere.

Les observations faites sur les insectes, prouvent que leur generation ne dépend pas de la corruption, qu'elle a sa source dans les œufs

aussi anciens, que la semence des animaux parfaits; ces mêmes observations apprennent, que les insectes ne s'introduisent que dans les parties corrompuës des animaux, mais qu'ils ne sont ny la cause ny l'effet de la corruption. Pour démontrer cette verité, on renferme des chairs dans un vaisseau de terre, ou de verre, on le couvre d'une toile fine & serrée; lorsque les chairs se corrompent, on remarque sur la toile ou le tamis beaucoup d'insectes par le moyen des microscopes. L'experience nous apprend, qu'ils ne s'y présentent qu'au temps de la corruption des chairs; de quelque loupe qu'on se serve, on ne trouve aucun insecte dans cette chair corrompuë couverte où ces animaux n'ont pû s'insinuer, ils imitent les oiseaux de proye qui suivent les corps qui sont à la voirie, & qu'on y jette.

Pour les vers dans les corps des pestiferez, on ne les a jamais regardez comme la cause de la peste, ny comme le produit; le bon Physicien convient que la chaleur na-

turelle étant fort affoiblie, les œufs de ces animaux avalez avec les alimens liquides ou ſolides, trouvent plus de facilité à éclôre, & qu'il faut une certaine diſpoſition pour faciliter le développement dont Kirker paroît convenir en parlant de la production de ces inſectes.

Toutes ces obſervations ſont de grands préjugez contre les dragons volans, dont la premiere generation ſuppoſée, & la ſeconde qui implique, ſont entierement contre l'ordre de la Nature. Ce que Monſ. de Lanciſi premier Medecin du Pape deffunt, remarque ſur les vers dans le tems des fiévres malignes & maladies contagieuſes, s'explique fort aiſément par nos obſervations tirées de celles de France & d'Angleterre, fondées ſur l'ancienne exiſtence de ces inſectes.

Pourquoi armer de nouvelles legions d'ennemis inviſibles, lorſque nous ſommes inveſtis de toute part par ce que nous reſpirons d'impur, par ce qui tranſpire des corps qui nous environnent, par les alimens que

nous sommes obligez de prendre, & par le combat continuel qui se fait en nous, entre les parties qui nous composent :

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Quæ ortus eadem est, interitus causa, quæ mille modis acceleratur. Pline s'en plaint en plusieurs endroits.

Sans prévention pour les particules offensives qui partent des animaux, des vegetaux & des mineraux, ny aucune préoccupation contre les insectes volans, on conviendra de bonne foy, que dans ce dernier sentiment il est beaucoup plus difficile de rendre raison de tous les phénomenes de la peste, qu'il ne l'est par les principes de communication, de contagion & des foyers, que j'ay clairement expliquez & desquels dépendent les maladies qu'on n'évite presque pas, ou fort difficilement, qu'en s'éloignant de ceux qui en sont infectez ; ces fiévres malignes que j'ay vûës en Provence, en Dauphiné, & à Lyon en 1692. & 93. ne different

que du plus ou du moins de ces dernieres de Provence. S'il n'y avoit pas eu plus d'ordre à Lyon qu'à Marſeille, le progrès auroit été infiniment plus grand ; les enterremens de 8. & 10. corps qui paſſoient dans la même ruë tout à la fois, furent défendus ; cette précaution n'empêcha pas que beaucoup de citoyens ne ſortîſſent de la Ville, en ſuivant l'éxemple de tous les étrangers. Je n'ay garde de ſoûtenir que dans la peſte de Provence il n'y eût un degré de malignité fort ſuperieure à celui qui cauſa les fiévres qui regnerent en 1692. & 93. Comme il eſt de notorieté publique, que le commerce des ſains avec ceux qui étoient infectez, multiplioit les malades, on n'ira point chercher des êtres inviſibles, lorſque des ſupôts auſſi réels que des transfuges & leurs marchandiſes portées en différens lieux, comme le Comtat & le Gevaudan, y ont cauſé de maladies ſemblables à celles des lieux d'où ils s'étoient échappez : ces dragons volans n'auroient

pas ny le goût ny la discretion d'épargner Aramond, Nymes & Montpellier, & beaucoup d'autres lieux, où ces passagers n'ont fait de sejour ny étalé leurs marchandises, persuadé que ces transfuges n'étoient pas infectez dans le passage de ces lieux, & qu'il n'y avoit à craindre que du développement des marchandises, où le foyer de la peste pouvoit être retranché.

Le Commentateur de Thucydide rapporte qu'un homme pouvoit sans être incommodé de la peste, être d'un commerce aussi dangereux que s'il avoit la peste, en exceptant tous les foyers qu'il pourroit avoir sur ses habits, cela s'appelleroit avoir la puissance de la peste sans en avoir l'acte. Ce Medecin sur Thucydide compare cette puissance à celle que l'on donnoit à cette belle Indienne que l'on envoyoit à Alexandre; la vertu du poison ne devoit s'expliquer que dans le commerce que les Indiens ne doutoient pas qu'elle n'eût avec ce Prince.

Enfin les Kirkiriens ne pouvant

diſconvenir qu'il y ait des maladies contagieuſes, comme je l'ay prouvé par faits & articles, voyant bien qu'il y auroit de la mauvaiſe foy de diſconvenir que la peſte ne ſoit une maladie contagieuſe, pour éviter la neceſſité où ils ſe trouvent d'admettre un levain contagieux plus actif, il prennent le parti de faire part au public d'une nouvelle découverte pour couper le nœud gordien, qu'il eſt impoſſible de dénoüer dans leurs hypotheſes, qui admettroit la contagion du ſcorbut, de la ladrerie, de la petite & groſſe verole, de la gale, des fiévres malignes, de la phtiſie, de la coqueluche, & tireroit en même-temps la contagion de la peſte, par le contact & les foyers qui communiquent les précedentes maladies. Ils ſe trouvent forcez de publier que toutes les maladies contagieuſes dépendent des vers; mais cette nouvelle pathologie s'évanoüit par les obſervations de France & d'Angleterre, qui prouvent que les vers ne ſont, ny l'effet, ny la cauſe de la pourriture,

mais que ces animaux y arrivent comme les oiſeaux de proye aux carcaſſes pourries ; ce qui fair voir la force des corpuſcules émanez de la pourriture de ces corps , puiſque les faucons & les milans traverſent une grande étenduë de campagnes pour venir à la curée de ce qui ſe trouve de corrompu dans nos plaines.

Ce que j'ay obſervé des fiévres malignes de Dauphiné & de Bourbonnois, où changeant d'air, je fus ſoulagé dans le moment, de ce que j'avois reſſenti de douleur & de fiévre, nous convainc que l'air des lieux où ces fiévres malignes ſont ſi dangereuſes, eſt infecté ou en ſoy par l'appeſantiſſement de l'athmoſphere ſurchargée de particules nuiſibles, ou par une ſublimation continuelle de celles qui émanent des corps malades & mourans, ou par une exaltation de corpuſcules veneneux qui partent des terres, des mineraux ou vegetaux, de ces lieux qui ont acquis un degré de malignité qui exige un certain inter-

valle de tems pour ſe développer.

Ces inſectes qui ont des pieds, des ſerres & des aîles, dont la ponte, comme on dit, va quelquefois à des milliers d'œufs par jour, ſe contiendroient-ils dans un eſpace auſſi déterminé? Non-ſeulement la peſte feroit des progrès infinis, mais je ne vois pas comment elle pourroit finir, d'autant plus qu'il eſt conſtant par l'ordre de la Nature que chaque eſpece ſe perpetuë. Le Kirkirien ne peut donc pas dire, quand la peſte finit, que ces inſectes trouvent enfin leur tombeau dans ceux des perſonnes auſquelles ils ont donné la mort.

L'induction que les Kirkiriens prétendent tirer de la morſure & piqueure de différens animaux, bien-loin de détruire les corpuſcules qui partent des animaux, de l'air, & du ſouterrain, eſt très-favorable aux miaſmes & aux émanations.

Toutes les morſures & piqueures des animaux citez, ont des effets déterminez. Le chien enragé produit la fureur de la rage, non pas

après les 40. jours, mais quelquefois, comme je l'ay vû souvent, le 4. & 5. jour, la tarente cause une espece de mouvement convulsif qui vous excite à un tressaillement presque continuel; la morsure de la vipere est suivie d'une tension douloureuse dans la partie blessée qui gagne bien-tôt quelque partie du corps avec la fiévre & le pouls intermittent; le Scorpion vous cause un mal de gorge, imflammation des amigdales, outre la douleur de la partie où il à forcé son aiguillon; le serpent cause des engourdissemens & des envies de vomir; le dipsas, qui en est une espece, vous desole par une soif inextinguible; les cantharides causent une violente toux & une ardeur d'urine fort souvent accompagnée de la suppression; le frelon éleve la peau en une tumeur éresipelateuse avec une dureté considerable dans la circonference de la piqueure, qui fut suivie l'Eté passé d'un ulcere fort opiniâtre dans la jambe de Monsieur L. P.

Le catoblepas aveugle celuy qu'il blesse. Il faudroit copier Pline, Solin & presque tous les Naturalistes, pour rapporter de semblables faits.

L'apium sardonicum cause un ris convulsif qui est suivi d'une grande difficulté de respirer. Si on parcourt l'effet des plantes veneneuses, on trouvera qu'elles agissent toutes par corrosion ou suspension, fixation d'esprits ou mortification.

Seroit-il possible que du vers qui tuë cent mille hommes, on ne vît aucun signe caracterisque? Je ne suis entré dans tout ce détail que pour faire voir que l'effet de tous les levains animez étant marqué & sensible, celuy de la peste dans l'hypothese des vers dépendant d'une substance animée, n'étant reconnu par aucun signe distinct, il est bien à presumer que cette nouvelle engeance est purement dans l'idée de Kirker, qui n'a pû comprendre que la contagion des fiévres malignes & des maladies de ce caractere, étoit une theorie certaine pour parvenir à la connoissance de la contagion infe-

parable de la peſte.

Monſ. de Beleval & mon pere, qui avoient vû, l'année d'avant la peſte, des fiévres malignes comme celles de 1693. furent moins ſurpris qu'on ne le fut ailleurs, des maladies contagieuſes peſtilentielles, qui firent d'abord un grand ravage. L'épouvente redoubla par le mauvais ſuccès des remedes dont on ſe ſervoit. Un homme purgé mouroit. La ſaignée fut ſi décriée, que dans les plus grandes bleſſures de la tête, inflammations de gorge & maux de côté, le peuple ne vouloit pas être ſaigné.

Un Aumônier de Monſ. le Card. Alph. de Richelieu eut une pleureſie avec un charbon ſur l'épaule. Mon pere le fit ſaigner deux fois. On luy donna de la fleur de ſouphre avec l'huile d'amandes douces. Sa boiſſon étoit de l'infuſion de ſcabieuſe avec le miel blanc. On ſe ſervit du cataplame avec l'oignon rouge, la racine d'Arum-gladiolus, le vieil levain, la terebentine & l'huile. La tumeur fut ouverte le ſecond

jour ; elle ſuppura long-temps. M. l'Aumônier fut purgé pluſieurs fois, & a vêcu fort long-temps depuis.

Cet exemple raſſura un peu le public, & eut plus de confiance aux remedes & aux Medecins. Nos confreres faiſoient avaler des cloportes écraſez dans le vin blanc, le tout délayé dans le ſuc de laſerp. qu'on donnoit au malade.

On appliquoit communement ſur les tumeurs le marc d'une forte decoction d'ortie griéche, de marrube blanc, de l'oignon rouge, de laſer paluſtris appellée herbe de S. Roch. On faiſoit la décoction dans le vin & l'huile. Ils appliquoient enſuite de la poix noire, du levain & de la terebentine battus avec l'huile & le ſuc d'oignon rouge. Le mal augmentant, & le Bourgeois deſertant, mon pere pria Monſ. le Cardinal de paroître à la quarantaine. Il s'y porta avec autant de pieté que de courage. On jetta dans tous les lieux de ſon paſſage du parfum avec de la chaux vive ; on en fit porter des baquets dans les Sales où il entra.

Il ordonna du vin aux pauvres malades, il fit apporter des viperes du Dauphiné & du Pont-de-Cheri près de Lyon, où on en trouve beaucoup; on en mettoit dans les boüillons avec la racine de vincetoxicum & le persil de Macedoine. L'Apothicaire de S. Em. faisoit mettre les viperes sur le gril, & les faisoit manger aux malades, après en avoir mangé luy-même.

Il prenoit tous les matins de l'eau de chardon benit avec huit ou dix goutes d'esprit volatil de sel armoniac. Il ne mangeoit que le soir; ce que nous voyons pratiquer avec succès par ceux qui sont presque toujours parmy les malades.

La confection hamech avec le sel volatil de vipere eut plus de succès que tous les autres purgatifs.

Monſ. de Beleval se servoit frequemment de l'infusion de gratiola dans le vin muscat. Il m'a dit que la racine d'Enula campana faisoit presque toutes les guérisons des pestiferez. Il remplissoit des tonneaux de vin de cette racine. Comme je le

ſuivois à la Citadelle, où il y avoit beaucoup de fiévres malignes, il ne ſe laſſoit point de faire l'éloge de cette racine. J'eus l'honneur de le dire à Monſ. le premier Medecin lors qu'il nous fit aſſembler au commencement de la peſte de Marſeille. J'y propoſay auſſi ſon parfum de carton arroſé de vinaigre, dont il ſe ſervoit avec ſuccès.

Le parfum de Lyon, où entre la poudre à canon, eſt fort eſtimé.

Celuy de tabac eſt toujours utilement employé.

Monſ. de Lorme, qui ne craignoit point la peſte, m'a dit qu'il avoit vû dans le Wirtemberg beaucoup de peſtiferez, dont il ne perit pas un plus grand nombre qu'il en mourut dans le Bourbonnois, & ſinguliérement à Moulins, en 1622. & 1623. des fiévres malignes qui y regnoient; qu'il avoit vû de tres-bons effets de ſon lait de perles, & que l'antimoine, qui ne fut rendu celebre qu'après la maladie du Roy de 1658. luy étoit déja d'un grand ſecours. Il ſe ſervoit du crocus ou en ſubſtan-

ce, ou infusé dans le vin, ou de l'eau de scabieuse, & de chelidoine. Il n'approuvoit point dans les grandes maladies le tartre émetique, persuadé qu'il faisoit souvent perdre les momens favorables au dégagement des malades pressez par la violence des accidens. Il est tres-vray que par son peu de succès dans les grands maux nous sommes souvent obligez d'avoir recours à l'algarot, au souphre doré, au diaceltatesse d'Helmontius, & souvent trop tard.

La fermeté dont il étoit auprès des malades, fut cause qu'on le pria d'aller dans le Palatinat, où il y avoit une grande consternation, quoique le nombre des malades n'y fût pas si considerable qu'on le disoit.

Les frissons presque continuels, ou les haimorragies étoient les accidens dominans. Il pourvoyoit aux premiers par son lait de perles. La qualité du pouls & la constitution le déterminoit à la saignée; pour le second accident son crocus faisoit des prodiges.

Il faisoit boire aux uns & aux au-

tres de la teinture de ſigillum Salomonis, avec un noüet d'antimoine concaſſé. Il donnoit du vin du Rhin aux enfans & aux vieillards. Il voyoit les malades avec une ſi grande confiance, qu'on ne croyoit pas avoir la peſte, lors qu'il ordonnoit quelque remede.

Monſ. Gras plus reſervé, qui ne s'expliquoit pas aiſément, ſoûrioit quand on parloit d'un Medecin de peſte. J'admire, diſoit-il, qu'on ait fait des départemens en Medecine pour les yeux, pour la peſte, pour les femmes groſſes, pour les enfans, pour les reumatiſmes, pour les femmes accouchées, comme s'il y avoit un party qui défendît aux Medecins la connoiſſance de certaines maladies. Il avoit méchante opinion d'un homme preſque ſans inſtruction, & ſouvent ſans principe, qui alloit dans les lieux peſtiferez pour y faire des experiences, & pour y faire valoir ſes obſervations à ſon retour, comme des maximes fort importantes pour la conduite des Medecins. Il regardoit tous les exemples, toutes

les ſingularitez de faits rapportées par des perſonnes intruſes, pour ainſi dire, en Medecine, comme des inductions en erreur.

Il loüoit fort le zele des bons Medecins, qui voyent un homme frappé de la peſte avec la même attention qu'ils verroient un malade attaqué de la fiévre tierce. Il étoit de l'avis de Severin, & penſoit comme ont penſé depuis Diemerbroek, Sidenan, Sylvius & tous les bons Praticiens attentifs au beſoin le plus preſſant, à la conſtitution, aux forces du malade, regardant la coagulation du ſang, ſa diſſolution comme les effets de ſa malignité.

Monſ. Gras dit qu'à Oulmes les malades, quelque robuſtes qu'ils fuſſent, ne pouvoient ſoûtenir la ſaignée; qu'ils y ſuccomboient preſque tous, quelque preſſante que fût l'indication de ce remede. Sur lequel évenement il me diſoit, que la frayeur étoit ſi grande, qu'ils mouroient plutôt de peur que par la diſſipation que pouvoit faire un remede, duquel il y avoit peu d'ap-

parence, que des corps pleins dûſſent plutôt être ſoulagez, qu'épuiſez.

Monſ. Gras fut obligé, & les autres Medecins, de changer de conduite. On appliquoit des cornets, des ventouſes, des veſicatoires; on faiſoit une boiſſon avec la carline, le vin du Rhin, & du jus de citron. Quand on eut raſſuré les malades, on revint à la ſaignée dans les cas preſſans qui l'exigeoient. Le ſuccès en fut tres-different; pluſieurs furent ſoulagez, & la conſternation diminua.

Le bon Medecin eſt toujours determiné par la ſuperiorité de l'indication. C'eſt un pilote au milieu de la tempête, qui ne perd pas de vûë la bouſſole. Si le Vaiſſeau eſt démâté, ſi les voiles ſont briſées, ſon eſprit n'eſt ny moins éclairé ny moins tranquile; le courage augmenté luy donne de nouvelles lumieres. C'eſt de ce courage dont on ne peut trop loüer Mrs les Medecins de Paris & de Montpelier.

Ces Meſſieurs attentifs à l'état où étoient leurs malades frappez de

peste, m'ont confirmé dans le sentiment où j'ay toujours été, que le grand peril dans cette maladie, comme dans les fiévres malignes, & la petite verole, dépend très-souvent de la cause compliquée, & de la bonne ou de la mauvaise constitution du malade, dans laquelle je comprens singulierement la liberté des pores.

Quoi qu'on ne puisse assigner précisément la cause de la peste dans les premieres voyes, ny dans les deux sortes de plethore, on expose son malade à un nouveau danger, si l'on n'examine avec soin la situation de la premiere & de la seconpe region du corps.

Monf. Goif a raison de dire qu'il est fort inutile de donner des methodes & des regles generales, des formules particulieres, des descriptions d'élixir & de nouvelles preparations.

Il faut que le Medecin present se fasse un plan sur le sujet, le caractere du mal, les accidens, l'âge, la force & la foiblesse de son malade.

Monſ. Gras, qui n'aimoit pas la multitude des remedes d'Allemagne, ny tout l'appareil des compoſitions de la pharmacie d'Ausbourg, approuvoit neanmoins qu'on fût muni d ſel volatil de viperes, de ſon eſſence, d'un élixir de Bâle, qui a beaucoup de rapport avec les gouttes d'Angleterre, du lilium de Paracelſe & de ſon élixir, lorſque le mal preſſant ne vous donne pas le tems de preparer ny d'envoyer prendre le remede. Monſ. Gras ſe ſervoit avec grand ſuccès dans les extrêmes langueurs des remedes ſuivans ;

Une partie de ſouphre lavé,
Trois parties de nitre purifié,
Deux parties de ſel de tartre.

Le tout étoit broyé long-temps dans un mortier. Il donnoit trente à quarante grains de ce mêlange incorporé dans le ſyrop d'œillets, donnant par-deſſus du vin de Tokai ou d'Eſpagne. Il diſoit qu'il ne falloit pas negliger le remede qui guerit le Prophete Ezechias de la peſte, par l'application d'un emplâtre fait avec les figues & appliqué

ſur le charbon peſtilentiel; j'aurois bien autant de confiance au beurre d'antimoine.

Nos Medecins de Lyon ſe ſervoient de l'or fulminant dans les dernieres peſtes. C'eſt un fort bon remede dans les fiévres malignes, où le pouls eſt petit, profond & fort inégal.

Les bouillons de viperes étoient fort propres pour combattre la coagulation du ſang & la cauſe. Monſ. Gras employoit en pareil cas le ſel de ſuie & la poudre de crapauts morts au ſoleil. Il donnoit du baume blanc largement.

Dans les grandes fontes du ſang on ſera toûjours bien fondé de ſe ſervir du bouillon d'écreviſſes, avec les lentilles, le ris, l'épeautre.

La tiſanne de racine de tormentille avec le ſantal blanc, l'écorce de bigarade, y éteignant les cailloux de riviere embraſez.

Le montl. de Suiſſe, les perles le bezoart occidental, la CC. préparée philoſophiquement, forment de bons électuaires, avec la conſerve de roſes.

Mon pere ſe ſervoit du camphre en bonnne doſe, avec grande confiance pour en avoir vû des effets ſurprenans dans des haimorragies extrêmes.

J'eus recours à ce remede dans la grande maladie de Monſ. Prondre, où il parut que le ſang, outre le mouvement dyſentcrique, s'échappoit par les urines, par la bouche, par le nez, & par toute l'habitude du corps couvert d'échymoſes.

Je me ſervis de mon ſyrop d'hypecacuana préparé avec le tamarin, les feuilles de ſanicle & l'écorce de citron, avec beaucoup de ſuccès, contre l'eſperance de tous ceux qui avoient vû le progrès de cette maladie, Monſeigneur le Maréchal D. V. m'ayant même fait l'honneur de me dire avec bonté, ſi l'on approuveroit que dans une pareille extremité j'euſſe bien voulu ordonner quelque remede.

Comme il eſt difficile de parler de peſte ſans faire mention de la theriaque, il me ſouvient que Monſ. Gras parlant un jour de la theria-

que à Monſ. Sorbiere, Monſ. Patin l'interrompit, pour luy demander s'il pouvoit avoir quelque confiance à un chaos & un monſtre de remede, auquel on donnoit le nom de theriaque. Monſ. Gras luy dit qu'il avoit toûjours été prévenu contre une aſſemblage ſi oppoſé de toute ſorte de remedes, quoy qu'il eût vû un peſtïferé mourant revenir par une once de theriaque délayée dans du vin. Nous voyons dans les Relation des Iſles, qu'on en donne ſouvent une once dans de l'eau de vie à ceux qui ſont mordus des ſerpens. Monſ. Gras conclut neanmoins avec Monſ. Patin, qu'on pourroit faire une juſte compenſation de tout ce qu'il y a de propre dans ce mêlange, par un choix déterminé du remede qui conviendroit dans de pareilles circonſtances. Monſ. Gras cita Arnauld de Villeneuve qui accuſe de mauvaiſe foy ceux qui ſe ſervent des remedes compoſez, lorſqu'ils peuvent plus ſurement ſe ſervir des ſimples.

Monſ. Patin dit qu'il avoit écrit

une grande lettre à Diemerbroek contre la theriaque, qu'il n'étoit pas content de ſa réponſe. L'argument de la lettre de Monſ. Patin étoit tiré de cette ſentence : *Multitudo remediorum eſt filia ignorantiæ* ; la multiplicité des remedes eſt la fille de l'ignorance. La cauſe de la maladie bien entenduë indique un remede, & non pas un aſſemblage d'animaux de vegetaux & de mineraux. Mon pere fut un jour très-mécontant de demi gros de theriaque qu'il avoit ordonné à une Demoiſelle dyſenterique, qui fut deux jours letargique ſans connoiſſance, quoy qu'on l'éveillât. Cet accident donna lieu à l'Apothicaire de donner à un domeſtique malade une moindre doſe du même pot où il avoit pris la précedente. L'aſſoupiſſement fut preſque auſſi conſiderable. J'ay vû arriver en Avignon un pareil accident. Je crois que dans la dipenſation de ce remede, où l'opium entre, la négligence de ceux qui ſont employez par les maîtres, peut être l'occaſion de l'aſſemblage diſpropor-

portionné du nepenthes.

Quoique de pareils inconveniens ne puiſſent pas arriver dans les offices des bons maîtres, que nous connoiſſons, les Medecins doivent toûjours être corconſpects, quand ils ordonnent ailleurs les pilules de cynogloſſe, le theriaque, les goutes anodynes, le laudanum, le philoni. Rom. le ſyrop de karabé, & toutes les compoſitions où l'opium entre.

On ne peut pas finir ces reflexions ſur la peſte ſans parler des antivermineux, les vers fuſſent-ils le produit, ou le produiſant. Quoy que Monſ. Peſt, & Monſ. Goif, & l'intervenant puiſſent produire dans ce procès, je diray pour la proviſion contre les vers, qu'il y a de fort bons remedes dans le Traité de Monſ. And. qu'il les a propoſez pour le Roy avec l'agrément du Conſeil. Comme j'ay promis mon contingent, l'experience m'oblige de dire que l'uſage continuel, à jeun, de la bonne eau de fleurs d'orange eſt un des plus ſurs préſervatifs,

l'hypericum, feuilles, racine & semence est excellent, le clematitis, le chamedrys d'une efficacité singuliere, l'huile peut être appellée contrepoison des vers.

Tout ce qu'on tire du Mercure est superieur, le Mercure doux, l'athyops mineral dont on fait une opiate avec l'extrait de geniévre & des fleurs de genet. La tisanne de Mercure crud buë chaudement est un très-puissant antivermineux. Nous nous en servîmes fort utilement, lorsque nous vîmes, il y a cinq ans, un ver considerable dans les déjections du Roy. Je vis à Reims deux Demoiselles désolées d'une reproduction de vers opiniâtrrée depuis long-temps; l'une avoit été guérie par le Mercure doux & l'application au nombril du fiel de bœuf pilé avec l'écorce d'orange. La seconde ne reçut aucun soulagement de ces deux remedes; je lui fis boire chaudement de la tisanne de Mercure, très-souvent j'y fis ajoûter du vin d'absinthe à cause de l'extrême langueur où elle étoit,

elle rendit à la garderobe un vers court d'une groſſeur qui approchoit preſque d'un fuſeau. Le ſoir je luy fis prendre quatre onces d'huile d'olives.

Le jour ſuivant, elle en vomit trois mediocres, le 4. jour elle en rendit une infinité à la garderobe. Son viſage changeà abſolument, l'appetit revint, & ne reſſentit aucun accident qui me pût faire douter qu'elle ne fût entierement guérie ; elle fut purgée deux fois ſans aucune apparence de vers dans les déjections. Je l'ay laiſſée à l'uſage de l'eau de fleurs d'orangé.

Le Mercure eſt ſi puiſſant de toutes manieres, qu'après en avoir donné pluſieurs fois ſans peril en ſubſtance dans les engagemens des inteſtins, je m'en ſuis ſervi toûjours avec ſuccès dans les violentes coliques que les vers ont accoûtumé d'exciter ; je le donne avec deux culierées d'huile, & ay toûjours remarqué que ce remede dégageant les premieres voyes précipite des paquets de vers, & que réïteré, il fait

des guérisons plus promtement & plus surement que les autres remedes. Les onze onces que M. T. & moy donnâmes à une Princesse dans un engagement de dix jours, dont j'ay parlé, rassureront ceux qui pourront douter de la qualité & de la quantité, puisque la Princesse se porte fort bien.



DES CRISES,

Et des jours considerables dans le cours des fiévres continuës.

Des modernes & des anciens, Galien est celuy qui se soit donné le plus de mouvement pour rechercher la cause des crises, & de la diversité des jours où elles arrivent. Il est étonnant qu'un Medecin aussi versé dans la lecture d'Hypocrate, qu'il appelle toujours venerable vieillard, n'ait pas entrevû la route qu'Hippocrate tient pour rendre raison de tous les phenomenes des crises, & que par une espece de desespoir il ait abandonné le corps humain, pour remonter à la Lune, où il imagine deux mouvemens, ausquels il impute tous les changemens qui arrivent dans les maladies aiguës.

Monf. Delorme Medecin fameux, logé dans la maison de mon pere à Lyon, à qui je rendois une lettre du Chancelier de Montpelier, eut la

bonté de m'interroger ſur mes exercices, & ſur les argumens de mes Theſes. Je luy répondis que ma derniere étoit ſur les Criſes. Vous n'avez pas manqué, me dît-il, de faire valoir le nombre impair, & le tres-honoré ſeptiéme depuis la creation du monde juſques au Deluge. J'avoüay que le ſeptenaire avoit été en grande veneration dans tous les tems, que mon Profeſſeur m'avoit fait lire les Semaines du Sienois en un gros volume in 4o, où les figures des Pythagoriciens ne ſe découvrent que par l'imparité de ce nombre, que les Platoniciens y rapportoient les effets les plus ſurprenans; que ce nombre n'étoit pas ſeulement reſpecté dans le paganiſme, mais qu'on en diſoit des merveilles dans l'ancienne & la nouvelle Loy. Vous n'oublierez pas, me dît M. Delorme, les ſept colonnes du Temple de Salomon, les ſept mâles dont il eſt fait mention dans Job, qui ont pû donner lieu à la vertu des ſeptenaires mâles, & tant d'autres, ſans compter tous les myſteres de la Ca-

bale, qui ſe renferment dans ce nombre.

Mais qui ne feroit ſurpris, me dit-il, que pour trouver des raiſons de convenance & de proportion, on remuë plutôt le ciel & la terre, que de tourner les feüillets des livres d'Hippocrate, où l'on trouve des raiſons plusque vraiſemblables des changemens qui decident de la vie & de la mort dans les maladies aiguës.

Je conviens, continua-t-il, qu'Hippocrate a parlé tres-favorablement des ſeptenaires ſur la formation du fœtus, ſur ſon mouvement & ſur la naiſſance à ſept mois ; mais liſez le rapport des épidemies & des prorrhetiques à ſes livres des maladies, vous comprendrez indépendemment de ce calcul les veritables raiſons des criſes, & des jours critiques.

Mon pere me mit au fait, en me faiſant lire les livres *de Morbis* du même Auteur, où je trouvay plus de jour pour penetrer ce myſtere, que dans aucun autre livre.

Hippocrate, qui raiſonne tou-

jours conſequemment, n'entreprend pas d'expliquer les mouvemens critiques qui arrivent dans les maladies aiguës, qu'il n'aït fait voir auparavant de quelle maniere la fiévre s'allume; & pour vous en donner une idée claire & diſtincte, par une methode analytique, il remonte à l'état naturel, & fait voir que du plus grand, ou plus petit éloignement de cet état dépend le violent ou le ſupportable des maladies. Ce divin Maître fait conſiſter l'état naturel dans l'ordre depuis la digeſtion de l'aliment dans l'eſtomach, duquel il doit paſſer dans les veines, pour que le corps en joüiſſe; ce qui ne ſe peut faire que le jour ſuivant, afin que les pertes du ſolide, liquide, & même ſpiritueux, ſoient reparées: cette ſeconde journée eſt auſſi employée à la ſeparation de tout ce qui eſt étranger à ces trois ſubſtances; il remarque de plus que l'excretion de cet étranger ne procede que le troiſiéme jour; ce qu'il explique par ces deux mots, *admittit* & *dimittit*.

Si cela arrive plutôt dans l'état naturel, cela ne regarde que les excrémens les plus groſſiers; ce ſont ſes termes; le ſecond jour il s'en fait un détachement. *Secundâ die* χοπρ© *excernit.*

Mais pour les extretions de ce qui eſt étranger au liquide, comme la ſeparation ne ſe fait regulierement que le ſecond jour, le dégagement n'arrive que le lendemain.

La neceſſité de la ſeparation le ſecond jour eſt expliquée par Hippocrate par l'abord de la ſeconde nourriture le ſecond jour, cette nourriture trouvant une ſeparation commencée de la nourriture priſe le jour precedent, groſſiſſant l'ouvrage dans l'état le plus ſain, la Nature fait beaucoup de ſeparer le ſecond jour le plus onereux de la premiere & ſeconde nourriture, pour parvenir le lendemain à l'excretion de ce qui luy eſt le plus à charge.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate, qu'il y a un aliment qui a deux jours, & un autre qui n'en a qu'un; d'où il ſ'enſuit que la Nature a tou-

jours à furmonter ce qui refte d'étranger de l'aliment du premier jour, & ce qui luy arrive de diffemblable du fecond jour. C'eft par cette charge & furcharge qu'il rend raifon de la fiévre, lors qu'un nouvel aliment augmente le poids & furpaffe la force du diffolvant, & que l'heterogene des alimens precedens n'a été ny feparé ny vuidé.

Si l'on dit qu'il y a beaucoup de perfonnes qui vont à la garderobe, même plus d'une fois, il explique cette déjection de gros excrémens le fecond jour, & même plutôt, felon la liberté des inteftins, ou la furabondance des parties groffieres; Mais pour l'évacuation de l'heterogene liquide, il remarque qu'il ne fe vuide que le troifiéme jour, par les vaiffeaux excretoires, par les pores, par les urines, & même par une tranfpiration, qu'il appelle rarification interieure.

Comme il eft raifonnable de croire que la maladie interromt cet ordre naturel, fur tout lorfque la conftipation des pores, & l'impureté des

vaiſſeaux cauſent une confuſion univerſelle, il ne faut pas s'étonner ſi dans les grandes & perilleuſes maladies tout cet ordre eſt renverſé, lequel ſe trouve ſoûtenu, lorſque la Nature ſuperieure, ou aidée, rentre dans ſes droits; ce qui fait que les mouvemens critiques arrivent dans les jours deſtinez pour les excrétions ou pour les ſeparations, lorſque la Nature eſt preſſée.

C'eſt dans cette œconomie naturelle qu'Hippocrate trouve les principes des jours critiques des contemplatifs indices ou ſignificatifs.

Cette même œconomie nous apprend les raiſons des rapports du quatriéme jour au ſeptiéme, du huitiéme, qu'Hippocrate conſidere comme le commencement de la ſeconde ſemaine; il nous avertit des égards que nous devons avoir à l'onziéme jour, qui tient lieu du quatriéme de la ſeconde ſemaine; il nous fait remarquer le dix-ſeptiéme jour, comme le quatriéme, depuis le quatorziéme & le ſeptiéme juſqu'à l'onziéme.

Toutes ces différences ſont fondées ſur les changemens qui arrivent dans l'état de la ſanté, lorſque nous prenons de la nourriture. Cette mechanique roule ſur trois termes. Le premier ſe compte de l'aliment pris & de la digeſtion qui s'en fait dans l'eſtomach. Le ſecond eſt pris du changement du chyle en ſang par l'amatoſe, & le troiſiéme terme regarde l'omoioſe qui eſt l'ouvrage de la tranſubſtantiation, deſquels changemens il reſulte toûjours des parties heterogenes&étrangeres au liquide & au ſolide.

Aph. 24. Sect. 11. *Septimæ quarta eſt index alterius hebdomadæ, octava principium eſt, conſideranda verò eſt undecima, hæc enim quarta eſt ſecundæ hebdomadæ, conſideranda rurſus decima ſeptima,ipſa enim eſt quarta quidem à decima quarta, ſeptima verò ab undecima.*

Tout ce que je viens d'obſerver eſt contenu dans l'aphoriſme 24. de la 2. ſection. Les raiſons qu'Hippocrate vient de nous donner de la fiévre ſont de fortes inductions

pour expliquer ce qui arrive dans les jours indices & critiques.

Il nous a fait voir que la necessité de la séparation des parties heterogenes de l'aliment, par exemple, pris d'hier, dépend de l'abord de la nourriture prise aujourd'huy, qu'il a fallu un pareil intervalle, pour que le corps joüisse de la nourriture, sans lequel temps la reparation de toutes les substances qui composent le corps ne se pourroit faire. Hippocrate ajoûte même qu'il y a une reciprocation de mouvement entre le corps & l'estomach, que le corps après avoir joüi de la nourriture envoyée de l'estomach, renvoyoit ce même suc plus travaillé à l'estomach pour luy servir de levain pour cuire des alimens qui doivent être changez en sang. *Succus alibilis pridiè ingestus ubi ad ventriculum pervenit, cibos in hoc loco coquit & de se sanguinem in corpore facit.* Hipp. *de morbis.*

Cette mechanique fondamentale de notre subsistance s'accorde peu avec l'absoluë trituration. Si Erasi-

ſtrate avoit bien digeré le ſens de ce texte, il ſe ſeroit évité la peine de monter la machine de la trituration.

Hippocrate pourſuit cette juſte diſtribution de l'aliment qu'on peut dire abſolument neceſſaire, & nous fait voir qu'à meſure que les parties du corps ont joüi de l'aliment, (*Fruor* eſt ſon terme) ce qu'il y a d'heterogene dans cet aliment, ſe ſépare pour donner non-ſeulememt lieu à l'introduction du ſecond aliment, mais à la ſéparation de l'étranger & du diſſemblable qui l'accompagne toûjours ; & ainſi ſucceſſivement que cette manoeuvre ſe contiuë pour que le troiſiéme jour les parties heterogenes de l'aliment, qui ont été ſéparées le jour précedent, ſe vuident & ſoient chaſſées hors du corps par tous les canaux excretoires deſtinez pour conſerver l'union, dans le liquide de laquelle dépend la perfection de la ſanté : car il eſt très-vray de dire que le ſolide a ſa ſource de la nourriture, de ſa force & de ſon mouvement

dans le liquide bien diſpoſé, puiſque les eſprits en ſont continuellement extraits, & que la mechanique en dépend abſolument: *Materia principium paſſionis, ſpiritus actionis.*

Ainſi dans le prétendu équilibre, le ſolide eſt toûjours en ſecond, & ne peut être regardé que principe paſſif. La tumeur, la douleur, la peſanteur, la laſſitude, la ſolution de continuité, les abſcès, l'éreſipele, maladies du ſolide, qui ſuccedent au vice du liquide, en ſont autant de preuves; mais la paralyſie en eſt une démonſtration qui faiſoit dire à un Philoſophe, que le ſolide ſans le ſecours du liquide ſpiritualiſé, reſſembleroit à la tête que l'on fait voir à la foire.

Comme la liberté des fonctions du ſolide, quelque bien diſpoſé & figuré qu'il ſoit, dépend de l'harmonie des parties dont le liquide eſt compoſé, Hippocrate ne rapporte pas ſeulement les maladies au manque de ce qui doit être ſéparé du liquide; mais il rapporte à l'ordre que la Nature a accoûtumé de garder dans cette ſéparation, tous

les mouvemens qui arrivent dans les maladies aiguës ; j'entends toûjours fiévres continuës, desquels mouvemens dépend le salut, ou la perte du malade dans les jours critiques.

Nous pouvons donc assurer que la doctrine des Crises est renfermée dans cet ordre d'introduction de la nourriture, séparation de cette même nourriture, & l'excretion du liquide heterogene qui a été séparé le second jour, toûjours proportionnément aux alimens du premier, second, & même jours suivans, ce qui arrive dans les grandes maladies qui suspendent les séparations & troublent l'œconomie naturelle.

Le tout est renfermé en deux mots : *Admittit & dimittit.* L'explication du premier terme est si claire par le même Hippocrate, qu'on ne peut douter de cette séparation le second jour, par la necessité où est le corps de reparer ce qu'il perd continuellement.

Le terme de *dimittit*, qui marque l'excretion le troisiéme jour, dans l'état

l'état naturel, donne une idée claire & diſtincte de la criſe ſalutaire quand la nature rentre dans ſes droits, ou de la funeſte lorſqu'elle eſt ſurmontée par l'abondance ou la malignité de la cauſe de la maladie.

On peut donc conclure que la diverſité de tous les évenemens critiques reconnoît préciſément la plus aiſée ou plus difficile ſeparation du liquide, & l'excretion ſuſpenduë ou commencée, parfaite ou imparfaite.

Cette doctrine a un fondement réel dans la digeſtion de l'aliment, ſa diſtribution, ſa ſéparation & l'excretion de ce qui a été ſéparé, & enfin dans la différence (qu'il faut bien entendre) du groſſier excrément qui ſe vuide ou peut vuider le ſecond jour, & du liquide ſéparé qui ne ſe vuide que le troiſiéme jour. Par le liquide ſéparé, nous entendons non-ſeulement le phlegme, la ſeroſité ſurabondante, mais les parties ſalines ſulphurées diſſoutes & en flueur (termes permis.)

Hippocrate démontre la neceſſité de tous ces mouvemens à laquelle

jusques à présent on n'a pas jugé à propos de faire attention pour rendre raison des jours critiques & de leurs indices : quelque Livre que j'aye lû sur ce sujet, je n'ay point vû rendre l'honneur qui est dû à Hippocrate, sur un principe qui rend raison de tous les phénomenes des jours critiques, non-seulement avec vraisemblance, mais avec une connoissance puisée dans le sein de la Nature. Mons. Delorme & mon pere m'ont fait remarquer dans Hippocrate les premieres idées de cette doctrine, que l'experience nous confirme tous les jours.

C'est sur ce prince que nous allons expliquer le 24 aphor. cité cy-dessus, où est tout le mystique des Crises.

Quoyque le terme de Crise soit également pris en mauvaise, comme en bonne part, il paroît dans cette sentence qu'Hippocrate ait voulu désigner l'ouvrage de la nature superieure, d'autant plus que la ligne droite caractarise également l'oblique : *Rectum index sui & obliqui.*

Il eſt même décidé en bonne Medecine, que le terme de critique eſt toûjours oppoſé au ſymptomatique, ainſi la préſignification (on le peut dire) & l'indication de la criſe, étant un des ſignes eſſentiels de la criſe ſalutaire, Hippocrate inſiſte ſingulierement aux jours indices des criſes. Il commence par le quatriéme jour qu'il reconnoît indice du mouvement critique qu'il préſage le ſeptiéme jour.

Pour rendre raiſon de ce phénomene avec ordre, il faut répondre à deux queſtions. La premiere demande, pourquoy le quatriéme jour eſt indice du ſeptiéme.

La ſeconde veut ſçavoir par quel ſigne ce jour indice nous fait-il eſperer un mouvement critique le 7. jour.

Je réponds à la premiere queſtion toûjours par la doctrine d'Hippocrate, qui nous a fait reconnoître que la ſéparation de l'heterogene de l'aliment ſe fait le ſecond jour, que le quatriéme ſe faiſant une double ſeparation de l'heterogene, on doit

plutôt s'appercevoir du commencement de l'ouvrage de la Nature dans un jour où il a accoutumé de se faire un choix du bon & un rejet du mauvais.

J'ajoûte que la Nature combattant la cause d'une maladie aiguë declarée, & surchargée de la separation de l'heterogene ordinaire, qui resulte des alimens de deux jours, nous devons attendre le sixiéme jour, une filtration plus considerable dans les vaisseaux secretoires, laquelle nous promet par un plus grand dégagement une évacuation critique, sur tout si nous avons le quatriéme jour les signes suivans, par lesquels je réponds à sa seconde question, aprés avoir fait remarquer que la separation qui precede d'un jour l'excretion qui fait la crise, nous rend raison de l'aphorisme qui nous apprend que la nuit qui precede la crise, est toujours plus agitée & plus orageuse. *Nox crisim præcedens gravior.* Hipp.

Pour qu'on prenne quelque confiance au quatriéme jour, comme in-

dice du ſeptiéme, il faut obſerver dans les urines des rudimens de coction; & dans les dejections, comme dans les crachats, la qualité du pouls, le caractere du viſage & des yeux doivent y répondre. *Denſari verò oportet alvi egeſtionem, morbo ad indicationem tendente.* De Indicat. Hippoc.

Avant ſortir du quatriéme, il faut convenir qu'il eſt quelquefois critique dans les maladies fort aiguës. C'eſt ce qui arrive lorſque la Nature violemment attaquée tente en vain le troiſiéme jour l'excretion de la cauſe de la fiévre, dans l'ordre de l'expulſion de l'heterogene liquide. Comme Hippocrate nous a fait voir que l'ébranlement & l'impreſſion de ce mouvement excité le troiſiéme jour, continuant le quatriéme, détermine la Nature à faire un effort critique ſalutaire ou funeſte: *quarta peracuti ſæpè judicantur*; c'eſt dans ce même eſprit qu'Hippocrate regarde le huitiéme, qu'il nomme le commencement de la ſeconde ſemaine, qui eſt, à ſon com-

pte, un quaternaire de ſecretion, qui par fois eſt ſuivi le lendemain neuviéme d'un mouvement critique; ce que nous avons obſervé dans les phlegmons éreſipelateux, dans la petite verole, & ſingulierement dans la pleureſie & inflammation de poumon.

Il eſt plus ordinaire de voir ce mouvement l'onziéme, le 14. le 17. Le vingtiéme demande de bons ſujets pour reſiſter auſſi long-tems, & une bonne conduite de la part du Medecin, pour maintenir & conſerver la Nature dans un degré de ſuperiorité.

De cet examen, il eſt aiſé de juger qu'Hippocrate eſt bien fondé de craindre les criſes ou mouvemens déciſifs du ſixiéme jour, & des jours pairs, parce que dans ces jours il a démontré qu'il ſe fait une transfuſion du ſuc nourriſſier dans le flot du ſang, & en même tems une ſecretion fondamentale.

La criſe emportant toujours une excretion, la Nature déja ſurchargée par la cauſe de la maladie, inſuffi-

ſante pour ſoûtenir ces deux mouvemens, y ſuccombe preſque toujours.

La fille de Telebule dans les épidemies mourut le ſixiéme jour de ſes couches.

Silene, Epaminondas, Philiſque eurent le même ſort.

L'hiſtoire d'Hippocrate dans ſes épidemies eſt remplie de ſemblables exemples, & de ceux qui ont ſouffert des rechutes, lorſque la fiévre les a quittez dans les jours pairs.

De cette Pathologie il reſulte que la cauſe des maladies, qui a accoutumé d'irriter la Nature, les jours deſtinez à la ſecretion, decide dans la ſuite, aux mêmes jours de la vie, ou de la mort du malade. *Quæ paribus moventur, paribus indicantur.*

Parce que la Nature irritée trouvant un grand obſtacle à la ſecretion, en trouve un plus conſiderable à l'excretion, n'étant pas ſon jour, & encore moins celuy de la criſe ; ſi le malade échape à de pareils jours, on peut dire que par un effort de la Nature, le ſymptomatique devient

critique ; ce qui arriva à Laryssæe dans les Epidemies.

Du nombre des Crises.

LE terme de *Crise* emportant celuy d'*Excretion*, il est tems de dire combien il y a de sortes d'excretions, ausquelles on donne le nom de Crise.

Nous en remarquons huit, la sueur, l'haimorragie, les regles, l'ouverture des hemorroïdes, la perirhœ, le vomissement, la diarrée & la tumeur, sous laquelle nous comprenons les depôts qui se font sur l'habitude du corps, l'éresipele, le phlegmon, le phygethlon, dont les parotides gorgées & susceptibles d'inflammation, font une espece, les pustules, papules, la petite verole même, qui est tres-souvent critique ; ce que j'ay fait voir dans l'histoire d'une Demoiselle reduite à l'extremité par une fiévre maligne qui la rendit muette dès le second jour, à laquelle la petite verole rendit la voix le 17, & la délivra de la fiévre.

Les conditions d'une criſe favorable éxigent qu'elle ſoit prédite, qu'elle arrive un jour critique, que le lieu par où ſe fait l'évacuation ſoit convenable & capable de recevoir proportionément la cauſe de la maladie, & que le malade ſupporte ce mouvement, non ſeulement avec liberté, mais avec ſoulagement.

Hyppocrate pour s'aſſurer du ſuccès de la criſe, fait remarquer trois choſes importantes dans le mouvement critique.

Le lieu d'où part la matiere, qui eſt le ſujet de la criſe.

Secondement, le lieu par où ſe fait l'écoulement.

Troiſiémement l'éxamen de la raiſon, ou plutôt de la cauſe déterminante l'évacuation, ce qu'il renferme en trois termes.

D'où, où, & pourquoy οθεν, οπη, διοτι VI. *Epid. Hipp.* Notre Maître inſiſteſingulierement à nous faire comprendre le rapport qui doit être entre le lieu déterminé pour l'excretion, & celui où l'on reconnoît la prin-

cipale cauſe de la maladie.

Si elle eſt contenuë dans les grands vaiſſeaux, nous devons compter ſur l'haimorragie, l'ouverture des haimorroides, ou le ſecours des regles; ſi ce même ſang eſt trop élevé, ſubtiliſé, boüillonnant, peu propre pour continuer une route pour ſon écoulement, il excitera l'éreſipele, le phlegmon, des boutons, ou une ébullition de ſang dans la circonference.

S'il y a une ſuſpenſion de ſeroſitez, c'eſt ſur la perirhœe qu'il compte; ſi les premieres voyes ſont ſurchargées, c'eſt du vomiſſement ou de la diarrée qu'il attend le dégagement.

S'il y a abondance de ſucs cruds, lymphatiques, aigris qui ne puiſſent enfiler les vaiſſeaux ſecretoires, & encore moins les excretoires, on doit s'attendre aux dépôts qui ſont ſuivis de tumeurs & d'abcès.

Pour que le dépôt ſoit favorable au malade, il eſt important qu'il ſe faſſe ſur un lieu capable de recevoir une bonne partie de la cauſe de la maladie.

Locus capax materiæ morbificæ.

A cet égard Hyppocrate remarque l'abcès qui se fit au doigt de Temene attaquée d'une grande maladie, ne pouvant contenir que l'échantillon de l'humeur qui en étoit la cause, la niece de Temene mourut.

S'il y a des Medecins qui fassent peu de cas des Ephemerides d'Hyppocrate sur les crises, je vois néanmoins que les bons suivent fort son conseil dans les maladies aiguës : attentifs à distinguer le critique du symptomatique, ils aident le mouvement de la Nature qui tente le dégagement de ce qui lui est à charge par les voyes que nous avons marquées. Des differens tems où elle agit depuis la premiere digestion, ils prennent celui qui est le plus favorable pour la purgation. Si la Nature donne des signes de sa superiorité, ils ne feront rien qui puisse interrompre son ouvrage ; ils agissent sans perdre de tems dans leur commencement, & sont fort circonspects dans la vigueur du mal.

In principiis morborum agas, vigentibu; quiescas.

Le Medecin raisonnable a pareillement un grand égard aux indications de l'orgasme qu'il remplit avec plus de diligence, que celles de la coction des humeurs, parce que le premier tems se perd dans le moment, & ne se retrouve plus.

Occasio præceps.

L'Aphorisme sur la purgation indiquée par l'orgasme, interesse trop l'explication que nous donnons sur les crises, & tout ce qu'il y a de plus important dans la pratique de la Medecine, pour qu'en faisant part aux jeunes Medecins de nos conjectures, nous ne rapportions les experiences qui ont une liaison avec le precepte d'Hyppocrate, qui sera toûjours néanmoins un sujet de controverse parmi les Medecins les plus estimez, qui ne doivent point être surpris de trouver une grande diversité de sentimens dans les personnes qui cherchent avec le même zele le veritable sens d'Hyppocrate sur l'orgasme.

M. Hecquet trés-diſtingué dans la Republique des Lettres, auſſi celebre par ſa vertu que par ſes Ecrits, a grande raiſon de dire dans le ſçavant Commentaire qu'il vient de nous donner ſur les Aphoriſmes, Que l'Aphoriſme de l'Orgaſme qui paroiſſoit le plus favorable à la conſervation des malades, & qui leur promettoit le plus de ſureté pour recouvrer leur ſanté, étoit devenu par une ſiniſtre interpretation, l'auteur d'une infinité de maux, qu'il compare à la perte des hommes, que l'artillerie emporte, depuis l'invention de la poudre.

Le peu d'attention qu'on a fait à la force du raiſonnement d'Hyppocrate, la crainte de paſſer ſes ordres, a contenu long-tems les Medecins dans un grand reſpect pour la purgation dans les maladies aiguës; je puis même dire, & avec confiance, que ce reſpect, cette incertitude leur a fait perdre beaucoup d'occaſions, qu'Hyppocrate leur conſeilloit même de mettre à profit, par ſon avertiſſement de la pré-

cipitation avec laquelle cette rare occasion se perd & s'évanouit : dans cet esprit de circonspection, à la verité louable, le douziéme jour des fiévres aiguës, étoit un des premiers termes choisis & privilegiez pour purger un malade ; on attendoit plus souvent que le quatorziéme jour fût passé ; j'ay vû même & avec raison, disputer dans les grands mouvemens jusqu'au vingt-deuxiéme. Hyppocrate vous invite à ces précautions dans son Aphorisme XXIV. de la premiere section, par les termes d'une diligente circonspection, lorsqu'il s'agit de purger dans les maladies aiguës : J'avouë qu'il faut de puissantes raisons pour sortir de ces limites ; mais je dis en même tems qu'il ne seroit pas prudent, ny de l'interêt de la verité de prendre pour juges ceux qui sont prévenus pour la purgation, ny ceux qui y sont naturellement opposez.

Dans de pareilles circonstances, nous n'avons point de meilleur juge qu'Hyppocrate ; il faut interpreter

Hyppocrate par Hyppocrate, ſans entrer dans le merite du fond; les termes de l'Aphoriſme, ny implicitement ny explicitement, ne ſont pas favorables à la coction, quelque prématurée qu'elle puiſſe eſtre, & ſi précoce qu'on la puiſſe deſirer, puiſqu'Hyppocrate dit en même tems & en même lieu, qu'il ne faut point purger les humeurs cruës, en exceptant leur orgaſme, qui veut dire à la lettre logique, phyſique, pathologique, & therapeutique, hors que ces humeurs, ou ſi ce n'eſt que ces humeurs cruës ne ſoient dans l'orgaſme : la difficulté tombe donc ſur l'orgaſme, & c'eſt bien aſſez pour avoir un procès qui durera auſſi long tems qu'il y a que l'Aphoriſme a été prononcé par Hyppocrate; en voicy la preuve, celui qui ne conſentira point à la purgation prétendue indiquée par l'orgaſme, ne conviendra jamais de l'orgaſme. Il aura même l'avantage de dire que les ſignes de turgeſcence & ſoulevement des humeurs ſont preſque plus propres, vrais même patho-

gnomoniques, & plus caracterifiques de la phlogofe & de l'inflammation, que de l'orgafme, qu'ainfi dans cette incertitude de difcernement, & dans une auffi grande équivoque, il eft bien plus prudent de differer en adouciffant, en donnant de l'air par l'ouverture des vaiffeaux pour diminuer le volume d'un fang irrité, pour temperer fon ardeur, pour détendre les fibres, & la roideur des membranes, qui s'oppofent à la fecretion & à l'excretion, & enfin d'apprivoifer plutôt une humeur effarouchée, même par les calmants, que de la choquer, de l'affronter, pour ainfi dire, & l'infulter par un purgatif; dans ce fentiment, qui a beaucoup de vrayfemblance, l'orgafme fera regardé comme un phantôme, ou tout au plus comme ces éclairs de la nuit qu'on appelle des Ardents, qui ne paroiffent que pour vous conduire au précipice.

Celui qui foutient l'orgafme, quoiqu'il ait une forte partie à combattre, a l'avantage de n'avoir qu'à établir

établir sa qualité, puisque la Provision lui est adjugée par Hippocrate, & même par son concurrent, le Maître & le Disciple convenants que l'humeur qui est dans l'orgasme doit être purgée.

Il s'agit donc de former une idée juste qui caracterise l'orgasme. Pour établir cette qualité, qui puisse vous indiquer & vous déterminer à la purgation, on ne peut avoir cette connoissance que par Hippocrate, que nous avons pris & que nous devons prendre pour Juge. Pour y reussir, il faut remonter à son grand principe, qui consiste dans la necessiré du mêlange & de la secretion, *miscenda, secernenda.* Il s'explique fort intelligiblement dans son livre *de vet. med.* où il repete souvent qu'il y a dans le corps de l'acerbe, du doux, de l'amer, de l'austere, de l'insipide, & six cens autres qui s'entendent par les combinaisons; tous ces differents sucs doivent estre mêlez, alterez & temperez pour parvenir à l'unité, *debent fieri unum.*

De cette verité dépend la bonne

conſtitution. Notre Maître continue de nous apprendre que ſi quelqu'un de ces ſucs ne ſubit le joug du mêlange, qu'il ſe ſepare, qu'il ſe ſouleve, qu'il ſe diſtingue, *conſpicuus fiat*, c'eſt ſon expreſſion, la conſtitution eſt alterée, la maladie ſe déclare; on ne peut pas douter que le principe de l'orgaſme de la turgeſcence, ne ſoit déſigné par cette doctrine, qui nous enſeigne que les parties ſeparées étrangeres au liquide & rejettées, dans la compoſition duquel liquide elles ne peuvent entrer, ſont continuellement pouſſées & renvoyées aux vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, dont l'embarras conſiderable & l'inadmiſſibilité, pour ainſi dire, doit eſtre regardée comme la cauſe efficiente de l'orgaſme; ces parties étrangeres impermixtibles réellement, rejettées de tous côtez ſe ſoulevent pour chercher une iſſue. *Rimam quam non inveniunt, quærentes*, dit Mani.

Le terme d'orgaſme dont s'eſt ſervi Hippocrate, deſigne l'effort que fait une matiere qui eſt dans

un grand mouvement, pour ſe faire paſſage; c'eſt dans cet état d'exaltation de ſublimation qu'on peut appeller l'Apogée du mouvement, & du trouble qui ſurpaſſe les forces de la Nature, qu'Hyppocrate conſeille la purgation. Hippocrate qui parle & agit toujours conſequemment, rend raiſon de la neceſſité de la purgation dans cette ſituation, loſqu'il nous fait entendre dans ſon L. *de L. in ho.* qu'un ſuc rejetté impermixtible qui tend au ſincere, & qui ne peut eſtre admis par les vaiſſeaux ſecretoires ny excretoires, parce que dans cette agitation tumultueuſe, il n'eſt ny commenſuré, ny taillé, ny modulé, ny configuré, ny proportionné aux bouches des vaiſſeaux deſtinez pour la ſecretion qu'il ne peut enfiler; Hippocrate, dis-je, nous fait entendre que dans cette reſiſtance de toute part, l'humeur qui eſt en orgaſme, & qui ne trouve point de débouché, fait une irruption, ou dans quelque cavité, ou ſur la ſubſtance du ſolide; ce qu'il explique par le terme *d'occu-*

per, dont j'ay rendu raiſon dans le Chapitre des Fiévres malignes ;c'eſt de ce dépôt malheureux que dépendent les affections cataphoriques, paraphoriques, & les tumeurs ſyſtrophiques, parce qu'à un engagement auſſi confirmé qu'eſt celui d'un fourvoyement de ſucs irritez & implacables, ſuccedent tous les autres, qu'un pareil engorgement cauſe au cours du ſang & de la lymphe.

Quoyqu'on ne puiſſe pas diſconvenir de la maniere dont l'orgaſme ſe forme, on diſputera toûjours & ſans fin ſur la qualité de l'orgaſme ; on ne manquera pas de dire que nous prenons le change à tous momens, que nous donnons le nom d'orgaſme à une plethore outrée, à un boüillonnement du ſang exceſſif, à une fermentation vive, à la phlogoſe, & à la diſpoſition non-ſeulement inflammatoire, mais éréſipelateuſe. Je continuë de prendre Hippocrate pour Juge, qui nous ordonne dans un pareil doute, d'éxaminer les mouvemens de la Nature, & ſon penchant, qui nous mar-

que dans la nauſée la route que nous devons tenir ; cet aphoriſme & celui de l'amertume de la bouche & du vertige, nous ſert de guide auſſi-bien que l'éretiſme de l'humeur qui eſt dans l'orgaſme qu'il rappelle ſi ſouvent ; il nous invite dans ces Livres de la Diete, dans les maladies aiguës à prendre de ſemblables meſures, lorſque l'eſtomach eſt indiſpoſé, & oppoſé à ce qu'on luy préſente, πρὸς τὰς προσφορὰς, L'indication priſe de ce qui ſoulage & de ce qui bleſſe eſt dans ſon jour, dans les Livres de *Internis affectionibus* ; mais toutes ces raiſons ne font aucune impreſſion ſur un ſçavant, non-ſeulement prévenu d'averſion, mais d'horreur pour le nom de purgatif ; il entend le retour d'Hippocrate pour éclaircir cette difficulté, juſques là ſon aphoriſme ſera pour luy comminatoire, mais jamais executoire.

Comme il n'eſt point en Medecine un plus grand champ de diſpute, il faut imiter les ſages Magiſtrats, qui preſſez par une infinité

d'écritures & de productions des parties opposées, se déterminnent par les préjugez. Je puis dire que mon pere est un des premiers qui ait rompu la glace de l'opiniâtreté à reconnoître l'orgasme: il le désigna dans la maladie du Lieutenant Civil de Lyon, qu'il purgea le 6. jour : quoique le malade fût guéri, on prit pour jugé Monf. Patin, qui dit, qu'il importoit peu que la N ature, ou le Medecin jugeât, pourvû que le malade gagnât son procès, que ce coup étoit neanmoins un coup de Maître, qui étoit reservé aux Medecins experimentez. Il y a une réponse à mon pere dans le second Tome des Lettres de Monf. Patin. Mon pere purgea dans les mêmes circonstances Madame la Comtesse de Verdun, tante de Monf. le Maréchal de Talard.

L'éxemple de la fiévre maligne de Monf. Bertin, commis de Monf. de Louvois est trop important pour l'oublier; il vomissoit, & pissoit du sang, avec un grand embarrasdans la tête, Messieurs Manjot & Monginot

furent d'avis de le faire vomir, il vomit deux pintes de bile verte couleur de vitriol ; les accidens cesserent.

Sur les préjugez pour le diagnostique de l'orgasme & sur la necessité de la purgation dans ce mouvement, peut-on rien ajoûter aux exemples que j'ay rapportez dans mon Traité de la Rougeole, & de la petite Verole ? ils sont connus de la Cour & de la Ville : Je n'en repete aucun, des fiévres malignes.

L'observation sur la maladie du Roy est un exemple memorable qui tiendra toûjours la balance contre tout le problematique de la purgation dans de pareilles circonstances ; Messieurs les premiers Medecins du Roy & de la Reine, proposerent les premiers la saignée du pied pour passer à la purgation, Monseigneur le Maréchal de Villeroy m'ordonna d'en rendre compte à S. A. R. à qui j'eus l'honneur de dire que si la saignée du bras ne dégageoit pas la tête du Roy, nous serions obligez de faire saigner du pied S. M.

le ſuccès de ces deux remedes faits avec connoiſſance de cauſe, ſera toûjours une leçon très-inſtructive pour les Medecins de bonne foy.

Si les ſiniſtres interpretations ſur l'orgaſme, ont fait perdre au public beaucoup de combats, la victoire que le ſens veritable reconnu, fit remporter dans la grande maladie de Louis XIV. de triomphante memoire, nous a bien dédommagez de tant de pertes. Monſeigneur le Maréchal de Villeroy pere de Monſeigneur le Mar. de Villeroy m'a fait l'honneur de me dire, qu'après la derniere ſaignée, le Roy ſe trouva fort mal, le redoublement fut plus grand, l'eſtomach étoit ſoulevé toutes les fois qu'on luy préſentoit du bouillon ou de la tiſane. Monſ. Eſprit & Monſ. Seguin propoſerent de ſaigner le Roy, Monſ. Guenaut & le Med. d'Abb. jugerent avec Monſ. Valot, qu'il falloit ſuivre le mouvement de la Nature, qui par les nauſées, les invitoit au vomiſſement. Monſ. Seguin & Monſ. Eſprit Medecins de merite, répréſen-

terent qu'il y avoit trop de ſang dans les veines d'un jeune Prince, pour eſperer du ſoulagement d'un purgatif, qui l'agiteroit encore davantage; que ſi le volume du ſang étoit diminué, les parties qui luy ſont étrangeres, ſe détermineroient plus aiſément aux voyes deſtinées pour les recevoir. Monſ. Guenaut leur remontra que moins il y auroit de ſang, plus ces parties rejettées, qui ne peuvent ſubir le mêlange, & qui lui ſont irreconciliables, ſe ſouleveroient avec plus de violence, & qu'étant par leur orgaſme opposées à la détermination neceſſaire pour être précipitées, feroient dans peu un dépôt ſur le cerveau qui étoit déja menacé, ou ſur la poitre: j'ay encore la Lettre de Monſ. Gueneau à mon pere; il luy marque que les ſignes anamniſtiques ſont d'une grande conſideration dans de pareilles conjonctures; il les tiroit du dégoût du Roy, de la neutralité de ſon état & du regime de vivre dans lequel il avoit été avant que la fiévre ſe déclarât; ajoûtant le δυσωδες des déjections.

gneur le Maréchal de Villeroy & Monſ. le Cardinal Mazarin firent ſi bien valoir toutes ces raiſons à Monſ. Eſprit, qu'il s'y rendit & fut touché de l'eſpoir de partager la gloire du rétabliſſement de la ſanté du Roy avec ces Meſſieurs.

Je ne ſuis pas aſſez préſomptueux pour m'imaginer que le procès de l'orgaſme ſoit fini ; mais je peus me flatter de m'être ſervi des moyens les plus plauſibles , pour penetrer dans le veritable ſens d'Hippocrate ; les faits & les exemples auront toûjours l'avantage ſur les raiſonnemens , dont les jeunes Medecins feront aiſément une très-grande différence.

Longum iter per præcepta , breve & efficax per exempla.

Le temps de la purgation indiquée par la coction eſt beaucoup plus facile à prendre , quoyqu'on ſe repente fort ſouvent d'avoir manqué de délivrer la Nature d'une partie du poids dont elle eſt ſurchargée (c'eſt ce que Galien a dit de mieux à cet égard) n'étant que trop vray

que cette portion diſpoſée à être retranchée, ſe ſouleve dans le flot du ſang, ou infecte les bons alimens, que vous confondez avec ces mauvais ſucs.

Si cette maxime eſt très-importante dans le progrès des maladies aiguës, elle n'eſt pas d'une moindre conſequence dans l'état ſain, qu'on peut appeller neutre; lorſqu'on ſoupçonne quelque mauvais levain dans les premieres voyes, puiſque c'eſt une conſtante verité en Medecine, que l'aliment le plus loüable participera bien-tôt de la qualité du ſuc étranger, qu'il rencontrera dans ſa diſtribution.

Vas niſi ſit ſincerum, quidquid infundis aceſcit.

Comme je n'ay point entrepris de donner une therapeutique, je ne diſſuaderay perſonne d'aller ſi rapidement au Kinkina, dont je parleray neanmoins dans cet ouvrage, je me contente d'avoir renouvellé le ſyſtême d'Hippocrate le plus probable ſur les fiévres, de faire valoir les raiſons qu'il donne des Cri-

ſes, & d'être entré dans un détail qui a été fort négligé juſques à préſent. J'ay fait mes efforts pour mettre dans ſon jour ſon œconomie naturelle, où les Medecins de bonne foy trouvent les raiſons des mouvemens critiques, & pourront tirer de grands avantages de la notion ſinguliere qu'il nous donne de la digeſtion, de la diſtribution de l'aliment, de la ſéparation de ſes parties heterogenes, & de leur excretion, en nous indiquant les différens temps où le tout s'éxecute.



DES FE'BRIFUGES.

SI je n'avois dans ma Préface rendu le témoignage que je dois aux avantages que le Chevalier Talbot a procuré aux malades & aux Medecins, on pourroit me ſoupçonner de reprendre l'Inſtance de Chiflet & de Plempius contre le Kinkina, parce qu'au ſeul nom de fiévre, je ne donne pas mon conſentement à ſon uſage, & que je me plains ſouvent de ce qu'on excepte de la méthode & de la regle des indications un remede qui y devroit être plus aſſujeti qu'aucun autre. On conſulte tout un jour pour une ſaignée qui devroit quelquefois être faite dans le moment; on délibere bien plus pour une purgation dont l'occaſion ne ſe perd que trop ſouvent.

Les aperitifs, les émetiques, les ſudorifiques ne ſe décident pas aiſément.

Pour le Kinkina, le parti eſt bien-

tôt pris ; que dis-je ? on ne délibere plus, on ne consulte pas même le Medecin, la fiévre n'est plus de son inspection ; à peine a-t'on prononcé le nom de frisson, qu'on vous donne du Kinkina.

Si la fiévre continuë passe le terme des Ephemeres, les heures du Kinkina sont aussi reglées que celles de la nourriture. Ce prélude n'attaque point le merite, ny l'honneur qui est dû au Kinkina, qui a fait des cures surprenantes ; la guérison de la Reine d'Espagne, le retour de l'agonie de M. de Beuvron seront de perpetuels témoins de la vertu & de la puissance de ce fébrifuge ; j'y joins un effet aussi rare dans l'extremité où j'ay vû Mademoiselle de Bagnol, aujourd'huy Madame la Marquise de Tiliere : on feroit un gros volume de pareilles histoires ; mais si l'occasion est l'ame de tous les succès, pourquoy ne veut-on pas la prendre pour faire réussir un bon remede que l'on deshonore lorsqu'il est donné à contre-tems ?

Ευκαιρια *Anima curationis.*

Premierement, il faut convenir qu'il eſt des fiévres (ce que j'ay fait voir) qui n'éxigent aucun remede, & bien moins le Kinkina qu'aucun autre : ces fiévres printanieres, dont j'ay parlé dans la prélude des fiévres, que j'ay nommées *febres medicas*, ne demandent que le regime de vivre, & l'attention d'un bon Medecin.

Les Ephemeres, de plus d'un jour même, excitées par un exercice violent, par une nourriture plus abondante, par un peu plus de vin, ou de liqueur, demandent la même circonſpection; c'eſt à dire ſi la fiévre eſt accompagnée de quelque accident conſiderable, ſi la conſtitution eſt bonne, ſi le malade eſt jeune, jouiſſant d'une ſanté bien établie, & qu'on ne puiſſe imputer qu'au dernier déreglement un, deux, ou trois mouvements de fiévre; & même que la fiévre continue ſe ſoit déclarée ſans douleur de tête, avec liberté du ventre, & peu de changement dans le ſommeil.

On pourroit conclure que cette augmentation de nourriture ou de mouvement par un plus grand exercice, auroit ſuſpendu & allumé des parties heterogenes, qui ſeront plus facilement conſumées, que ſi le feu avoit commencé dans le centre.

Un bon Inſpecteur éxaminera toutes ces circonſtances, & jugera facilement s'il doit aider ou laiſſer agir la Nature.

Pour moy, je ſuis perſuadé que les fiévres de ce caractere ſont peu ſoumiſes à la juriſdiction du Kinkina, ſuppoſant que les parties heterogenes introduites & miſes en mouvement par les cauſes externes remarquées, peuvent être conſumées par la Nature, ou retranchées par ſon miniſtre; & qu'il n'eſt pas indifferent de ſe ſervir de prime-abord d'un remede qui peut les engager dans le centre des vaiſſeaux ſecretoires.

Il y a une eſpece de fiévre quotidienne, où je ne fais pas difficulté d'emploier le Kinkina, lorſqu'elle ſe déclare, & que j'ay lieu de croire que

que l'estomac empâté d'un suc glaireux, qui s'aigrit, en est la cause, & precipite une partie de l'aliment mal digeré; ce qui paroît par un accompagnement de diarrée.

Le Medecin jugera de la necessité de la purgation avant ou après le Kinkina, que j'ay donné sans difficulté dès les premiers jours, persuadé qu'un acide fixe, niché dans les glandes de l'estomach est la cause antecedente de cette fiévre.

C'est dans de pareilles indispositions d'estomach, sans fiévre, que nous nous servons utilement du Kinkina, comme d'un bon stomachique.

Avant que j'entre dans le détail des exemts & non exemts de la jurisdiction du Kink. il faut répondre à la grande objection qui attaque les mesures & les précautions que nous voulons prendre pour nous servir du Kinkina.

Voicy l'argument.

Le Chev. Talbot donnoit son remede au moment qu'il étoit appellé. Vous convenez qu'il a fait de

merveilleuses cures. Donc vous devez suivre sa methode.

La premiere partie de cet argument est incontestable. Le Cheval. Talbot donnoit d'abord son remede.

La seconde partie de l'argument.

Vous convenez qu'il a fait des cures merveilleuses. Oüy, nous en convenons, mais relativement, & non absolument.

Je m'explique. Il est vray, & on ne peut pas douter que la Reine d'Espagne, Monf. de Beuvron, Mad. de Tiliere, & mille autres, n'ayent été gueris par le Kinkina; mais il n'est pas vray de dire que tous ceux à qui le Chev. Talbot a donné du Kk. ayent été gueris. La preuve est aux procès que leChev. Talbot a eus sur le mauvais succès de son remede.

Comme les Medecins sont toujours regardez comme parties dans une pareille discussion, tout ce que nous dirions contre le succès de ce remede donné en tout tems, sans mesure & sans consideration, luy seroit plutôt favorable que desavantageux.

Mais les Medecins de bonne foy conviennent que le Chev. Talbot a gueri dans les commencemens beaucoup de malades qu'il a trouvez saignez tres-souvent, & quelquefois surpurgez ; que son remede, qui avoit trouvé les premieres & secondes voyes tres-accessibles, les avoit aisément penetrées pour attaquer le levain de la fiévre.

On peut dire que les dehors étant gagnez, il entroit aisément dans la place.

Cette vûë est tres-utile, & presque l'unique qui puisse rendre raison de la longueur & de l'opiniâtreté des maladies. Elle nous fait comprendre qu'afin que le remede attaque la cause du mal, il faut qu'il y arrive ; tant il est vray que l'operation du remede est precisement son extension sensible, ou insensible à la cause du mal. Par cet examen on rend raison du promt ou difficile effet du Kink. & même de son inexecution. On le peut dire.

Ce que je viens de remarquer regarde la seconde partie du grand

argument pour le Kinkina.

Cette partie comprend les guérisons surprenantes du Chev. dont nous sommes convenus. Mais nous venons de faire voir qu'on ne peut en convenir que relativement & conditionellement, & que les guérisons alleguées & consenties ont dépendu de la favorable disposition où étoient les malades.

Je dis même que ces guérisons ne dépendent point du hazard, ny de l'excellence du remede que relativement à la disposition où se sont trouvez les malades citez.

Hippocrate dit avec fondement, sur de pareilles guérisons, qu'elles ne sont point arrivées par hazard, mais qu'elles sont dûës à la favorable disposition où se sont trouvez les malades, que cet état exigeoit un semblable remede, & que les malades ne sont point gueris par hazard, mais par la juste application du remede. C'est ainsi que notre Maître s'explique :

Arte, non fortunâ curati sunt.

Par toutes ces distinctions, nulle-

ment diſcours de l'Ecole, mais fondées ſur la realité des faits, il eſt aiſé de répondre à la troiſiéme partie de l'argument : Donc vous devez ſuivre la methode du Chev. Talbot, & donner du Kinkina en tout tems.

On répond aiſément à cette conſequence en diſtinguant, comme je viens de faire, ceux qui ſont diſpoſez, ou non, à l'uſage du Kinkina.

Pour mettre cette diſtinction dans tout ſon jour, nous allons rapporter les conditions qui excluent la pratique du Kinkina, & celles qui rendent ſon uſage ſuſpect.

Conditions pour & contre l'uſage du Kinkina.

LES perſonnes qui joüiſſent d'une bonne ſanté, qui font un exercice moderé, qui ont de l'appetit, & mangent avec meſure, qui ont peu d'emponpoint, ne ſont pas obligez à de grandes précautions pour uſer du Kinkina.

Les enfans & les vieillards ſont plutôt ſoulagez par ce remede que ceux des autres âges. On obſervera

toujours qu'il n'y ait point de tenſion marquée dans les premieres voyes, point de reſiſtance dans la rate, ny de dureté dans le petit ou dans le grand lobe du foye, nulle apparence de jauniſſe. Les ſignes d'obſtruction conſiderable doivent toujours contre-indiquer ce febrifuge.

Les ſuivantes contre-indications ſont bien plus preſſantes, ſçavoir les maladies de poitrine, toux, crachement de ſang, ſuppreſſion des regles ou des hemorroïdes, ſoupçon d'ulcere dans les poumons, dans la matrice & dans les reins, mouvement de goute ſuſpendu, fiévre qui ſuccede à une attaque d'apoplexie, tumeurs & abſcès.

Je ne doute pas qu'on ne diſe que Madame dans une ſuppreſſion, Monſieur crachant du ſang, ont été gueris par l'uſage du Kinkina. Ne m'oppoſera-t-on pas l'ombre du ſoulagement qu'eut Madame de Barwick lorſque j'avois l'honneur de la voir à Colombe? elle étoit dans le premier degré d'une fiévre

lente, causée par l'alteration du poumon ; le Roy d'Angleterre, prévenu pour le Kinkina, malgré mes tres-humbles remontrances, voulut qu'on en donnât à Madame. Le frisson du soir diminua veritablement ; mais la toux & la fiévre augmenterent si considerablement, qu'on fut obligé de quitter le remede, duquel M. Ovaler esperoit beaucoup.

J'eus à combattre à Paris le même remede proposé par un Medecin étranger à Madame la Duchesse de Choiseul dans un commencement de phtisie. Il assuroit qu'avec son opiate faite avec le syrop de coquelico, ou le baume de souphre & le Kinkina, il guérissoit les ulceres des poumons. Le troisiéme jour la fiévre & l'ardeur redoublerent au point que Madame ne pouvoit souffrir ses couvertures, ny qu'on fermât ses rideaux. Monf. l'Abbé Guiton proposa des sudorifiques à une Dame qui étoit dans de continuelles sueurs, par une veritable consomption. On citeroit cent & cent exemples de l'usage du Kinkina dans ces sortes de

maladies, & toujours avec ſuccès.

Mais comme on ne peut jamais conclure du ſingulier, & que pour faire une juſte exception, il faut ſçavoir la regle generale, on ne peut qu'approuver les précautions que je prends pour, & contre l'uſage du Kinkina.

Je peux donc aſſurer que dans les fiévres lentes, qui dépendent de la ſechereſſe, ou du vice du poumon, on augmente le mal par ce febrifuge. Tous les temperamens de bechiques, de coquelico, & autres, ne vous dédommagent point de l'impreſſion que fait l'écorce dans de pareilles circonſtances ſur le liquide & ſur le ſolide.

Comme le friſſon eſt l'accident qui détermine le plus au febrifuge, & qu'il eſt regardé comme le ſignal du Kinkina, il eſt de la derniere importance de diſtinguer le friſſon excité par le levain de la fiévre, ou celuy qui dépend du pus fait ou commençant. Ce dernier ne ſera point équivoque, puis qu'il eſt toujours précedé de quelque maladie, ou

d'accidens qui dépendent de quelque partie ſolide intereſſée, ou du ſang extravaſé.

Les tenſions, les battemens, la fiévre même ſont les précurſeurs de la ſuppuration.

Les friſſons, froids, horreurs, refroidiſſemens, qui précedent les accès de la quotidienne, tierce, double-tierce, & quarte, ne feront pas prendre le change à un Medecin experimenté; la conſtitution du malade, ce qui précede la maladie donne une inſtruction qui ôte toute l'équivoque.

Je diſputay long-temps avec M. le Comte de Gramont qui vouloit faire prende du KK. à un Anglois qui avoit de fréquens friſſons, que je ſoupçonnois avec raiſon dépendre d'une tumeur profonde qu'il avoit dans la partie interne de la cuiſſe près des grands vaiſſeaux; j'y menay Meſſieurs Tribolo & Beſſiere, qui furent dans la même défiance où j'étois; nous ne pûmes empêcher l'uſage du KK. le 3. jour la fiévre double-tierce preſque intermitten-

te devint continuë ; la tête s'embaraſſa ; on quitta le febrifuge ; le malade fut ſaigné du pied, purgé deux fois, je fis appliquer des veſicatoires aux jambes, l'onziéme jour la tumeur s'expliqua au point que le 14. M. Beſſiere l'ouvrit, la ſuppuration fut ſi grande, que le *Faſcia lata* en fut preſque conſumé, le malade ſe ſauva le quarantiéme.

M. le Marquis de la Popliniere ne fut pas ſi heureux, car l'abſcès qui s'étoit formé ſur l'épine du dos, par le retour de la matiere d'un ulcere qu'une chute avoit cauſé entre les côtes, l'abſcès dont je m'étois expliqué à Madame Colbert, détermina ſes parens à l'envoyer à Orleans où M. l'Abbé Gendron étoit fort eſtimé ; mais l'abſcès ayant pénetré dans la poitrine, le Marquis mourut en arrivant.

Il eſt également dangereux d'être déterminé à donner du KK. par les friſſons qui précedent les éreſipeles, ou annoncent la goute.

Je ne ſuis pas moins ſurpris quand je vois donner du KK. pour guérir

la fiévre qui ſuccede aux amputations d'un bras, d'une jambe, & que le friſſon précurſeur de la ſuppuration y détermine le directeur, comme j'ay vû quelquefois, & toûjours avec le peril du malade.

Mais rien ne m'effraye tant que de voir donner du KK. ſur la fin d'une attaque d'apoplexie pour guérir le malade de la fiévre qu'Hippocrate ſouhaite, & qui raſſûre les bons praticiens.

Pour rendre raiſon des bons & mauvais effets du KK. il faut expliquer de quelle maniere il agit. Je crois avec raiſon, qu'il n'y a que cette diſcuſſion qui puiſſe convaincre les incredules & prévenus de l'inutilité des précautions pour donner le KK. & du péril auquel on expoſe les malades, en leur donnant ce remede en tout tems, ſans exception.

Examen de l'action du Kinkina guériſſant la fiévre & du même Kinkina qui augmente la fiévre & cauſe quelquefois une nouvelle maladie.

Comme il faut toûjours exami-

ner l'état ſain pour comprendre ce qui ſe paſſe dans l'état oppoſé. j'ay fait voir dans les principes d'Hippocrate, que je ſuis toûjours, que la ſanté conſiſtoit dans l'union des principes inſenſibles, & que la Nature appellée *mêlange* par Empedocle, tendoit dans toutes ſes fonctions à conſerver cette union. Ce ſont les termes de notre maître qu'on ne ſçauroit trop repeter:

Ut omnia fiant unum.

Pour appliquer ce principe à notre éxamen, qu'arrive-t-il dans la fiévre? les parties inſenſibles & les integrantes du ſang s'écartent, ſont moins unies, & même elles n'y ſont plus dans la même proportion, les plus vives briſent leurs liens & s'aſſocient aux analogues heterogenes, que la nourriture fournit continuellement; l'acide qu'Hippocrate reconnoît pour la cauſe la plus efficace des maladies, s'éxalte, toute cette déſunion excite un combat inteſtin, toûjours accompagné d'un mouvement fort irregulier, que l'on appelle fiévre, diſtingué par les acci-

dens que j'ay expliquez en leur lieu.

L'experience nous apprenant que ce qu'on tire du Kinkina n'agit pas si efficacement que le corps même du KK. il reste pour constant que ce remede agit par toute sa substance, par l'acerbe, l'amer & l'austere unis qui dominent. L'analyse du KK. ne nous fournit par son huile, par son esprit, & son sel aucun secours si puissant que la teinture de tout le KK. dans le vin, ou toute son écorce mise en poudre : la teinture que vous tirez par l'eau de vie est moins febrifuge ; on en avoit fait un grand secret à feu Monseigneur le Prince de Conti ; la Cour fut prévenuë en sa faveur pour quelques jours. Monf. le Duc de Boüillon crut être plus promptement guéri de sa fiévre par cette teinture, que par celle qui se fait dans le vin ; l'expérience l'obligea, & tous ceux qui avoient besoin de ce remede, à revenir à la teinture faite dans le bon vin, lequel ouvrant la partie resineuse du KK. & la partie saline qui augmente sa vertu, parce-

qu'elle ſert de vehicule à ce remede qui produit plus ſûrement & plus promptement l'effet qu'on en attend: étant de toute neceſſité pour la guériſon que le remede ſe diſtribuë dans les lieux où reſide la cauſe du mal, on ne ſçauroit trop répéter que l'opération du remede eſt ſon extenſion & ſa diſtribution au centre de la cauſe du mal.

C'eſt par cette raiſon que la teinture du KK. dans l'eau de vie, l'extrait & le roſſolis qu'on donne aux enfans, ne ſont point ſi puiſſans que les dragées faites avec tout le corps du KK. choiſi, reduit en poudre ſubtile, avec quelques grains de ſel de centaurée.

Il eſt facile de comprendre que du compoſé d'auſtere, d'amer & d'acerbe, il reſulte un remede qui a la vertu de rapprocher des parties qui prennent l'effort pour s'être éloignées les unes des autres, pour s'entre-choquer, que l'acerbe & l'auſtere les contraignant, le combat eſt moins grand dans un moindre intervale, & que la partie reſineuſe avec

laquelle ces ſubſtances ſont unies, eſt très-propre pour émouſſer les pointes d'un acide fixe qui cauſe ordinairement les grands dégoûts.

C'eſt par cette raiſon que le Kinkina donne de l'appetit en combattant l'acide fixe qui intercepte l'abord du ſuc & des eſprits diſſolvans.

C'eſt ſur cet avantage, celuy de l'appetit & de la liberté du ventre qu'on peut continuer l'uſage du Kinkina.

Ainſi ce remede rapprochant les parties inſenſibles qui ſe déſuniſſoient, l'eſpace qu'elles avoient pour lors enſemble, diminue par ſon uſage, d'autant plus que par cette approximation, leur reſſort s'affoiblit, & le mouvement irregulier eſt enfin ſoumis au naturel.

Nous remarquons auſſi que la ſubſtance acerbe & auſtere eſt très propre pour déſarmer les gladiateurs de B. V.

Nôn bene junctarum diſcordia ſemina rerum.
Frïgida pugnabant calidis, humentia ſiccis,

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

Nous avons remarqué que la vertu & l'operation du remede consiste dans son extension jusqu'à la cause de la maladie.

Le Kinkina vous délivre de la fiévre lorsqu'il peut se distribuer & arriver à la cause de la maladie, proportionnément à la désunion des principes qui excitent la fiévre.

Comme tout remede agit selon la disposition de celui qui le reçoit, il faut convenir qu'il y a des sujets favorablement disposez pour faire réussir le Kinkina. Je fais consister cette favorable disposition dans la fluxibilité du liquide, & la permeabilité des canaux par où il se distribuë. C'est à ces heureuses constitutions que le Kinkina doit singulierement sa reputation.

Cette reputation souffre de grandes atteintes, lorsque la consistance du liquide est plus épaisse, & que les canaux où elle se distribuë n'ont pas une pleine liberté.

J'ajoute que les filtres destinez

pour les ſeparations, & les canaux excretoires ſoient chargez de particules heterogenes.

Dans cet état, qui n'eſt que trop ordinaire dans les maladies qui ont des cauſes opiniâtres, il n'eſt pas ſurprenant que le Kinkina, bien loing de guerir, augmente la fiévre: je dis même qu'il y a des conſtitutions anthipatiques au Kinkina, indépendemment des précautions qu'il faut prendre, & qu'il y a des perſonnes préparées & non préparées qui en ſont toujours incommodées; j'en ſuis convaincu par pluſieurs experiences. Chiflet cite l'Archiduc. Qui eſt le Medecin, qui n'en donneroit pas des exemples?

Dans cet état de diſproportion du remede au temperament du malade, & de mauvaiſe diſpoſition dans la conſiſtance du liquide, & d'engagement prochain ou formel dans les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, le Kinkina, bien loing d'être remede, devient ſouvent la cauſe d'une nouvelle maladie, parce que retenant & interceptant ce qui doit être

ſéparé & chaſſé dans des voyes embarraſſées, tout demeure & ſe confond.

Hippocrate l'explique clairement par le manque de ſeparation qui doit ſe faire dans la premiere region du corps; de cette ſuſpenſion à laquelle il donne le nom de pareſſe, dépend l'impureté des vaiſſeaux & la confuſion de tout le liquide.

C'eſt dans cette ſituation que les parties ſéparées ne trouvant pas l'iſſuë ordinaire, ſe fourvoient ſur ſur quelque viſcere, & s'engagent ſouvent, ou dans la ſubſtance du poûmon, ou dans les vaiſſeaux ſécretoires du foye, & cauſent des jauniſſes très dangereuſes; ce que nous vîmes à Madame la Marquiſe de Polignac, qui mourut de la jauniſſe après un uſage opiniâtré du Kinkina.

Cette difficulté de *tranſit*, oblige avec beaucoup de raiſon la pluſpart des Medecins à rendre le Kinkina purgatif.

Pendant que j'étois à Montpelier, dans le dernier voyage que j'y fis

avec Monſeigneur le Grand, un homme de Bordeaux propoſa à M. Barbeyrac un fébrifuge infaillible; la protection que Monſeigneur promit à celui qui vantoit ſon fébrifuge, l'engagea à me donner la ſuivante preparation. Elle ſe faiſoit avec la teinture de Ricinus indicus, la gomme gutte, le granum cnidium, qui eſt le fruit de Thymelée, le ſuc de fumeterre, le ſel Armoniac, le beaume de copau, & l'eſſence de geroſle dans l'eſprit de vin : après une longue digeſtion, le tout étoit après l'évaporation au B. M. incorporé avec le Kinkina paſſé par le tamis.

La fiévre qui prit Monſeigneur à Carcaſſone, nous obligea à un ſéjour qui me donna lieu de faire prendre à un homme fort robuſte de cette préparation, pour le guerir d'une fiévre quarte fort opiniâtre ; ce remede le fit beaucoup ſuer dans le milieu de l'accès, le lendemain le ventre s'ouvrit conſiderablement : les deux jours libres, on lui donna des lavements, & des

boüillons avec les feuilles de fumeterre.

Le jour de l'accès, nous lui donnâmes, lorſque la chaleur de l'accès ſe déclara, la même doſe du remede, il eut de ſi grandes envies de vomir, que je fus obligé de l'aider, il réjetta une grande quantité de bile brune qui diminua beaucoup l'accès ſuivant, dans lequel il n'eut preſque pas de froid.

Je priai le malade de m'écrire à Caumont, où je trouvai en revenant de Bareges une lettre à mon retour qui m'apprenoit ſa guériſon. Je ne donne ce remede qu'à des perſonnes jeunes & robuſtes.

Quoyqu'il y entre peu de ricinus corrigé, ce remede doit rendre très circonſpect celui qui le donne.

Je traitai S. A. d'une fiévre double tierce qui avoit commencé à Montpelier, avec la teinture de centaurée, clematitis, la rubarbe, le ſel de tartre & le Kinkina.

Je fis ouvrir la veine, obſervant de faire boire à S. A. quatre à cinq onces d'infuſion de petite Centau-

rée, un moment avant l'ouverture de la veine. La veine étant fermée, je fis prendre une pareille dose de la même teinture.

J'ay vû à Dijon pratiquer ce remede avec succès, & m'en suis servi quelquefois si heureusement, que la fiévre ne revenoit plus.

Monseigneur fut le dixiéme en état de partir pour Barege, où Monseigneur bût & se baigna avec tout le soulagement que nous attendions.

De toutes ces faces de maux & de remedes, on peut conclure fort raisonnablement, que lorsqu'on ne trouve pas des dispositions favorables pour l'usage du Kinkina, le parti des amers passant avec une legere adstriction, est préferable à celui du Kinkina.

Hippocrate & Galien, persuadez que le manque de séparation est la cause antecedente des fiévres, proposent le silphium lazer, l'ail, le persil de Macedoine, la cuscute, le fiel de terre, le poivre, la gentiane, le vin, l'hypericum.

Des amers paſſants, nous préferons la petite centaurée, le clematitis, la gentiane, l'hypericum, le chamedris, l'enula campana, la fumeterre, l'écorce de bigarade; à ces alterants on joint des purgatifs : autrefois avant l'uſage du Kinkina, on en faiſoit des tiſanes; cette matiere medicale fourniſſoit des boiſſons dans les accès, c'étoit le meilleur moyen pour les terminer. Il faut convenir que les fiévres étoient plus opiniâtres, mais les rechûtes étoient bien moins frequentes; l'experience nous a appris qu'après la ſaignée ceux qui vomiſſoient à l'entrée de l'accès, & qui uſoient des teintures d'amers paſſants, étoient plus ſûrement guéris, que ceux qui commençoient par le Kinkina.

Nous avoüons de bonne foy que ce remede eſt d'un grand ſecours en medecine, lorſqu'il eſt donné avec connoiſſance de la cauſe de la maladie, & un ſerieux éxamen de la conſtitution du malade, & de l'état où il étoit avant que la fiévre ſe déclarât.

De plus habiles gens que ces Meſſieurs, propoſent tous les jours des remedes infaillibles. J'en trouvai dernierement un chez M. Bontems le fils, qui lui promettoit de le guérir au peril de ſa vie, je le loüai de ſa bonne foy, car il ne fit aucun myſtere de ſon remede composé avec un oignon & du Thé pour deux tâſſes; je conſentis volontiers à cette experience. La fiévre quarte a obligé M. Bontems de venir à l'opiate de Kinkina avec le ſel Armoniac & le Mars. Je lui aurois donné le Kalomel de R. ou la préparation de Carc. très mitigée, ſi je n'euſſe pas été obligé de partir pour Verſailles.

Je ne puis finir ce traité, ſans parler des Epicarpes & des Epidactyles, qui produiſent quelquefois des effets ſinguliers.

J'en ay vû compoſer d'épipaſtiques, d'interceptifs, & de fermentans.

De la premiere ſorte, on en compoſe avec la farine de ſeigle batuë avec le ſuc d'oignon rouge, y ajoû-

tant quelques grains d'euphorbe.

Les racines de ranoncule, d'iris noſtras, ou de thytimale, font le même effet.

Quelques-uns préferent le lait de la feuille de figuier avec la poudre de piperitis.

D'autres font un cataplaſme avec la paſſepierre, & le levain bouilli dans le vin blanc.

Ces topiques évoquent quelquefois une partie du levain qui peut être ſuivie d'une plus conſiderable, ce qu'on a remarqué dans de certaines occaſions, par la diminution, ou le changement du jour de l'accès.

Quoyque les interceptifs ſoient peu uſitez, j'en ay pourtant vû préparer avec le ſumach, la noix de gale & le vinaigre, d'autrefois avec le ſuc de ſedum majus & le maſtich.

L'interception de ce qui tranſpire par l'artere du carpe, peut exciter par antiperiſtaſe un mouvement irregulier qui pourroit être ſuivi de quelque détermination des particules

de la fiévre à l'habitude du corps, & en ce cas, causer quelque éresipele.

Nous croirons difficilement cette transposition dans nos principes.

La troisiéme espece d'épicarpes, composez d'alkalis capables de penetrer par les pores, & de s'acrocher avec les particules les plus vives de la transpiration, produit quelquefois des changemens favorables dans les fiévres.

La suie de cheminée, le sel gemme, la salive avec le miel sont mis à cet usage.

Je veux pourtant rapporter l'histoire d'une femme d'Evreux, sur le petit doigt de laquelle on appliqua l'envelope interieure de la coque d'œuf avec la salive; deux heures ensuite elle souffrit une si vive douleur dans le doigt & dans la main, que je fus obligé de la faire saigner au milieu de l'accès de la tierce, qui ne revint plus.

Je donnai dans le même tems à trois personnes de l'Hôtel de Bouillon les germes d'oeufs, pour sou-

lager des pleuretiques ſaignez deux fois; deux ſuerent beaucoup, le troiſiéme qui n'urinoit preſque pas, rendit beaucoup d'urine; les trois guérirent.

Il eſt aiſé de comprendre que le tranchant & l'épine des ſels qui déſole la pleure, eſt émouſſé & engainé par le velouté du germe de l'œuf.

Entre tous les amuletes, je n'ay jamais vû aucun effet de celui des métaux tant vanté : le camphre pendu au col a beaucoup d'approbateurs.

Les pilules faites avec la conf. ham. & le camphre ſont fort eſtimées, prenant par deſſus de l'eau de ſcorſonere kal. de ſon ſel.

Pour les pierres factices de terres, mineraux & métaux, je les mets avec les Taliſmans. J'aurois plus de foi aux paroles dont j'ay parlé dans ma Préface.

Puiſque la colere a guéri la fiévre quarte, il ſe pourroit bien faire que l'agrément & la douceur de la voix d'une belle perſonne attan-

duë & désirée depis long tems, pût produire un effet aussi considérable sur un malade à qui l'absence & l'éloignement sont devenus insupportables.

C'est dans une pareille circonstance que l'on peut dire : *Sunt verba & voces quibus hunc lenire dolorem Possis, sic magnam morbi deponere partem.*

Si la douceur de la voix peut etre fébrifuge, que ne peut-on pas esperer des charmes de la musique ? je finis par la puissance de celle d'Orphée :

Ut cecini, nostræque angustum egressa per antrum
Dulcisonæ mellita lyræ, vox percutit auras :
Umbrosi colles & summa cacumina Pelei
Descendere, sonus simul atque auditus ab altis
Quercibus, adveniunt ipsa radice sequente,
Saxa voluta sonant, chordas qnotquotque loquaces

Audivêre feræ, ſtetêre in limina ſaxi,
Tectaque Centauri volucrum eſt amplexa corona
Feſſa alis pendens, oblita reviſere nidos.



DES VAPEURS.

CEux qui en ſont incommodez croyent que c'eſt une nouvelle maladie reſervée pour leur faire ſouffrir des accidens que perſonne n'en a encore reſſentis.

Quelque peinture qu'on faſſe, de peſanteur, de tournement de tête, de ſenſibilité dans la racine des cheveux, de bluetes, d'étincelles devant les yeux, d'un trouble interieur, de neceſſité de s'appuyer ſur tout ce qu'on rencontre de-peur de tomber de défaillance, d'un ſentiment d'oppreſſion, il y a toûjours quelque ſingularité qui caracteriſe la vapeur, & cauſe à ceux qu'elle attaque une continuelle défiance de leur état, qui leur fait dire, qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'expliquer ce qu'ils ſouffrent.

Ce mal eſt ſi opiniâtre qu'il élude non-ſeulement la force des remedes, mais qu'il en eſt fort ſouvent irrité.

Après tant de mauvais ſuccès de la purgation, de la ſaignée, des aperitifs, des cephaliques prétendus, des vomitifs, des bains, du lait & des eaux minerales.

Il paſſe preſque pour conſtant dans cette infirmerie, qu'il eſt très-dangereux de combatre les vapeurs par des remedes.

Nous allons rechercher la cauſe de l'opiniâtreté de cette maladie, & les raiſons du peu de ſuccés des ſecours dont on ſe ſert.

Comme nous ferons voir, que les vapeurs ont des cauſes differentes, on ne ſe doit pas étonner, ſi les remedes qui ſeroient propres pour guérir une eſpece de vapeurs, redoublent la cauſe de celles qui ont un différent principe.

Pour parvenir à cet éclairciſſement, je reconnois quatre cauſes de vapeurs.

La premiere, dans la denſité & preſſement des ſutures du crane, qui ſont quelquefois ſi rapprochées & unies, qu'on a de la peine à diſtinguer la trace de la ſuture.

La ſeconde cauſe dépend d'une difficulté de tranſpiration, par le retreciſſement des pores, preſque toûjours accompagné d'engagement dans les vaiſſeaux qui ſe terminent aux glandes de la peau.

La troiſiéme, & la plus ordinaire, reſide dans les canaux ſecretoires & excretoires des glandes des premieres voyes, où j'ay ſouvent obſervé chez la plûpart des plaignants, des bruits & ſoulevements dans les hypocondres & dans le bas ventre, dans le tems des plus grandes vapeurs.

La quatriéme dépend de la quantité, ou de la qualité du ſang.

Ce que nous venons de dire du même remede convenable à la guériſon d'une eſpece de vapeurs, & très-contraire à la guériſon d'une autre eſpece, s'applique parfaitement à la ſaignée, qui délivre ſouvent ceux qui ſouffrent des vapeurs par l'abondance & le mouvement d'un ſang impetueux qui ſe porte à la tête avec tant de violence, que ſon retour en eſt d'autant plus difficile.

Il ne ſera pas difficile de faire voir que la mauvaiſe qualité du ſang étant préciſément la cauſe de quelques vapeurs, la ſaignée tedouble les plaintes de ceux qui en ſont incommodez, lorſque la vapeur n'eſt pas cauſée par l'abondance du ſang, mais par une alteration particuliere.

On eſt convaincu de la neceſſité de la ſaignée dans la premiere eſpece de vapeurs que l'abondance du ſang cauſe, par le ſoulagement qu'on reçoit des haimorragies, des regles, des haimorroides, des varices même que nous avons vû guérir d'opiniâtres vapeurs.

On ne peut douter de la neceſſité & de l'utilité de la ſaignée, lorſque le volume du ſang ſurpaſſe la force de ce qui le dirige.

Nous ajoûterons même qu'outre que la ſaignée délivre le corps d'un poids inſupportable, elle aide la premiere digeſtion, & facilite les ſéparations continuelles de la ſeconde coction, & procure par-là le dégagement des parties ſéparées par les vaiſſeaux ſécretoires & excretoires,

res, de laquelle liberté dépend non ſeulement l'immunité des vapeurs, mais l'état le plus parfait de la ſanté.

Tout le contraire arrive dans la ſaignée qui ſe fait pour corriger la mauvaiſe qualité du ſang, lorſquil ne peche pas en quantité abſoluë, ou proportionnée, dont il eſt aiſé de s'aſſurer par la qualité du pouls, par le regime de vivre, par les éxercices, par ce qui a précedé, & par tous les accompagnemens qui répondent de la force, ou de la foibleſſe du temperament.

Avant que j'entre dans le détail des raiſons du mauvais ſuccès de la ſaignée, lorſqu'il y a une mauvaiſe qualité dans le ſang, il faut répondre à ceux qui me demanderont, d'où vient que cette alteration, cette mauvaiſe qualité de ſang ne cauſe pas quelque eſpece de fiévre, que j'ay rapportée à un vice dans la maſſe des liqueurs.

Je ne change point d'idée, je reconnois toûjours mon principe, non ſeulement cauſe des fiévres, mais des autres maladies, ſelon le

dégré du dominant ſuperieur déſigné par Hippocrate, ſous le nom de ſincere.

Je réponds donc à l'objection que l'on me fait, d'où vient que cette mauvaiſe qualité du ſang que j'accuſe de la vapeur, n'excite pas la fievre.

Je dis dans le principe que j'ay établi, que l'heterogeneité de la liqueur néceſſaire dans une certaine proportion, pour cauſer la fiévre continue ou intermittente, ne ſe trouvant pas dans l'alteration du ſang, qui cauſe les vapeurs, ſuffiſante pour allumer le ſang; on ne peut rien conclure contre mon principe qui éxige toûjours un ſuc étranger dominant, capable de ſoûlever, irriter, & changer le mouvement du ſang, ce que Wilis appelle bouillonnement extraordinaire different de la conflagration naturelle.

J'ajoûte à ces reflexions, que ſi dans cet état de vapeurs cauſées par l'alteration du ſang, les particules heterogenes ſe multiplioient à un certain point d'augmentation oppo-

ſée au mouvement naturel, la fiévre s'allumeroit très-certainement ; je conviens néanmoins qu'on s'en plaint rarement, & que cette mauvaiſe diſpoſition du ſang dépend plûtôt d'un acide dominant qui par le manque de determination dans les vaiſſeaux ſécretoires moins libres, ſe ſublime au cerveau par les carotides & les arteres vertebrales, duquel ſang les eſprits animaux étant diſtilez, ils conſervent un principe d'héterogeneité, qui trouble leur mouvement, & pervertit ſouvent leur direction ; ce qui cauſe les frayeurs, les tremblemens, & tous les accidents dont les vaporeux, (avec licence) font un détail beaucoup plus éxact, que les Auteurs qui font l'hiſtoire de cette maladie.

Si la ſaignée eſt très-utile pour combattre les vapeurs qui dépendent des deux plethores, elle eſt plus que ſuſpecte dans l'état de ceux qui ſont tourmentez de vapeurs par une acidité dominante dans la maſſe du ſang.

Il eſt hors de doute, que plus

vous diminuez le liquide, où il y a un ſel diſſout & dominant, plus vous élevez la force du ſel, qui étant plus peſant, ne ſe vuide pas en proportion avec le liquide qui coule & s'échape toûjours plus aiſément. Ainſi de huit onces de liquide que les experiences font voir dans chaque livre de ſang, ſi vous en tirez demie livre, vous ne tirerez point la quantité proportionnée du ſel dominant héterogene, toûjours déterminé au fond de la liqueur; la preuve eſt évidente dans les liqueurs où on diſſout un ſel particulier; elle eſt encore plus ſenſible dans le vin diſpoſé à aigrir; plus vous en tirez, plus il devient aigre.

Les frequentes ſaignées faites aux vaporeux du ſecond ordre, augmentent la mauvaiſe diſpoſition du ſang, d'autant plus que les parties douces & balzamiques de la liqueur, n'étant pas déja en proportion avec le tartre, les ſeroſitez & les vents dont ces malades ſe plaignent, deviennent, ſi on s'opiniâtre à la ſaignée, le prélude de l'hydropiſie.

Si dans cet état un Medecin eſt fort louable d'être circonſpect dans l'uſage de la ſaignée des bras & des pieds, il ne doit pas néanmoins negliger l'ouverture des vaiſſeaux haimorroidaux, ſur tout s'il y eſt invité par l'élevation & tenſion de ces parties; c'eſt poutquoy il s'informera avec attention de celuy qui ſe plaint de vapeurs, s'il a été ſujet aux dépôts ſur les vaiſſeaux haimorroidaux; il les éxaminera même, & la qualité des urines; il ſçaura de ſon malade, s'il a quelque ardeur en les rendant, s'il ſe plaint d'un poids dans le perinée, ou dans les parties voiſines du ſphincter de la veſſie; on n'oubliera rien de tout ce qui peut faciliter le dégagement de ces vaiſſeaux gorgez d'une lie délaiſſée, qui ne peut plus être élevée par le cours du ſang.

En pareil cas, nous nous ſervons de la décoction de marrube blanc, avec les racines de ſcrophulaire, d'aſphodele, des oignons blancs dans le vin blanc & le miel.

Le bain rëiteré détermine ſouvent l'ouverture de ces vaiſſeaux, ou vous met en état d'y appliquer utilement des ſang-ſuës.

Par ces mêmes raiſons, nous faiſons ouvrir dans les jambes & dans les cuiſſes des vaiſſeaux variqueux avec le ſoulagement d'une perſonne qui ſe plaint des vapeurs. Je fais une grande difference de ces ſaignées particulieres, de la generale, puiſque cette particuliere emporte ſouvent la cauſe conjointe, & diminue fort l'antecedente, lorſque la ſaignée generale multiplie cette premiere cauſe, comme nous l'avons démontré par l'éxaltation de l'acide qui eſt, pour ainſi dire, en flueur dans le ſang.

A cet éxamen de vapeurs & de vaiſſeaux variqueux, appartient la tumeur de Monſ. le Marq. de Th. Elle fut précedée d'une dilatation variqueuſe dans la partie externe de l'avant-bras, elle étoit accompagnée d'une tenſion conſiderable, & d'une douleur vive; je fis ſaigner M. le Marq. de l'autre bras, on pro-

posa l'ouverture du vaisseau dilaté, Messieurs Tribolo, Avrillon & Beissier hésiterent avec raison, nous nous servîmes du cataplame anodin & des adoucissants les plus convenables; la tension diminua insensiblement, mais il s'éleva peu à peu une tumeur près de l'olecrane, qui dans douze jours approcha la grosseur d'une amande verte; quelque topique qu'on pût employet, cette tumeur devint insupportable; de tems en tems il s'y faisoit une fermentation si vive, qu'elle causoit des vapeurs jusqu'à la défaillance, & des tressaillemens convulsifs; la tumeur étoit d'un méchant caractere, dure, livide, inégale; on proposa l'operation, Messieurs Tribolo, Beissier, Avrillon & moy convenions que la tumeur étoit carcinomateuse; j'en parlai à Monf. Marechal qui étoit malade; un mal aussi considerable éxigeoit le secours d'un Maître aussi intelligent, & aussi habile, que le Public avoit déja reconnu pour le premier Chirurgien, avant que le Roy persuadé de

ſon merite, par ſa propre experience, lui donnât la place que M. Felix avoit dignement occupée.

Le mal de Monſ. le Marq. augmentant, & celui de M. Marechal l'empêchant de l'éxaminer, je pris le parti, avec le conſeil de Meſſieurs les Chirurgiens, de faire emporter la tumeur ; ce que M. Tribolo éxecuta fort habilement. M. de Th. Gouverneur de Belle-Iſle, fut délivré de ſes vapeurs, & jouit encore aujourd'huy d'une aſſez bonne ſanté.

Je fus déterminé à cette operation par deux exemples fort ſemblables ; une Dame de la maiſon de Tonnerre vint à Lion avec une pareille tumeur, ſituée ſur la malleole interne du pied gauche, preſque au paſſage de la ſaphene : avant & aprés les regles, Madame ſouffroit des vapeurs ſuivies par fois de mouvemens qui lui faiſoient preſque perdre la connoiſſance. Mon pere fit emporter la tumeur par M. Bimet, grand Chirurgien, qui paſſa, aprés l'operation, un bouton de

ſeu dans toute la circonference de la tumeur ; l'operation & les remedes qui la précederent, rendirent une parfaite ſanté à Madame de Muſi, qui fut délivrée de ſes vapeurs.

Le ſecond éxemple m'a été donné dans le Château de Montmeillan, ſur le poignet d'un Aide-Major, qui après une fiévre quarte fort opiniâtre, ſe plaignit d'une douleur dans la partie interne du carpe du bras gauche : peu-à-peu il s'éleva ſur le battement de l'artere une tumeur qui acquit la groſſeur d'une noiſette, elle étoit dure, très-ſenſible & enfoncée en trois ou quatre endroits, elle s'étendoit par un cordon de la longeur de deux travers de doigt, & formoit dans ſon extremité une autre tumeur pendante, preſque auſſi groſſe & d'une ſemblable figure, avec la même ſenſibilité ; le caractere étoit auſſi ſuſpect que celui de la tumeur de M. le Mar. Gouverneur de Belle-Iſle. L'Aide-Major ſouffroit des vapeurs qui lui faiſoient dire, qu'il avoit la

tête pleine d'ancre, dans les vents de Midi, il ressentoit dans le bras malade, & sur-tout dans le pouce, des tiraillemens si douloureux, qu'il souhaitoit qu'on lui coupât le bras. M. Desgranges Medecin experimenté residant au Château, fit venir de Chamberi le meilleur Chirurgien, qui appella cette tumeur un acrochordon carcinomateux; la violence de ces accidens nous détermina à l'amputation, avec tout l'appareil necessaire au cas que l'artere fournît du sang dans cette opération; car on observoit dans le temps des plus vives douleurs, un battement profond dans la seconde tumeur pendante: le Chirurgien dit qu'il apporteroit le petit & le grand torniquet; avant l'opération il mit une bande de cuir fort souple qui se terminoit par des œillets & des crans sur l'avant bras, au-dessous du ply; il emporta la tumeur, comme M. Bimet avoit fait, il se servit du bouton de feu; nous n'eûmes point d'haimorragie, on n'eut besoin après l'opération que d'une bonne conduite;

M. Desgranges lui fit user pendant tout le traitement des bouillons de viperes ; le malade fut purgé plusieurs fois avec la conf. ha. & le mer. d.

L'Aide Major qui avant la fiévre quarte avoit des vapeurs insupportables, en fut parfaitement guéri, & de tous les accidens qui nous obligerent de venir à l'amputation.

De pareilles observations sont fort instructives, dans le Chapitre des Vapeurs.

Les dévoyemens quelquefois dysenteriques, qui arrivent assez souvent dans cette maladie, demandent une grande attention. Le Medecin methodique occupé du symptome, rend un mauvais office à son malade, lorsqu'il commence par les remedes qui peuvent arrêter le cours d'une humeur qui a souvent beaucoup de part à la cause des vapeurs ; le dévoyement même dysenterique est quelquefois critique dans de pareilles circonstances, il faut adoucir l'humeur, & tenir toûjours les voyes libres : l'hypecacuana qui a un

merite particulier dans le progrès de ces maladies, ne se donne pas sûrement dans leur commencement, lorsqu'il y a une cause antecedente dominante dans le flot des liqueurs, & une autre nichée depuis long-temps dans les différens reduits des glandes.

Si cette pathologie n'est bien entenduë, vous ne faites pas seulement un grand tort à celui qui naturellement devroit attendre un soulagement considerable d'un pareil secours, mais il arrive souvent que suspendant l'écoulement de l'heterogene que la Nature avoit déterminé sur ces parties, vous excitez un nouveau dévoyement par la communication du mauvais levain au suc nourrissier : c'est ce que j'ai observé dans un Seigneur de la Cour qui pour avoir usé précipitamment du bedegugullio, de la theriaque, du Kinkina, & du laudanum, souffrit très long-temps un dévoyement qui par fois devenoit dysenterique; j'observai une tension considerable dans les hypocondres, & dans tout

l'abdomen; après l'usage de quelques remedes desopilans, il me fut aisé de remarquer plusieurs petites tumeurs séparées, que je ne peux mieux comparer qu'à une chaîne d'oignons: ce Seigneur alloit trente & quarante fois dans la nuit à la garderobe, les déjections étoient glaireuses, noirâtres, & souvent teintes de sang, nous avions une fiévre symptomatique fort opiniâtre, le pouls étoit souvent inégal, & l'extenuation nous allarmoit beaucoup. La préparation de Mars de Wed. les bouillons au B. M. avec le chamæd. le sig. sal. l'hyper. & la fum. l'extrait d'oubelon avec la rhubarbe & le bez. jov. nous mirent en état de me servir de ma teinture d'ypecac. dont Monseigneur se trouva si bien qu'il me fit l'honneur de m'envoyer un courrier pour l'aller voir en Allemagne, sur un accident qui le surprit à l'armée, où la fiévre d'ouble-tierce m'empêcha de me rendre; dès que je fus un peu mieux, j'allai joindre M. le Duc à Claye.

Je parleray dans la ſuite des vapeurs excitées par le preſſement ou manque de ſutures, comme nous voyons quelquefois, & de celles que la denſité de la peau, & le defaut de tranſpiration, cauſe auſſi évidemment qu'un lieu plein de fumée, qui n'a point d'ouverture devient inſupportable.

Mais la plus fréquente & la plus puiſſante cauſe des vapeurs ſe trouve dans les reſervoirs des vaiſſeaux ſecretoires qui n'ont pas un libre debouché par les canaux excretoires, d'où il arrive que les parties heterogenes qui ſe ſéparent continuellement du flot du ſang, dans la ſeconde digeſtion, trouvant inſenſiblement moins de place dans les lieux deſtinez pour les recevoir, il y reſte toûjours des particules d'autant plus capables de ſe ſoulever, que celles qui arrivent ſans ceſſe, font un effort pour ſe faire paſſage dans les vaiſſeaux excretoires.

Il faut auſſi convenir que l'amas qui ſe fait peu-à-peu dans les glandes, contenant des matieres plus ou

moins opposées, & par-là susceptibles de différens degrez de fermentation, on peut raisonnablement présumer, qu'il resulte de ces différens mêlanges, ou un secret bouillonnement qui excite de petits cercles qu'on appelle boules ou bulles, ou une élevation de la matiere qui renferme ces combattans, ou un petillement qui représente le mouvement d'un sel decrepité, ou une véritable effervescence, ou le mouvement étant augmenté par l'action des particules opposées, une forte exalaison.

Si on remarque tous ces effets à vûë, dans le mêlange des parties heterogenes, que n'arrive-t-il pas dans un lieu renfermé, où les parties opposées étant plus pressées, & leur séparation renduë plus difficile par l'engagement des lieux destinez pour la secretion, leur mouvement de sublimation se communique avec d'autant plus de force aux parties qui cedent, qu'il a trouvé d'obstacles dans celles qui resistent?

Comme j'ay répondu ſur la fiévre, il m'eſt aiſé de répondre à ceux qui prétendront que dans tous les engagemens des glandes, on devroit ſe plaindre des vapeurs. Je réponds, qu'étant neceſſaire qu'il y ait une certaine quantité de parties heterogenes pour allumer la fiévre, il faut de même une certaine proportion de particules empriſonnées dans les vaiſſeaux ſecretoires pour exciter les vapeurs; bien entendu même que les particules ſéparées & renfermées dans ces reſervoirs contiennent des ſubſtances fermentiſcibles, car ſi elles en étoient dépouillées, comme ces matieres qu'on appelle dans nos laboratoires, terre damnée ou tête morte, on n'en doit preſque pas attendre un ſujet de vapeurs, outre que le contact preſſé de ces parties oppoſées eſt un obſtacle à leur détachement, developpement, & par cet engagement, au mouvement de ſublimation, deſquels dépend la vapeur.

Entre toutes les cauſes de ſuſpenſion, de ſéparation des parties étran-

geres

geres au ſang, la plus dangereuſe eſt celle qui intereſſe le genre nerveux, ce qui arrive ſouvent dans les engagemens des glandes du meſentere, du pancreas, de la matrice, des ouaires, & des parties même deſtinées pour la conſervation de l'eſpece ; lorſque les nerfs qui ſont étroitement liez avec ces différentes glandes, ſont irritez par ces ſucs heterogenes dégénérez & alterez à un certain point ; leurs ſecouſſes, leurs contractions donnent lieu aux plus étranges & aux plus bizarres de tous les accidens.

On trouve dans ces détroits la ſource des maladies de Marthe Broſſier, de celles dont parlent les Medecins Portugais, & des faits extraordinaires que nous liſons dans quelques Relations des Indes, & ſans aller ſi loin, dans les journaux de Loudun.

Pour oppoſer des remedes aux différentes cauſes des vapeurs que j'ay reconnus, je dis que pour combattre la premiere & ſeconde cauſe obſervées dans les futures & dans

les pores de l'habitude du corps ; l'éxercice, les frictions pourvoyent fort bien à ce dernier inconvenient.

Pour le premier, qui dépend de la densité, & pressement des sutures, ce qui se distingue par une pesanteur de tête presque inseparable des vapeurs, nous conseillons aux malades, dans ces circonstances, de se faire raser souvent la tête, de la faire frotter avec deux tiers d'esprit de vin tartarisé, & un tiers d'eau de lavande alkalisée de son sel, le tout chauffé au B. M.

Nous avons vû un grand Prince délivré des vapeurs, par cet usage continuel.

L'application des cornets & des épipast a son mérite. Le tabac mâché dérive, en rappellant des sucs glaireux, & détermine quelquefois les parties de suie mêlées avec quelque serosité, qui ne trouve point d'issue.

Les caustiques appliquez à la nuque, ont souvent délivré les malades d'anciennes vapeurs.

Mon pere a quelquefois fait appliquer un ſetum à feu ouvert, à des perſonnes qui ne vouloient pas entendre parler des cauteres ; cette operation a toûjours produit de bons effets, je l'ai experimenté avec le même ſuccès.

L'aigreur du ſang que la ſaignée augmenre, étant une des plus communes cauſes des vapeurs, nous ne pouvons nous diſpenſer de propoſer des remedes qui ont ſoûlagé nos malades dans une pareille ſituation.

Le boüillon d'écreviſſes, l'écaille d'huitre macerée en pluſieurs eaux chaudes, après avoir été miſe en poudre, le bezoart oriental qui ſubit bouillonement, crépitation & une grande exhalaiſon, quand on le mêle avec l'eſprit de nitre, nous convaint de ſa vertu contre les acides. M. le Duc de Bouillon en recevoit toûjours du ſoulagement, lorſque l'oppreſſion nous obligeoit de faire ouvrir toutes les feneſtres, ce qui nous faiſoit juger que l'acide éxalté reſſerroit les veſicules du poûmon qui ne pouvoient plus être

dilatées que par un nouvel air qui eût plus de reſſort ; nous nous ſervions auſſi de la farine de ſaigle détrempée dans un verre d'eau avec celle de fleurs d'orange.

L'extrait d'ambre noir, avec les fleurs de ſel armoniac chalybées, & le baume blanc nous fourniſſoit de quoy faire d'excellentes pilules.

Si la ſaignée, dans cet état d'indiſpoſition, reconnu dans le ſang, augmente plûtôt qu'elle ne diminue le mal, il arrive ſouvent que la purgation produit le même effet en remuant un foyer qui échape très-ſouvent au purgatif. qui par fois le ſoûleve avec plus de violence.

La maxime la plus ſûre, lorſqu'on eſt convaincu du beſoin du purgatif, eſt de le donner immediatement avant manger ; l'aliment familiariſé avec le ſang, introduit cet étranger avec plus de facilité & de douceur.

Le pilules propoſées, où l'on fait entrer du glyciriſe, de l'aloë proportionément au beſoin qu'on en a, conviennent parfaitement.

L'extrait de bryoine, de mechacan, avec l'æthiops mineral a une grande reputation.

Nous donnons auſſi de l'élixir de proprieté avant le potage, oû quelquefois le matin, avant l'eau de meliſe faite à vûë.

La boiſſon ordinaire avec la limaille de vieux fer, & la ſcolopendre eſt très-utile ſi on la continue.

L'uſage du chamedrys que nous conſeillons aux gouteux, a ſes partiſans.

Mais de ces remedes, il faut dire ce qu'Avicenne remarque dans les maladies difficiles & rebelles, il ne faut attendre de ſuccès, que d'un uſage ſuivi & continué.

Aſſiduatio curationis, facit ſummam curationis.

Quoyque j'aye reconnu une principale cauſe des vapeurs dans les glandes embaraſſées, je comprens bien que la maſſe du ſang, dans un pareil engagement, ne peut pas être éxemte de toutes les parties étrangeres au liquide, qui étant re-

jettées continuellement, trouvent toûjours quelque resistance dans leur passage aux vaisseaux sécretoires.

Mais comme ces particules sont en quelque maniere surmontées ou envelopées dans le flot du sang, ce qui s'en exhale n'étant pas capable de produire les grands accidens, c'est dans l'obstruction des glandes qu'il faut chercher la cause des vapeurs, & singulierement dans celles qui ont le plus de liaison avec les nerfs, comme dans les glandes de l'estomach, du pancreas, celles des reins, la grande du mesentere, dans celles de la matrice, par lesquelles la nature renouvelle ses mouvemens pour diminuer la plethore; lorsque les nerfs qui embrassent & penetrent ces glandes sont irritez par des sucs fermentez & dégenerez, les secousses sont quelquefois si violentes, que tout le genre nerveux en souffre des contractions en differens endroits.

Si les branches qui se distribuent aux poûmons, sont interessées, le

malade ſouffre plus ou moins de difficulté de reſpirer : dans une pareille conjoncture, l'Apothicaire d'une Communauté Religieuſe me dit en ſecret, Le mal eſt fort changé, nous avons à faire à un aſthme convulſif ; je luy dis, Vous croyez donc, ma ſœur, que nous avons une nouvelle cauſe à combattre, & qu'on doive un remede à l'accident, qui ne ſoit eſſentiellement relatif à ce qui l'a excité ; vous avez toûjours la même cauſe à combattre, celle qui cauſe les vapeurs, le trouble de l'eſprit, la défaillance, l'oppreſſion, & enfin cette grande difficulté de reſpirer qui vous oblige d'ouvrir toutes les feneſtres, pour introduire un air qui ait plus de reſſort pour étendre les veſicules du poûmon, dont la dépreſſion puiſſe fouler le ſang & le faire circuler ; c'eſt toûjours cette même cauſe exaltée qui produit de plus conſiderables accidens ; il ne faut point qu'un bon Medecin prenne le change, & abandonne la cauſe originele, pour combattre un accident qui ne peut être

ſurmonté qu'en attaquant ſon principe.

Comme tous ces accidens étoient cauſez par la ſuſpenſion des regles dans un Carême, qui avoit rempli les premieres voyes de fort méchants alimens, la malade ayant été ſaignée du pied la nuit précedente, preſſée par la nauſée, nous lui donnâmes un vomitif qui la dégagea, & termina l'aſthme convulſif.

Je rapporte cette obſervation pour détromper ceux, qui ſur le nom d'aſthme convulſif, ont accoutumé d'ordonner des choſes ſpiritueuſes, goutes d'Angleterre, élixir, ſel volatil que la ſœur avoit mis en uſage, qui au lieu de rétablir le regime animal, pervertiſſoient la continuité, l'ordre & la direction des eſprits.

Comme la malade dont je viens de parler étoit ſujette à de cruelles vapeurs avant ce dernier accident, & qu'elle en fût fort ſoulagée dans la ſuite; j'ay cru que cet exemple ne ſeroit point infructueux dans l'éxamen que nous allons faire de

l'engagement des premieres voyes.

Si nous avons remarqué que dans les vapeurs qui dépendent ſingulierement d'une acidité voltigeante & éxaltée dans le ſang, on ne purge guere impunément ; il faut auſſi convenir que dans les anciennes obſtructions des glandes qui donnent lieu aux vapeurs, on ne peut ſe diſpenſer de l'uſage des remedes faits pour rendre la liberté aux parties organiques ; de laquelle dépend le ſuccès des aperitifs des diſſolvans & délayans, plûtôt que fondans, & des purgatifs convenables.

Les avantages de la ſaignée du pied ont été traitez ſi clairement, qu'on ne doit pas balancer à ſatiſfaire cette indication, lorſqu'on voudra s'aſſurer de l'effet des purgatifs, auſquels on mêle utilement le caſtor, la teinture de jais, le camphre, les pilules fœtides de la grande deſcription ; & même lorſque le purgatif cauſe de grands ébranlements, avec le diaſcordium que les meilleurs praticiens ont toûjours mis en uſage, ou l'équiva-

lant, lorſqu'on y eſt déterminé par une grande irritation.

Comme nous entendons par le diaſcordium, quelques particules d'opium, il eſt bon de faire remarquer que ce remede donné ſeul doit être toûjours ſuſpect, lorſqu'on ne peut diſconvenir que la cauſe de la vapeur dépend de l'obſtruction des canaux ſecretoires ou excretoires, ou même du manque de ſéparation de ce qu'il y a d'étranger dans le flot du ſang.

Mais tous ces remedes échoüent, lorſque des ſucs prolifiques dégenerez, il s'éleve une vapeur qui attaque le genre nerveux, & qui infecte bien-tôt leur principe.

La membrane de l'œuf, encore mieux la coque avec le blanc de baleine, fournit un bon remede. J'ay vû à Turin dans la Venerie, ſe ſervir avec grand ſuccès des dintiers & des luites détrempez dans le boüillon de grenouilles; ces remedes ſe donnent dans le bain aprés qu'on a pourvu aux engagemens des premiere & ſeconde voyes.

L'eau de ſperniola camphrée eſt très-propre pour reprimer la vapeur; on applique les vantouſes ſeches ſur les cuiſſes : on ſe ſert en Italie du muſc incorporé dans la poix noire pour appliquer à la plante des pieds.

Quoyque je n'aye pas compris dans les cauſes des vapeurs, les vers & les germes dont ils éclôſent, on ne peut ignorer que le mouvement de cette matiere, ou le pincement de ces inſectes, ne ſoit très-ſouvent une des principales cauſes des vapeurs : nous en voyons tous les jours des preuves certaines; ce que j'ay dit ſur les remedes des vers à la fin de mon traité de la Peſte, eſt plus que ſuffiſant pour ſe garantir de cette cauſe qui attaque non ſeulement les enfans, mais des perſonnes avancées en âge.

La biſarerie de tous les accidens de vapeurs m'engage à rapporter tout ce qui m'a paru de plus efficace pour combattre les vapeurs de toutes les eſpeces.

Parmy les remedes oppoſez à l'a-

cidité que nous avons reconnuë dans le flot du ſang, nous ne pouvons pas négliger les olives qui ont fait deux grandes cures de vapeurs les plus opiniâtres. Mon pere fut prié d'aller à Grenoble pour voir Madame la Comteſſe de Virvile, déſolée des vapeurs; M. le Duc de l'Ediguiere lui fit même l'honneur de lui envoyer ſa litiere, la goute l'empêchant d'y aller, Madame de Virvile vint à Lion; le bain dans lequel elle prenoit de l'extrait de valeriene avec le camphre, les lavements avec l'eau de mille-fleurs la ſoulagerent conſiderablement, mais l'uſage continué des olives agit plus efficacement. Madame Chori perſecutée de vapeurs, qui s'étoit bien trouvée des olives, y détermina Madame la Comteſſe au point qu'elle en mangeoit jour & nuit; on ne pouvoit la purger qu'avec l'huile & la mane diſſoute dans la teinture de meliſe.

DE LA CIRCULATION DU SANG.

Extraite de plusieurs Livres d'Hippocrate & de sa doctrine.

Nullum, mea quidem opinione, corporis est principium, sed omnes partes ex æquo, & principium & finis esse videntur, descriptio namque circulo, principium non invenitur, eademque ratio est membrorum in toto corpore. De locis in homine.

QUoique j'aye promis d'extraire de la doctrine d'Hippocrate ce qui peut nous faire croire qu'il a compris le formel, & l'essentiel de la circulation du sang, je n'imiteray pas la plûpart des disciples des grands Maîtres, qui s'engagent à faire voir que leur Auteur a tout vû, tout sçû, & tout entendu; on ne me verra point dans de pareilles extremitez, j'éviteray les défauts de Flamel, de Taken, de Raimond

& des plus fameux Alchymiſtes, qui d'un texte d'Hippocrate, qui eſt formellement contre le grand œuvre, en prétendent autoriſer la poſſibilité de la pierre philoſophale.

Si je ſoûtiens, par la connoiſſance que ce grand homme avoit de la Nature & de ſon principal ouvrage, qu'il ait été perſuadé de la neceſſité & de l'utilité de la circulation du ſang; je conviens auſſi qu'il n'a pas eu une juſte idée du materiel, j'entends des moyens & des voyes que le ſang parcourt préciſément pour aller du centre à la circonférence, d'être porté aux extremitez, & revenir d'elles à ſa ſources; mais je concluray toûjours que ſi nôtre Maître n'a pas découvert les veritables routes que le ſang tient pour retourner des extremitez au centre, il n'a pas douté de ſa circulation.

Hippocrate s'eſt recrié formellement dans ſon Livre de la Nourriture, que toutes les parties communiquoient enſemble, qu'il y avoit un concours, une conſpiration, & une

correſpondance continuelle entre elles. *Conſpiratio una, confluxus unus, conſentientia omnia.*

Il fait voir dans ce Livre, que le principe & la fin par laquelle il entend le lieu où il influë, & où il ſe termine, ſont la même choſe. *Principium autem omnium unum eſt, & finis omnium unus, & idem finis eſt atque principium.*

Que l'aliment ſe diſtribuë aux extremitez & à l'habitude du corps duquel il revient au centre. *Forinſecus alimentum ab extrema ſuperficie ad intima pervenit.*

Pour ne point laiſſer de doute ſur ce concours & communication perpetuelle entre toutes les parties, & y établir une reciprocation de mouvement, il poſe pour fondement de ce circuit, qu'il reconnoît neceſſaire à la vie, que le grand principe parvient à la partie la plus éloignée du centre, & que ce même principe revient de cette partie extrême au centre duquel il eſt communiqué. *Principium magnum ad extremam partem pervenit, & ex extrema parte*

ad magnum principium pervenit.

Comme le grand principe ne parcourt cette étenduë, & n'arrive au point oppoſé au centre que par le fluide, & qu'Hippocrate marque préciſément le retour de ce fluide à ſa ſource, on ne peut pas établir plus évidemment la circulation du fluide, qui par le ſang & les eſprits repréſente le grand principe.

Lorſque Galien commente ce texte du grand principe, il remarque fort attentivement que le ſuppôt de la chaleur naturelle ſe communique à tous momens aux parties les plus éloignées du centre, & qu'il y revient ſans interruption. Les termes de *derechef* & de *retourner*, ſont formels, auſquels il ajoûte une viciſſitude que nous exprimons par reciprocation de mouvement.

Les trois termes dont il ſe ſert l'auroient dû déterminer à entrer dans le ſentiment d'Hippocrate ſur la circulation du fluide, πάλιν πάλιν δρομεῖ ἀμοιβὴν.

Il y a dans ce même Livre d'Hippocrate un texte ſingulier.

Route du haut en bas, & du bas en haut, ce que Galien explique par la comparaiſon d'une échelle qui ſert à monter & à deſcendre. ὁδὸς ἄνω κάτω, ἀνάβασις κατάβασις.

On ſera toûjours ſurpris qu'un ſçavant Anatomiſte, qui ſe ſert de ce Livre d'Hippocrate, de la Nourriture, contre ſa circulation, ſur un texte qui reconnoît le foye, comme la racine des veines, n'ait pas voulu faire attention à ce qu'il dit dans ce Livre même, ſur la reciprocation du mouvement, ſur le conſentement universel, & ſur le circuit formel du grand principe dans toute ſon évidence.

Ce Livre d'Hippocrate ne contient que deux pages, l'illuſtre.... y choiſit un texte qui ſe peut concilier avec la circulation, & ferme les yeux ſur l'autentique du circuit du fluide.

Si cet excellent naturaliſte n'a pas préciſément marqué la voye de la communication du ſang, allant du cœur aux extremitez, & ſon re-

tour au cœur même ; peut-on inferer qu'il n'a pas connu ce fait ſur lequel il s'explique ouvertement, parcequ'il n'a pas bien entendu la maniere dont ce fait s'éxecute ?

C'eſt confondre le fait & la maniere de l'éxecution du fait.

Si les modes, qui ſont des proprietez des choſes, en ont toûjours été diſtinguez, les modes des faits ne meritent pas moins une réelle diſtinction, puiſque le fait comme tel, eſt indépendant du mode, qui ne ſera qu'une image dans la perſonne qui raiſonne, ou peut raiſonner ſur le fait.

De cet examen il reſulte que pour l'éclairciſſement de la difficulté preſente on peut ainſi raiſonner.

Ou une perſonne nie la circulation du ſang, parce qu'il ne peut comprendre la maniere dont elle ſe fait ; état où l'on s'eſt trouvé fort long-temps ; ou une autre perſonne croit la circulation du ſang, quoiqu'il ne ſoit pas bien ſur des voyes de la circulation du ſang.

Perſonne ne doute ſur la premiere propoſition, que celuy qui nie la circulation du ſang parcequ'il ne peut comprendre la maniere dont elle ſe fait, n'empêche pas que la circulation du ſang ne ſoit réelle & conſtante : ſur ce même principe on peut dire avec raiſon que celuy qui déclare par ſa doctrine & par pluſieurs textes qu'il croit la circulation du ſang, ſeroit accuſé fort injuſtement d'ignorer la circulation, parcequ'il ne s'eſt pas expliqué clairement ſur la maniere dont elle procede. On peut dire à cet égard que la juſteſſe du ſens eſt préferable à celle des paroles. En toute ſorte de profeſſion, la loy ne conſiſte pas dans le détail & la ſuperficie des paroles, mais dans le ſens ; ce n'eſt pas le nombre des paroles examinées ſéparément, mais le poids des termes mis & bien entendus qui doit décider. *Non in foliis verborum, ſed in ſenſu conſiſtit lex : nec in pondere verborum ſingulatim acceptorum, ſed in pondere collectorum ſenſus invenitur.*

On n'écouteroit pas un opiniâtre qui ſoutiendroit qu'un tel courrier n'a pas été à Rome, parce que celuy qui l'y a envoyé, & ceux qui en reçoivent des nouvelles, ne s'expliquent pas préciſément ſur la route que le courrier a tenuë.

On ne répondroit pas à un Philoſophe qui diſputeroitſur le retour des eaux des fontaines & des fleuves à la mer, comme à leur ſource, parce qu'il ignoreroit les voyes par leſquelles les eaux s'y rendent.

C'eſt préciſément l'exemple dont Hippocrate ſe ſert pour marquer la reciprocation du mouvement du centre à la circonference, & de la circonference au centre ; c'eſt, dit Hippocrate, ſelon le privilege & le pouvoir de la mer, qui donne à tous, & reçoit de tous : *Juxta maris facultatem, quod dat omnibus, & ab omnibus recipit.*

Le ſçavant M. ne pourroit plus dire qu'Hippocrate a regardé le cours du ſang comme celuy des eaux de l'Euripe, puis qu'il s'explique ſi clairement dans le livre de

la Nourriture, ſur le retour du fluide depoſitaire de la chaleur, & des eſprits, au principe dont il eſt émané.

Hippocrate ne ſe contente pas de dire que l'homme eſt un cercle où tout circule continuellement; il confirme ce mouvement, *in orbem*, dans ſes livres de la Diete, par l'exemple de ceux qui plient du fil ſur un peloton. Il dit que ces ouvriers plient le fil en rond, *in orbem*; c'eſt ſon terme, & qu'ils finiſſent par où ils ont commencé: *Ducentes in orbem fila plicant, à principio in principium deſinunt.*

Notre Maître dit tout de ſuite ſans interruption aucune, qu'il y a un même circuit dans notre corps, il finit par où il a commencé. Une preuve auſſi évidente feroit reçûë en Geometrie: *Idem circuitus in corpore eſt, unde incipit, in hoc deſinit.*

Que diront les diſciples de Servet, d'Harvée & de Pecquet aux trois circuits de chaleur, dont Hippocrate parle dans ce même Livre, du centre à la circonference, & des cavitez

& des parenchymes, attribuant ces deux derniers aux mouvemens circulaires des Aſtres.

Il faut quitter l'Euripe & venir ſur les bords de la mer, pour voir rentrer tout le fluide du grand monde dans ſon centre.

La comparaiſon d'Hippocrate paroît juſte, puis qu'elle s'exprime par un rapport du grand au petit monde.

Ce n'eſt point par prévention, ny par autorité, que nous ſommes perſuadez que la circulation du ſang a été connuë & entendue d'Hippocrate; ſa doctrine la confirme par tout, ſes expreſſions ſont formelles, comme nous l'avons fait voir, & les termes dont il s'eſt ſervi ſont convenans.

Quoique le retour du ſang ſoit inconteſtablement établi par toutes les preuves de circulation que j'ay données, je veux neanmoins donner de nouveaux témoignages ſur le retour du ſang à ſa ſource. Le livre d'Hippocrate ſur les maladies des vierges leve tous les ſcrupules ſur la ciculation du ſang & ſon retour au

cœur. La neceſſité de la circulation du ſang y eſt établie dans le ſublime.

Le livre commence par vous faire voir la Nature dans l'indiviſibilité. Par ſon indiviſibilité elle eſt preſente par tout; ſa preſence exige un ſupôt; ce ſupôt ne peut être qu'un fluide, qui tranſmettant le mouvement & la nourriture, eſt le milieu d'une communication continuelle du grand principe avec les extremitez, & de ſon retour à luy-même, pour conſerver l'unité & l'indiviſibilité; ce qu'Hippocrate nous démontre dans le Livre que j'ay cité.

Hippocrate admet un circuit continuel, pour que le ſang des extremitez, par un continuel retour à ſon principe, y ſoit naturaliſé, & conſerve le même caractere de vie qui eſt à ſa ſource. C'eſt la doctrine de ce grand Maître, qui ſoutient que la plus grande partie ne contient ny conſerve rien qui ne ſoit dans la plus petite: *Minima corporis pars habet & quæ maxima*, qui joüit du privilege du jour auquel elle eſt intimement

unie par la communication qui eſt entre elle & toutes les autres parties du corps : *Pars corpus toti cohærens, communique vita conjunctum.*

Le principe d'Hippocrate, établi ſur le mêlange & la ſeparation continuelle, qui éclairera toujours la phyſiologie & la pathologie, *miſcenda, ſecernenda*, emporte neceſſairement & abſolument un circuit perpetuel de tout le liquide, pour que toutes les parties differentes exprimées dans Hippocrate par ſix cent dont le liquide eſt compoſé, ſoient mêlées, alterées, foulées & remêlées, afin que le tout devienne un : *Omnia fiant unum* ; ſi le ſang pouſſé aux extremitez, toujours plus chargé d'heterogeneitez, ne revenoit pas dans le centre, ſe ſubtiliſer & ſe ranimer, pour enfiler plus aiſément les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, cette unité ſi abſolument neceſſaire dans le ſentiment des Medecins raiſonnables deviendroit impoſſible.

Hippocrate penetré de cette verité peut-il avoir ignoré que le ſang

revient continuellement au cœur pour continuer l'alliance de vie avec tout le corps ?

Nous ſommes contraints de dire que ſur le moindre doute de ſa part, on luy feroit penſer que le ſang ſubiroit des alterations differentes dans tous les differens lieux qu'il parcourt ; & que l'unité, *ſon principe*, reſulteroit de pluſieurs modes d'alterations differentes excitées dans les vaiſſeaux des extremitez de ceux du meſentere, de la porte des jugulaires & des ſinus.

Quoiqu'il ſoit vray de dire que le ſang dans ſon cours ſe depure par des glandes dans ſes differens paſſages, il eſt encore plus vray de ſoûtenir que cette même liqueur, qui s'eſt appauvrie dans ſon cours d'eſprits & par la communication du ſuc nourriſſier, ou par luy-même, ou par la lymphe, a beſoin non ſeulement d'être reparé, mais, pour ainſi dire, d'être revivifié dans le centre.

Mais comme l'eſprit des Anciens n'a aucun droit ſur l'eſprit des Modernes, & que le litteral decide &

porte le flambeau dans la presente controverse; après avoir fait voir quel est l'esprit d'Hippocrate sur la circulation du sang, il faut examiner le litteral d'Hippocrate sur lequel nos adversaires se retranchent.

Pour ne point éviter les difficultez, je veux bien distinguer le litteral, sur lequel le party contraire se fonde, en litteral simple & litteral composé.

Par le litteral simple nous n'entendons précisement que les termes dont Hippocrate s'est servi pour prouver la circulation.

Tous ces termes sont autant de témoins irreprochables de la circulation, periode, retour, retourner, *rursus*, *πάλιν*, *παλιῤῥόη*, *κύκλος*, *circumire*, *διέξοδος*, *ire & redire*, *desinere unde incipit*, *dare*, *accipere*, *juxta maris facultatem*.

Quoyque je sois convenu qu'Hippocrate n'ait pas eû une juste idée du materiel de la circulation, ny des veritables routes que le sang tient pour revenir des extremitez au principe duquel il est parti; ce

que nous avons fait voir dans ſon livre de la nourriture; je m'en vais néanmoins faire voir clairement que le litteral composé qui regarde le ſens & les expreſſions figurées d'Hippocrate, ne ſont pas ſi contraires à la circulation, que ſe l'imaginent nos adverſaires. Je dis même plus, qu'ils en ont rapporté qu'ils ſe croyent favorables, leſquelles ſont ſans prévention une nouvelle autorité pour la circulation.

Comme je n'ai point entrepris une diſſertation anatomique, je me reduis aux mêmes textes dont ces Meſſieurs ſe ſont ſervis contre la circulation d'Hippocrate.

L'illuſtre M...... s'étonne que la découverte des valvules du cœur dans Hippocrate, bien loin de lui avoir ſervi pour établir la circulation du ſang, lui ait fait dire dans ce même livre du cœur, des choſes contraires à la circulation du ſang.

M...... fait dire à notre Maître que l'artere du ventricule droit

du cœur ne porte du ſang au poûmon que pour ſa nourriture, parce qu'il y a dans le texte, que ce vaiſſeau s'ouvre dans les vaiſſeaux du poûmon pour fournir du ſang à leur nourriture.

Sur quoy il eſt important d'obſerver qu'Hippocrate vient de dire dans le même livre, que le cœur eſt la ſource du ſang qui arroſe continuellement tout le corps, & qui à ſon tour en retire du corps, *vice verſa trahit*, ce ſont ſes termes : ce texte ne permet pas d'inferer, comme fait ce ſçavant Anatomiſte, que le cœur ne fournit de ſang au poûmon, qu'autant qu'il en a beſoin pour ſa nourriture; il faut que ces Meſſieurs ſoient bien preſſez, pour arrêter le mouvement du cœur, & ne lui faire donner du ſang que pour la nourriture du poûmon ? Qui ne croiroit que le cœur ne ſoit plus qu'un muſcle pour ſervir au mouvement arbitraire ? On ſe perſuadera plus aiſément que le cœur s'arrête plutôt pour le beſoin de nos adverſaires, que pour reprendre de

nouvelles forces, pour contribuer à la nourriture du poûmon; Mais ces Meſſieurs arrêtent le ſoleil du petit monde, comme Joſué arrêta celui du grand monde.

Ces Meſſieurs conviennent de la connoiſſance qu'Hippocrate avoit de l'uſage des valvules; ils s'étonnent même qu'elle n'ait pas été ſon guide, pour mettre la circulation du ſang dans ſon grand & ſon plein jour; mais le crepuſcule & le premier jour de l'anatomie ne doit-il pas être diſtingué de ſon midy? peut-on éxiger dans la naiſſance de la Medecine, depuis plus de deux mille ans, la même exactitude que dans Harvée, qui doit peut-être ſa découverte à l'étude de la circulation dans Hippocrate?

Je ſçai bien qu'un ſçavant Medecin d'Aix me l'y a démontré en revenant de Montpelier; & que dans le cabinet de M. de Peyreſc à Aix, il l'avoit fortement ſoutenuë contre un neveu de Bartolin, comme j'ay fait il y a long-temps à Turin contre un Medecin de Padouë.

Avant quitter le traité du cœur d'Hippocrate, je supplie nos adversaires de trouver bon que j'aye l'honneur de leur faire remarquer qu'Hippocrate, après s'être récrié sur le merveilleux ouvrage du cœur, jugeoit que la substance du cœur devoit estre très-solide, pour soûtenir l'amas continuel du sang qui s'y répandoit des veines, d'autant plus que tout le cœur l'attiroit continuellement. *Et sane mihi videtur boni ac præstantis artificis opificium; cum enim considerasset figuram solidam ipsius visceris, propter sanguinis ex venis effusi collectionem & concretionem, deinde attractorium ipsum esse totum vidisset. Hipp. de corde.*

Je veux bien croire qu'Hippocrate n'a pas été sur les voyes des carotides & des vertebrales pour le passage dans les veines; mais par tout ce qu'il dit de l'état du malade, il juge sûrement que ce qu'il a souffert, dépend de la suspension & interception du sang, qu'il nomme par tout ἀπόληψιν.

Dans tous les autres textes de

la nourriture & de la diſpoſition des parties du corps humain, où il s'agit du battement des arteres, nos adverſaires diſent qu'on ne peut reſumer de tout ce qu'Hippocrate dit ſur le pouls, ſi ce n'eſt que le ſang revient par les mêmes vaiſſeaux qui ſont partis de la ſource; duquel éclairciſſement nous ne ſçaurions nous plaindre, puiſque nos antagoniſtes ſont obligez d'avoüer, dans le ſentiment d'Hippocrate, que le ſang revient plûtôt par les mêmes canaux, que de conclure contre Hippocrate, qu'il n'ait pas entendu le retour & la circulation du ſang.

Ces Meſſieurs n'ont pas pris garde que le texte qu'ils rapportent *de Inſ.* d'Hippocrate, eſt entierement contre eux, quoyqu'ils y ayent changé le terme de circuit avec celui de periode.

Voicy les termes d'Hippocrate: Si un malade ſonge de voir une riviere dont le cours ſoit agité, traverſé, ou interrompu, le circuit du ſang eſt dénoté par cette image.

Ces Meſſieurs mettent periode au lieu de circuit ; mais il n'y a rien à gagner dans ce changement. Circuit, periode, circulation, ſont ſynonymes. La periode eſt un mouvement en rond.

Par la periode, nous entendons la durée de la courſe d'un aſtre qui revient au même point du ciel.

La periode du ſoleil eſt le retour du tropique à celui dont il eſt parti. Celui de la terre, de la lune, & des autres planetes, décrit toûjours un cercle.

En Medecine, periode exprime un certain eſpace de tems, aprés lequel une maladie qui vous eſt ordinaire, a coûtume de revenir, comme la migraine, l'aſthme, la goute, l'éreſipele, les haimorroides ; ce qui fait dire à nos Medecins que la cauſe du mal qui ſe collige dans un certain tems, éclate auſſi proportionnément, *quæ periodicè colliguntur, periodicè moventur*, ainſi le terme de periode marque toûjours un retour ou circuit.

En

En Chronologie, periode eſt un mouvement circulaire, ou un retour du mouvement imprimé par le centre à ſon principe.

Il eſt inutile de dire que la periode Juliene eſt composée de la multiplication des trois cycles.

Nous ne ſommes entrez dans ce détail, que pour faire voir que le terme de periode nous eſt auſſi favorable que celui de circuit, & qu'il n'y a dans Hippocrate aucun texte qui exprime mieux la circulation du ſang.

La comparaiſon ſuivante que nos adverſaires font de nos vaiſſeaux, avec ceux de cuivre tirée d'Hippocrate, n'eſt en aucune maniere contre ſon idée ſur la circulation du ſang. Je dis plus, elle la confirme: en voicy la preuve.

Hippocrate après avoir repeté qu'il y a quatre ſources, de ſang, de pituite, d'eau, & de bile: il fait voir qu'à meſure que ces ſources s'épuiſent par les beſoins du corps, qu'à leur tour, elles tirent du corps pour pouvoir fournir &

entretenir le commerce avec le corps, dont l'interruption causeroit la mort, dit-il au bas de la page.

Pour donner une idée de cette communication de liquide, & reciprocation de mouvement, Hippocrate dispose trois ou quatre vaisseaux de cuivre dans un plan horizontal, avec des tuyaux ou robinets à l'embouchure de ces vaisseaux. Après avoir rempli tous ces vaisseaux, il en fait écouler l'eau, remarquant que ce qui en reste, se reduit toûjours en arriere pour rapprocher la source de la communication.

Les termes de recevoir, ou plûtôt soûtirer, sont expressifs du mouvement de circulation. *Suscipiunt & dimittunt*, c'est le langage d'Hippocrate.

On ne peut point former de controverse sur cette comparaison, puisqu'Hippocrate dit immediatement auparavant: *Au reste, ces quatre fontaines que j'ay nommées, distribuent toujours au corps tant qu'elles sont pleines; & lors qu'elles se vuident,*

elles tirent du corps à leur tour.

Nos adversaires ont bien senti cette difficulté, lorsqu'ils ont changé le terme de vuide, *cæterum fontes hi quos quatuor nominavi, quum pleni fuerint, semper corpori distribuunt, quum verò vacui, vice versa trahunt ab ipso. Vss. de morbis*, avec celui d'assieger.

Le premier emporte la necessité absolue de la circulation. Le second terme *assieger* substitué, masque & déguise la circulation, quoiqu'on ne puisse pas en douter, puisque le terme d'assieger emporte le retour au cœur de l'humeur dont il est épuisé ; c'est ce qui fait dire aux plus fideles interpretes d'Hippocrate, *fontes recensiti ubi vacui à corpore hauriunt* ἀπὸ τῦ σώματος ἐπαυρίσκονται. Hippocrate a répeté trois fois dans ce livre que le cœur attire à son tour. *Vice versa trahit.*

Comme le livre d'Hippocrate sur les maladies des Vierges, m'a donné lieu de faire toutes ces remarques, je ne le finirai pas sans rappor-

ter ce qu'il dit de ſingulier pour autoriſer le retour du ſang des veines à la poitrine.

Hippocrate dans ce lieu compare le ſang lent & épais, qui retourne difficilement au cœur, avec le ſang qui a acquis ce deffaut par l'engourdiſſement que les jambes & cuiſſes croiſées excitent tous les jours en pareil cas; il conſeille la lotion avec l'eau froide, pour que le ſang des jambes remonte plus promptement.

Hippocrate obſerve dans ce même endroit, que le ſang des jambes remonte plus aiſément que celui des vaiſſeaux qui ſont dans la poitrine.

Dans les premiers vaiſſeaux des jambes, leur rectitude facilite le mouvement; dans les ſeconds vaiſſeaux de la poitrine, il dit que leur obliquité & tortuoſité eſt cauſe du délai du retour du ſang.

Nos adverſaires ne peuvent plus dire qu'Hippocrate n'entend que le cours progreſſif du ſang, & non pas

le crculaire ; ny que ce mouvement du ſang repreſente celui des eaux de l'Euripe, qui ne remonte point à ſa ſource.

Le terme dont Hippocrate ſe ſert pour marquer le retour du ſang à ſon principe, détruit entierement les prétentions de ceux qui ne reconnoiſſent que le mouvement progreſſif.

Ce terme eſt Grec παλιῤῥοὴ, & il ne laiſſe aucune équivoque, puiſqu'il exprime ſans aucune ambiguité & par la lettre & par le ſens qui en eſt inſéparable, retour, recoulement, refluement, termes qu'on peut fabriquer, puiſqu'il ny en a aucun de plus expreſſif, ny de plus ſignificatif que παλιῤῥοη.

On peut dire de la force de ces termes que le ſigne & la choſe ſont les mêmes.

Ces termes paroîtront ſi forts à ceux qui ne ſeront pas prévenus, qu'ils pourront paſſer pour un Arrêt contradictoire contre les diſciples de Servet & d'Harvée.

Si le terme de παλιῤῥοὴ retour, re-

flus à sa source avoit besoin de quelque confirmation, Hippocrate en a employé un équivalent, lorsqu'il remarque que le sang refroidi retourne à sa source avec beaucoup de peine, il se sert du terme διεξοδος qui veut dire aller & revenir. ψυχθέντος δ' τοῦ αἵματος νωθρότεραι αἱ διέξοδοι. *Refrigerati enim sanguinis languidiores sunt reditus.*

Il est singulier que les expressions dont Hippocrate s'est servi pour prouver la circulation du sang soient aussi énergiques que ses raisons.

Tous les textes ambigus & équivoques sur le materiel & les modes de la circulation du sang, ne peuvent point balancer une doctrine uniforme constante, dans la connoissance qu'il nous donne de la cause des maladies & de la methode pour les combattre.

Le sentiment d'Hippocrate sur l'origine des veines, l'ambigu sur les valvules du cœur comme les autres textes n'impliquent point à la circulation du sang. Ils en attaquent seulement le mode, ce que j'ay expli-

qué en différens endroits.

C'eſt un ſujet continuel d'admiration pour la poſterité qu'Hippocrate ſans le fil de l'anatomie correcte, ait penetré dans tous les labyrinthes du corps humain, & qu'avec les yeux de l'eſprit & la ſupériorité de ſon genie, il ait découvert ce que les yeux du corps ont été plus de deux mille ans à appercevoir.

On aura de la peine à croire que des Medecins illuſtres ayent moins fait de cas d'Hippocrate que des Barbiers qui ſont convaincus, diſent-ils, de la circulation du ſang, lorſqu'ils mettent la ligature pour ouvrir la veine.

Ces Meſſieurs doivent être fort ſurpris,& même honteux, de n'avoir pas pris garde à cette même preuve dans Hippocrate; oüy la preuve dans la même eſpece, puiſque le preſſement des jambes & cuiſſes croiſées dont Hippocrate parle, fait le même effet que la ligature que le Chirurgien met pour ouvrir la veine. Hippocrate dit, que l'engour-

diſſement qui ſuccede à la compreſſion des cuiſſes & des jambes croiſées les unes ſur les autres, empêche le retour du ſang, c'eſt une preuve dont je me ſuis ſervi.

Il y a en verité beaucoup d'ingratitude, de traiter auſſi indignement l'homme du monde le plus reſpectable dans la republique des Lettres, à qui la Medecine doit le plus; ouy, c'eſt une lumiere qui eſt ſur ſon horiſon depuis plus de vingt-deux ſiécles; on peut dire que ſes maximes & ſon prognoſtique éclaireront tous les ſiécles ſuivans. Ses obſervations ſont ſi étenduës & ſi multipliées qu'il eſt difficile de voir de nouveaux faits, qui n'y ayent quelque rapport & dont on ne puiſſe tirer de nouveaux avantages.

Ce n'eſt point un paradoxe de ſoûtenir que ce grand Maître eſt un Ancien qui dit toûjours quelque choſe de nouveau aux modernes les plus curieux, puiſque les Medecins les plus experimentez conviennent en différentes occaſions, qu'ils ne trouvent guerres dans leur exerci-

ce de faits ſinguliers qui ne ſoient retracez dans ſes ouvrages.

Eſt quodam prodire tenus, ſi
non datur ultrà.



ERRATA.

MOn voyage de Reims, la mauvaise ſanté de celuy qui voulut bien ſe charger de corriger les épreuves, la maladie de Monſieur Coutelier, ſont des raiſons plus que ſuffiſantes pour qu'on nous pardonne la grande quantité de fautes qui ſont ſurvenues dans l'impreſſion ; je voudrois avoir d'auſſi bonnes raiſons à donner pour qu'on me pardonnât celles qui ne peuvent être imputées à l'Imprimeur, ny au Correcteur ; mais dès ma Préface, je ſuis ſoumis à la cenſure, perſuadé que celuy qui donne un Ouvrage au Public, ne doit point être ſurpris s'il devient tributaire de la republique des Lettres ; je me flatte que l'utilité des jeunes Medecins qui a été mon principal point de vûe & mes longs ſervices rendront ma taxe ſuſceptible de quelque moderation.

P. 47. ligne 11. après premier mobile, *ajoûtez*, ſont les principales, puis ſuivez comme il eſt, cet appareil, &c. A la fin de la même page, il y a un alinea qui ne doit point y être. Le mot qui le précede eſt *digeſtion* ; après lequel mot il faut lire tout de ſuite, il eſt de toute neceſſité, &c.

P. 51. ligne 2. inænite, *liſez* inanitæ.

P. 65. ligne 7. anatarque, *liſez* anaſarque, même ligne, ſueurs, *liſez* ſuccès.

P. 66. ligne 11. époche, *liſez* époque.

P. 67. ligne 12. toutes les ſuites, *liſez* tout le ſuccès.

P. 67. ligne 14. digeſtions, *liſez* digreſſions.

P. 68. ligne derniere, feu, *lisez* Peu, même ligne de Trades, *lisez* de Frades.

P. 86. ligne 21. interieurement, *lisez* exterieurement.

P. 115. ligne 22. excigé, *lisez* exigé.

P. 119. ligne derniere détermine, *lisez* détermineroit.

P. 120. Après assoupissement ne mettez qu'une virgule.

P. 120. ligne 25. on *lisez* ou.

P. 121. ligne 7. des, *lisez* les.

P. 129. 1. ligne ces, *lisez* cet.

P. 130. ligne 25. sa, *lisez* la.

P. 144. ligne 20. agendæ, *lisez* agenda.

P. 145. ligne 4. fixez, *lisez* fixes.

P. 147. ligne 26. pour qu'elle, *lisez* pour qu'il se.

P. 160. ligne 28. helcotropium, *lisez* heliotropium.

P. 181. ligne 6. favorium, *lisez* favorum.

P. 291. ligne 4. devenus, *lisez* devenues.

P. 204. ligne 2. œdemateux, *lisez* œdemateuses.

P. 214. ligne 25. engrainées, *lisez* engainées.

P. 225 ligne 11. santorius, *lisez* sanctorius.

P. 233. ligne 13. dolore, *lisez* labore.

P. 241. ligne 11. *ôtez* la virgule, ainsi qu'à la ligne.

P. 244. ligne 16. *effacez* de. *Ibid.* ligne 21. après temps *ôtez* la virgule.

P. 246. ligne 24. ptyllium, *lisez* psillum.

P. 250. ligne 24. emptyseme, *lisez* emphyseme.

P. 270 ligne 23. pevoine, *lisez* pœoine.

P. 273. ligne 20. ortopnoe, *lisez* orthopnée.

P. 184. ligne 8. ortie, grieche, *ôtez* la virgule.

P. 285. ligne 9. premiere, *lisez* premiers.

P. 294. ligne 7. les, *lisez* ses.

P. 316. ligne 26. de, *lisez* des.

P. 322. ligne 4. pharmacie, *lisez* pharmacopée.

P. 329. ligne derniere peu, *lisez* plus.

P. 333. ligne 20. épeautre, *isek* épeaute.

P. 348. ligne 10. ainatose, *lisez* haimatose.

P. 357. ligne 2. *indicationem*, lisez *judicationem*, & tout de suite, *judicat* pour *indicat.*

P. 368. ligne 1. caracterifiques, lisez caracteristiques.

Page 392. lig. 1. avant succès *ajoutez* le même.

Pag. e21. lig. 3. tarente. *lisez* tarentule.

P. 373. ligne 21. entend, *lisez* attend.

P. 399. ligne 16. pour lors ensemble, *ôtez* ces trois mots, & *lisez* auparavant.

APPROBATION du Censeur Royal.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, qui a pour titre, *Le Systême des Fiévres continuës, malines & intermittentes, &c. par* NOEL FALCONET, &c. J'ay crû que cet Ouvrage mis au jour, seroit d'autant plus utile au Public, que par les reflexions & les observations singulieres dont il est rempli, on connoîtra clairement quel fruit l'Auteur a sçû recuëillir de la lecture d'Hippocrate & d'une longue experience dans l'Art de guerir. Fait à Paris ce 2. Janvier 1724.

BURETTE.

PERMISSION.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, ſalut: Notre bien amé ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un *Syſtême des Fiévres*, par M. FALCONET le pere, Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit COUSTELIER, d'imprimer ou faire imprimer ledit *Syſtême* en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la dattte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obeiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Im-

primé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles Lettres vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-troisiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens vingt-trois, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 727. Fol. 426. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celuy du 28. Fevrier mil sept cens vingt-trois. A Paris ce 19. Janvier 1724. BALLARD, *Syndic.*

